

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

JACKARTIER  
SUIVI DE  
L'AUTRE RELATION

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
AUGUSTIN CHARPENTIER

OCTOBRE 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je remercie Jacques Cartier, ses *Relations*. Ma famille et mes ami(e)s, proches et lointain(e)s. Marion, pour son amour et ses corrections. Rachel Bouvet, ma directrice de mémoire, professeure au Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal, pour m'avoir aidé à transformer mes façades en frontières et à les traverser. Benoît Bordeleau et son Atelier du flâneur, pour m'avoir ouvert la voie. La Traversée — Atelier de géopoétique, ses membres et ami(e)s. Mes nombreux bureaux nomades (BAnQ, la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal, la bibliothèque Robert-Bourassa, la bibliothèque Marc-Favreau, la bibliothèque des arts de l'UQÀM, les locaux A—115 et B205f du TAV College, le café Les Oubliettes...). Les écrivain(e)s de ma Terre Québec littéraire. Montréal, ma ville pour vrai. Et l'autre *je* — Jackartier

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES.....	iv
RÉSUMÉ.....	v
JACKARTIER.....	1
... <i>Ladicte ville est toute ronde et cloze</i> .....	3
... <i>N'y a en icelle ville qu'une porte et entree</i> .....	20
... <i>De toutes les maladies ledict arbre guerisoit</i> .....	28
... <i>Nous nommasmes icelle montaigne</i> .....	40
L'AUTRE RELATION.....	60
DE JACQUES CARTIER À JACKARTIER : CONFUSION.....	63
Portraits.....	63
Pronoms.....	65
DE LA TROISIÈME À L'AUTRE RELATION : CONVERSION.....	69
<i>La Troisième relation</i> .....	69
<i>L'Autre relation</i> .....	76
DE MONTRÉAL À MONTRÉAL : PARCOURS.....	83
« Quelqu'part! ».....	84
« Station Montréal! ».....	88
DU VIEUX AU NOUVEAU MONDE : DISCOURS.....	92
<i>Allô Tôulmônd</i> .....	92
<i>Pour la suite du monde</i> .....	100
BIBLIOGRAPHIE.....	102

## LISTE DES FIGURES

Figure	Page
Portrait imaginaire de Jacques Cartier.....	62
La signature de Jacques Cartier.....	66

## RÉSUMÉ

Partie création : *Jackartier* est une fiction en prose qui relate le parcours initiatique effectué par un itinérant solitaire à travers le territoire montréalais. À l'arrêt sur l'avenue Mont-Royal où il est en quelque sorte enfermé, Jackartier est poussé par les circonstances à se mettre en mouvement; il arpente alors l'avenue de long en large et finit par trouver le passage (une ruelle) qui lui permet de sortir de la ville de tous les jours pour pénétrer dans une espèce de forêt mythologique. Du parc La Fontaine au mont Royal, Jackartier fera la rencontre de Ti-Beau et Ti-Grand, un duo d'acolytes avec qui il reviendra à Montréal pour la partager. La voix de Jacques Cartier, énigmatique, prophétique et tirée de ses *Relations*, ponctue le parcours de Jackartier, celui-ci dialoguant avec le propre voyage du Capitaine du Roy cinq cents ans plus tôt.

Partie réflexion : *L'autre relation* rend compte du processus d'installation de l'auteur de *Jackartier* en territoire montréalais, et répond à la double question : « Qui est cet autre *je* qui écrit *ici*? Qu'est-ce qu'*ici*? » D'abord, la réflexion s'intéresse aux diverses formes que prend la filiation entre *je*, le personnage de Jackartier et l'auteur des *Relations* — Jacques Cartier. Ensuite, l'attention se porte sur le parcours de type géopoétique effectué par l'auteur via son personnage en vue de transformer son rapport avec son environnement, parcours qui part du réel et y revient en faisant un détour par l'imaginaire. Enfin, le discours à l'œuvre dans *Jackartier* est interrogé — discours qui se présente comme le fruit de la rencontre entre plusieurs parlars issus de la littérature québécoise et une écriture de France métropolitaine à la parole dépaycée.

Mots clés : géopoétique, espace, imaginaire, discours, Montréal, *Relations* de Jacques Cartier

**JACKARTIER**

*Il y a des gens à la dite terre.*  
Jacques Cartier, *Relations*

*...Ladite ville est toute ronde et cloze...*

*Station Montréal!* — Il le sentit qui se pressait, en pleine poitrine, il le sentit qui se précipitait. En retard, en retard. Et le premier métro. Il ne fallait pas le rater, surtout pas et il accélérât, courant après l'horaire, le train-train, *et toutes les raisons du monde qu'il aurait de s'arrêter, de renoncer*. Lui, il n'était pas contre à matin. Mais son vieux cœur usé ne voulait rien savoir qui insistait, *avec ses souffles et tous ses défauts*; il palpait à fond la caisse pour rattraper le quotidien. *Prochain train dans une minute, prochain train dans une minute*. Et ça ne ralentissait jamais. Ça avait même plutôt tendance à accélérer. À un moment, c'était certain, les trains ne pourraient que dérailler, ou se rentrer dedans. Pourtant ça continuait, toujours plus vite comme si de rien n'était. Métro-boulot-dodo. Les matins devenaient de plus en plus matinaux, finissaient par se confondre avec les sorties de bureaux. Hier, demain, hier demain. Les heures de pointe allaient s'étirant. Emportée par son élan, la STM ne pouvait pas faire autrement que de multiplier les passages pour écourter l'attente et le mécontentement. Minute après minute, les rames filaient sur l'orange qui raccourcissait les distances entre les terminus après Berri-UQÀM et Jean-Talon. Sur les quais bondés, les agents de sécurité étaient débordés, bousculés par le trafic et les usagers. L'accident semblait imminent. Déjà les *prochains départs* à toute vitesse entraient dans la station. Mais tout le monde avait trop la tête dans les pieds pour prévoir ce qu'un instant plus tard allait annoncer l'intercom silencieux. Une, deux. *Code bleu*. Quelqu'un vacilla, bascula au-delà de la bande jaune de sécurité. *Communiquez!* Mais c'était trop tard et les freins n'eurent que le temps de crier.

Il se releva dans un sursaut... Son sang battait dans ses tympans, ses tempes bourdonnaient. La vision embrouillée, il perdit l'équilibre mais parvint à ne pas tomber. Il se tint immobile un long, un bon moment, jusqu'à ce que la tension soit retombée. Ensuite, il prit une inspiration, ne pensa à rien. Le silence enfin. Plus bas et

loin, très loin, la rumeur se poursuivait; une rame repartait, l'autre arrivait. Une, deux. Trois fois rien. Il ouvrit les yeux.

*Mont-Royal* — Les portes de l'édicule s'ouvraient, se fermaient, de manière continue et à intervalles réguliers. Pareilles à des roues à aubes elles brassaient les gens; à la nage, ils descendaient de l'ouest par la bleue qui prend sa source sur le versant d'Outremont, ou bien ils remontaient la verte qui coule vers l'est en suivant la rue Ontario. Jaillissant des wagons comme d'un filet troué, ils s'élançaient en avant, poussaient des coudes et se jetaient sur les portillons pour se ruer ensuite sur l'escalier mécanique et s'y entasser, guettant la moindre occasion de se dépasser et d'atteindre la surface en premier. Une fois les lourds battants enfoncés, ils se déversaient sur la place Gérald Godin où ils frayaient d'abord en bancs serrés. Mais très vite ils s'éparpillaient, partaient dans toutes les directions, pris par le tourbillon urbain qui les aspirait. En moindre nombre au bord des passages piétons, à la merci bientôt des automobilistes et des feux de circulation, ils relevaient la tête et se débattaient, abandonnaient aussitôt. Ça et là sur les trottoirs, quelques hommes et quelques femmes émergeaient, agitaient une main et tentaient vainement de se raccrocher au 24h que leur tendaient les camelots comme une bouée fluo; tout de suite il replongeaient en première page, emportés par le courant, irrésistible pour tous ces poissons esseulés perdus dans l'océan. Tous les *sept heures et demie du matin*, le cœur battant de la ville faisait les gros-titres des journaux, dansait le tango et se saignait à blanc. *URGENT!* Jusqu'au burnout ou le dernier *Métro*. « D'la marde de cardio! » Sur le sol piétiné, une tache d'encre n'en finissait pas de ne pas sécher.

Debout, à contre-courant, pas bien stable, courbé, ballotté, combattant, Jack tendait la main; l'autre pas. « Du feu. »

- De rien!

Jack ne répondit pas. Il tira sur un vieux mégot, brun et rabougri; il tira « une grosse poffe à boucane d'ouache de Pall Mall » qui roula dans sa bouche et dégringola, brûlant sa gorge au passage et noircissant ses poumons. Il la garda longtemps, malgré

sa toux, puis recracha un nuage de charbon. Le mégot décolla, fit plusieurs tonneaux assortis d'étincelles avant de s'écraser sur le sol et continuer à fumer. « Pitché. » Sur un toit, perché, un oiseau chantait. « J'haïs ça, les botchs qui la farment pas. » Il le regarda, jusqu'à ce qu'il s'impatiente et marche dessus. Le chant éteint, il se mit à avoir soif. Faim aussi; mais pour ça, il ne s'en fit pas. « Un peu d'change, s'te plaît... » et ça s'en irait. Pour ce qui était de sa soif en revanche, il le sentait, il lui faudrait autre chose que quelques sous pour l'étancher. Il passa sa langue sur ses dents et saliva autant qu'il put. « Maudit! Ça s'peut pas qu'l'été, ça vire chaud d'même. » Brûlant, depuis que la canicule s'était installée. Le soleil était haut déjà qui tapait. Dessous, Jack endurait. De grosses gouttes de sueur coulaient dans son dos, glissaient sur sa peau; ses habits collaient. Sous son chapeau, ça bouillonnait et le cuir de ses souliers cuisait.

N'en pouvant plus, il laissa la place à qui voulait la prendre et partit se rasseoir à l'ombre, sous les arbres, où deux itinérants déjà s'abritaient. La pierre lui sembla presque tiède et dessous, c'était jonché de cartons, de canettes vides et de tout un tas de détritrus. Les itinérants ronflaient. Eux aussi, ils avaient bu, de la bière, et passé la nuit dessus. « Marde de souliers! Marde de souliers! » Jack tapait des talons, raclait les semelles sur le béton, tirait sur ses lacets. À côté, l'un des itinérants se réveillait :

- Ciboire! Là là, ça va faire, chu tanné.

Une Pabst atteint Jack au visage qui ne s'arrêta pas pour autant. L'itinérant, l'air mauvais, réveillé tout à fait, éructait :

- T'entends ça, l'achalant? Tu m'fais chier en sacrament! Faque j'm'en vas t'bardasser si t'es pas pour la farmer.

Il s'était levé. Jack s'interrompit, jeta un œil de travers avant de poser les mains bien à plat sur la pierre, tête renversée. Là-haut, sur les fils électriques, des oisillons sifflotaient, quelques notes clairsemées. S'ajoutèrent quelques sœurs avec des frères. D'autres encore et avant peu, ce fut toute une portée qui était en train de s'accorder, presque un chœur au complet. « Enwoye! » Jack commença à fredonner, se calant sur la mélodie; tout bas d'abord, et puis de plus en plus fort, prenant peu à peu le pas sur

les gazouillis. De son timbre éraillé, il faisait grincer l'harmonie. Bientôt, il s'égosillait. Du talon, il battait la mesure et le sol vibrait de ses fausses notes renvoyées tout autour en écho. Muets, les oiseaux s'envolèrent; pour l'itinérant, ce fut la note de trop. Déjà, il se tenait devant Jack les poings fermés. Il allait le faire taire, l'étrangler, lui arracher la langue même et... Jack eut un hoquet. C'était l'heure juste que le Sanctuaire du Saint-Sacrement avait choisi pour carillonner. Les coups retentirent de sous le clocher, un à un. Au douzième, le soleil dans le ciel était au plus haut. Le poing décoché se rapprochait, tout près de porter. Jack eut cette vision d'une silhouette à contre-jour auréolée d'un halo. Il y eut un treizième coup et il vacilla. Puis l'itinérant s'éclipsa, et une intense lumière vint le supplanter.

*Jésus-Christ reviendra vous sauver* — La sentence était sans appel, inscrite en lettres capitales sur une pancarte en quatre par trois; le Saint-Suaire en fond appuyait l'effet solennel. Portant à lui seul tout le poids du jugement dernier, un jeune homme volontaire et avenant agitait bien haut son message publicitaire vantant les vertus salvatrices du Christ ressuscité. C'était un de ces fous de Dieu qui font le trottoir et racolent le tout-venant, ne ménageant ni la bienveillance ni les sermons pour vendre aux plus désespérés la faute originelle et la rédemption. N'y coupaient pas les itinérants; en ce qui les concernait, c'était le couplet sur la richesse du cœur et le bonheur promis aux plus démunis, le tout mâtiné d'enthousiasme béat et de citations du Nouveau Testament. Les itinérants, étant donnée leur situation, ça leur arrivait, parfois, de se laisser aller au repos éternel que semblait vouloir leur offrir Jésus. Mais aucun n'était dupe et ils savaient bien, peut-être mieux que n'importe qui, que tout ici-bas a un prix, même le pardon, et que tôt ou tard il leur serait demandé de payer, du peu d'argent qu'ils possédaient, de leur temps ou de leurs initiales sur un papier. Le monde était comme il était; alors autant se faire tout de suite à l'idée. La religion, c'était juste pour un répit. Parce qu'à tout prendre, ils préféraient encore la soupe qu'on leur servait un soir par semaine sur le bord de la place Émilie-Gamelin. Là-bas au moins, on laissait leur âme où elle était; on ne s'occupait que de leur ventre qui

avait faim.

Le visage d'ange souriait tellement que Jack pouvait voir ses dents. Il sut reconnaître les intentions; lui aussi, il se vendait dans la rue. Pour quelques sous, il savait faire le Saint-Suaire; faire pleurer, faire pitié et mettre les consciences à nu. Surtout pas le regarder, surtout pas. Sauf qu'à cause d'un il-ne-sut-pas-bien-quoi, peut-être un fond de superstition, il ne réussit pas à détourner les yeux. Ils devaient être comme deux proies, ses yeux; le sourire prédateur sauta dessus pour s'y planter. Acculé, Jack ne voyait plus que les lèvres se retrousser, se retrousser...

- Simonac de taré!

Ça vint claquer comme un fouet. Jack cilla; un nuage passait. Alors il vit le sourire comme il était, fêlé, jauni; il vit la peur aussi, sur les lèvres toutes de travers qui flageolaient. Face à la grimace que le visage de l'évangéliste était devenu, une gueule grande ouverte rugissait; des sacres écumant de rage, libérés de leur cage, qui n'attendaient qu'un faux pas pour sauter dessus, le dépecer. L'évangéliste reculait prudemment, surveillait le moindre des mouvements de l'itinérant. Il continuerait comme ça, le plus lentement qu'il pouvait, tous les sens aux aguets jusqu'à se retrouver hors de portée; alors seulement il se mettrait à courir. Il reculait. Quand tout à coup il s'arrêta, se tourna vers Jack et voulut mordre encore une fois. Il eut tout juste le temps de lancer un *Jésus t'aime aussi ti-cœur* avant de s'enfuir, et disparaître dans l'après-midi. Un fauve le talonnait. En retrait, Jack restait figé; une main sur son cœur il écoutait, et fut surpris de constater que les crocs qui cherchaient à le blesser ne l'avaient pas touché. « Maudit... » Trois fois, il répéta le mot puis se leva pour faire le tour de la place en quête d'un mégot. Quand il se rassit, l'itinérant revenait, les mains vides et l'air mauvais. Jack lui offrit sa fin de Pall Mall qu'il accepta, et il profita qu'il ne s'occupait plus de lui pour le détailler. Sa figure était de béton, fendue de partout et fatiguée, un vrai quadrillage de rides et de peau crevassée. Elle ressemblait à la rue dans laquelle l'itinérant vivait, brute et dure. La bouche furieuse et large semblait faite pour mâcher les injures et les recracher; une épaisse fumée en sortait. « Y est toffe, c'te bum-là. » Jack ne connaissait pas son nom, depuis le temps

qu'ils partageaient le même banc; il ne l'aimait pas, mais à cet instant, sans raison, il aurait voulu le prendre dans ses bras.

L'itinérant lui souffla sa fumée.

- Faque t'es sauvé, l'tannant. Pis c'est rendu d'ma faute en plus de ça. Câlisse!

Il lui jeta son mégot au visage.

- Sacre ton camp.

Jack ne bougeait pas.

- Qu'est-c'est qu't'attends? Qu'j'te saute dans face pis qu'j'te varge pour vrai?  
Sacre ton camp, j'te dis! Sacre ton camp!

Un instant plus tard il criait, le poing levé, à Jack qui s'éloignait :

- Pis watche ben l'yâb' d'pas t'faire ramasser!

Ses souliers, trop petits, enserraient ses pieds; la fournaise était intolérable à l'intérieur du vieux cuir craquelé. Jack traversa la place clopin-clopant, jusqu'à ce que la 97 lui barre le chemin; il se vit dans les vitres et chancela, se retint. Le bus passé, l'abîme s'ouvrait sous ses pieds. « Me v'là rendu. » Bon an, mal an, il avait atteint le bord de l'avenue.

Par bâbord, par tribord, les voitures d'eau déboulaient sur l'espèce de fleuve et se suivaient, entraient dans le courant, en sortaient, bloc après bloc à la faveur de quelque affluent; de sorte qu'à double sens et à perte de vue, une flotte immense et battant pavillon *Je me souviens* croisait incessamment, d'ouest en est, d'est en ouest sur l'avenue. La fluidité du trafic se voyait toutefois perturbée par les écueils nombreux, énormes quelquefois et périlleux. Ainsi, passer par Mont-Royal sans érafler ni emboutir la carrosserie de son véhicule avait valeur de prouesse même pour les pilotes les plus sûrs et les plus éprouvés. Puisqu'en plus des nids de poule disséminés un peu partout, il fallait compter avec les automobilistes qui déboitaient d'un brusque coup de volant, pour aborder les plages payantes ou non de stationnement, y débarquer; sans oublier les piétons inconscients et prêts à risquer leur vie pour couper à travers flots, en dehors des couloirs réservés.

En équilibre sur une rive et penché, Jack était absorbé par le bleu-gris mouvant. À la vapeur du béton bouillonnant se mêlait celle du caoutchouc des pneus, qui lui montait à la tête et l'assombrissait. Il y avait, c'était certain, quelque chose à aller voir au fond de cette opacité. Un pied tomba dedans. Cornes de brume et klaxons. Mais déjà sur l'autre rive une main émergeait qui s'accrocha à un promontoire rocheux. À la force des bras, Jack parvint à se hisser au sommet de la troisième marche de l'escalier où il s'étala de tout son long. Il prit une inspiration de naufragé, toussa, les poumons encrassés après ce plongeon, cette nage en pleine circulation.

Le ciel était bleu que vint percer une flèche bientôt suivie d'un toit éblouissant, tout de feuilles d'aluminium recouvert et qui se précisa à mesure que l'œil de Jack le découpait. Dessous, un bâtiment de pierre taillée, maussade et imposant, dont la façade était percée d'ouvertures vitrées; dans ses murs la bibliothèque du quartier. De part et d'autre du perron, des escaliers s'élançaient pour se rejoindre au premier étage; une porte ouvrait sur des habitations communautaires. À leur pied, des barrières en interdisaient l'accès. « C'ben trop d'privé pour moé. » Jack passa dans l'ombre du porche pour découvrir une lourde porte automatique qui le fit pénétrer dans l'édifice public avec l'intention de passer l'après-midi au frais, avec les vieux qui descendaient des étages pour aller traîner au rez-de-chaussée leurs corps secs et cassants, trop fragiles pour supporter la chaleur. Le salon était plein de ces habitués, assis, sortis de leur solitude pour passer entre eux une autre de ces interminables journées. Quelques-uns feuilletaient des revues, toussotant, pendant que d'autres murmuraient; d'autres encore jouaient à des jeux de société; tous chassaient les heures. Absents les étudiants, les enfants, leurs parents, qui sûrement passaient la journée ailleurs, la bibliothèque somnolait dans un silence à peine troublé par le va-et-vient feutré des bibliothécaires et le cliquetis étouffé des livres rangés sur les étagères. S'entendaient le bourdonnement des néons, le souffle des climatiseurs.

La porte se refermait; une feuille de papier claqua, à l'entrée, que Jack avisa. *Hors service* — À ce message railleur qui lui semblait adressé, il donna un coup de pied; la

fontaine à eau rendit un son creux et mat qui se répercuta dans tout le rez-de-chaussée. Les toussotements, les chuchotements, les ronflements cessèrent; dérangées, les vieilles têtes s'étaient levées. « Maudite scrap qui m'fait virailer! » C'est devant le *veuille nous excusez* scotché aussi sur la porte des toilettes condamnées que Jack laissa jaillir jusqu'au bout son humeur. « Calvaire! C'tu pour vrai? J'm'en vas-tu trâler c'te maudite soif jusqu'à jamais? », Quelques injures plus tard et une fois son débit tari, la bouche sèche un peu plus il fit un geste obscène à la bibliothécaire courageuse qui s'était approchée. Il cracha dans le bassin de l'abreuvoir et alla s'affaler dans l'un des fauteuils rouges en similicuir installés près d'une fenêtre qui donnait sur l'avenue. Du verre entre lui et la rue. Il vit le drapeau de Montréal qui pendait au bout de son mât, le kiosque d'information, les cabines téléphoniques et la station, là-bas. Jusqu'à ce qu'une main se pose sur son épaule pour l'informer que la bibliothèque allait bientôt fermer, qu'il fallait vider les lieux, il ne se relèverait plus. Après, il y aurait la Royale à endurer jusqu'au matin. Midi, l'ouverture et de nouveau la fenêtre jusqu'au lendemain. Mais d'abord du repos, du calme et de la fraîcheur. « Chu pour vacher asteur. » Déjà, les paupières de Jack se fermaient. Mais un reflet le fit bondir. Dans un fauteuil rouge en similicuir, un itinérant se réveillait.

Le fauteuil était renversé; Jack, livide, s'éloignait à reculons. L'autre dans la fenêtre devenait de plus en plus transparent. Il mit autant de distance entre eux qu'il put, jusqu'à taper contre les rayons, où il disparut complètement. Hors de vue, il se mit à courir, bras écartés. *A - B.* Sous ses mains, les livres défilaient. *C - D.* Ses paumes appuyées sur les couvertures cartonnées. *E - G.* L'écorce contre la peau. *H - J.* La pulpe du papier, la chair, les os. *K - L.* Jack s'enfonçait dans une forêt de mots. L'encre coulait sur ses bras; des phrases imprimées remontaient vers son cou, son corps et couraient partout. *N - O.* Il était tout près. *P - Q.* « C'te ça! C'te presque là! » Arrivé à la lettre *R*, un cri l'arrêta. Tout près de son cœur, une écharde s'était fichée; il la tira et le livre qui l'avait écorché.

- ...*Sainctefoy*...

Il n'y avait pas de titre apparent; seulement une carte ou un portrait; Jack n'était pas certain, pas plus que pour l'auteur. Il tenait le livre à bout de bras, et dans un halètement : « Ça s'peut pas, pour vrai, ça s'peut pas! Esti! Ç'a pas d'bon sen', c't'affaire-là! » Alors il y eut comme un coup de vent; de la première page à la dernière, du blanc. Jack restait planté là, lorsqu'il entendit des pas. Sur le point de se faire attraper, il arracha la couverture qu'il replaça comme il l'avait trouvée. Puis il cacha les pages volantes sous son chapeau. Il marcha tout le reste de l'alphabet. Après Z l'orée; la bibliothécaire l'y attendait. L'agent de sécurité à ses côtés prit Jack par le col pour le secouer comme un arbre et le tirer vers la sortie. La bibliothécaire suivait, qui ramassait les feuilles tombées. Jack fut envoyé bouler au bas de l'escalier. L'agent de sécurité parti, la bibliothécaire restait sur le perron à l'observer. Rajustant son chapeau, Jack emporta avec lui les quelques pages qu'il avait pu conserver.

Le soleil était de plomb. Dessous, la fournaise et le béton. Tout semblait fondre sur Mont-Royal aride. Les feux de circulation brûlaient et les trottoirs étaient vides. Déjà, Jack suait. « Calvaire! Ça va-tu finir, c'te canicule-là, ou c'est-tu qu'j'm'en vas virer damné? Faut qu'j'décâlisse d'icitte pis qu'j'cale de quoi m'désassoiffer. » Un pas, un seul et la soif le fit tituber. « C'est rendu qu'y faut qu'j'fasse de l'argent. » Sans traîner, il alla se poster au coin de Berri, devant le Jean Coutu. *Nous sommes ouverts 7 jours/7 soirs.* Mais il n'entrerait pas; il attendrait que viennent à lui les portefeuilles avec leur petite monnaie. Il fit les cent pas; peut-être des heures devant la pancarte qui souhaitait la *bienvenue*, il n'y eut ni « s'y te plaît » ni « merci », pas de porte qui s'ouvre et pas d'argent facile pour sortir de la pharmacie. « Y a pas personne de parlable dans c'te shop-là. » Soudain, ça le prit; il se mit à les détester, les gens; les gens qu'il devinait de l'autre côté des baies vitrées, derrière les annonces du jour pour les produits en rabais. Aussi sombre que le tonnerre, il roula une litanie de griefs aussi sèche qu'amère, sans pluie pour l'adoucir et qui vint ricocher contre l'opacité des baies vitrées. « Les gens! Les gens! » Mais il était seul en plein orage et la foudre finit par tomber qui le toucha à la bouche pour le brûler. Il abandonna « le spot à gros

dollars » sans avoir entendu bruire les plaques d'égout sous ses pieds.

*Église ouverte* sur le trottoir opposé. Jack faillit le regretter; il reconnut le parfum familial avant que d'avoir mis le pied dans le Saint-Sacrement, qui ouvrait grand ses portes pour l'attirer. « Ça m'crosse de trop par en-d'dans. » Il leva les yeux, cherchant l'air frais dans le ciel bleu. La croix de fer le fit revenir aussitôt. « Quelqu'part... Quelqu'part... Par où j'peux-tu décriisser? » Il reprit sur l'avenue, retraversa et poursuivit vers l'est un peu plus.

Pas d'ombre sous les balcons pour l'abriter; Jack raclait ses semelles sur l'enfilade de plaques de béton, assemblées sans jeu aucun ni respiration. Elles étaient aussi carrées que les bâtiments de brique ou de pierre qui se succédaient, accolés les uns aux autres et barricadant l'horizon. D'un bloc ils semblaient être tombés; ils faisaient front, forçaient Jack à prendre le couloir étroit qu'ils formaient, avec interdiction de bifurquer. Aux intersections, des camions blancs stationnaient; Jack butait contre et rebondissait. De trottoir en trottoir uniquement, tout droit et pour aller où? « Au-d'là... Y a pas. Y a qu'là. Qu'la Royale pis moé. Y a pas d'au-d'là. Y a pas... » Sur les façades d'habitations, des pancartes à *vendre/à louer*; les portes et les fenêtres fermées. Jack ne remarqua pas si les commerces étaient ouverts, ou fermés; de toute manière, il s'en verrait refuser l'entrée. « Toutes les places où c'qu'y a d'quoi s'pacter, pis picosser, j'ai pas l'argent. Faque chu pas mal embarré. » Jack dut croiser des terrasses de cafés, des bars et des restaurants... Il ne remarqua rien de tout ça. Courbé, obnubilé par sa soif et par sa faim, il se traînait, poursuivait son ombre vers l'est sans poser de questions. Mais avant que d'avoir atteint le bout, il tapa dans une chaussure orpheline et se redressa enfin.

Quelque chose manquait; quelque chose qui avait été là le dimanche précédent, et celui d'avant, passés Berri et Saint-André. Un bout de l'avenue avait pris des airs de place de marché. Entre Pontiac et Resther, les couples de sortie avaient paru se connaître et s'étaient salués, et même jusqu'à Saint-Hubert. Une file de poussettes avait attendu pour entrer dans le Première Moisson, pour le pain, et dans la SAQ pour le vin. Devant les vitrines de l'Échange et de la Bouquinerie, certaines s'étaient

arrêtées. *Ouvert*. Jack se rappelait avoir partagé le trottoir avec les petites familles qui l'avaient frôlé sans faire attention, le bousculant par moments. Il s'était fondu dans la foule pour suivre le mouvement et se laisser porter, soupirant d'aise et sans craindre de se faire emporter. « Les gens! Les gens! » C'était ça, ce quelque chose qui manquait aujourd'hui, lundi, ou peut-être mardi, Jack n'était pas certain. Les parents devaient travailler; les enfants à l'école ou à la garderie.

Il se rendit compte qu'il avait été plus loin que Mentana, sans faire attention à l'espace vacant qui avait remplacé l'ancienne station-service pour indiquer la fin de l'aire gentrifiée. Il avait poussé jusqu'à Boyer, l'Intermarché et le Couche-Tard, et même après, la rhumerie Baracca, le Candi Bar. Christophe-Colomb et de la Roche dépassées, il se trouvait à présent devant le bar Le Royal et sa devanture noire. Ce qu'il y avait au-delà des vitres fumées, Jack ne voulait pas le voir. « C'tu-ça, ma Royale? Toute laite pis triste pis mal attriquée qu'ç'a l'air qu'c't'une gréliche qui m'donne juste l'goût d'chialer? » Le soulier qu'il tenait encore s'échappa pour aller s'échouer dans le caniveau. Il allait mettre un pied dedans quand un « Putain! », dans son dos, le retint.

Mont-Royal n'avait rien d'un tapis rouge et pourtant, les Français jouaient les acteurs hollywoodiens. Ils faisaient la queue devant l'Avenue, s'impatientaient. Aujourd'hui, peut-être mercredi, ou jeudi, Jack n'aurait pas pu dire, le restaurant branché n'était pas bondé; pourtant les Français râlaient, juraient, fumaient *à moins de neuf mètres de toute porte, prise d'air ou fenêtre qui s'ouvre* endimanchés comme pour un soir de première. « Esti d'caves qu'allument pas. Esti, y sont pas vite vite. C'pas les États, icitte, c'est l'Québec libre pis badloqué. Faque toute s'parle *en français s'il vous plaît*, en mauvais, ouain, l'international sous-titré loi 101. » À parader comme des stars de cinéma, ils n'avaient pas l'air de se rendre compte que le scénario qu'ils s'étaient fait ne cadrerait pas avec la réalité sous leurs yeux : les *vente/sale*, les finales, les stocks liquidés, les rideaux de fer cadénassés... Pareil pour ce qui était des mains, par terre et tendues vers eux, qui prolifèrent. Les Français ne pouvaient pas ne pas

voir; cependant, ils faisaient comme si, souriant derrière leurs lunettes noires. Ils venaient d'arriver. Ils s'étaient fait vendre Mont-Royal comme le Walk of fame en français; ils s'étaient fait avoir et n'étaient pas encore prêts à se l'avouer. Alors ils marchaient vite et s'arrêtaient seulement pour bruncher, se voilant l'envers du rêve américain derrière un écran de fumée. Entre eux, ils étaient bien obligés de râler, de jurer, de faire ce qu'ils pouvaient pour se rassurer : « Ok, du coup, Le Plateau, c'est plus ce que c'était, mais putain! C'est quand même pas la rue Ontario! » Et pourtant, ça non plus, ça n'était pas loin, quelques stations de métro tout au plus, autant dire au coin. Déjà, ils se préparaient pour *Le Déclin de l'empire américain*. Pour les premiers rôles, une porte s'ouvrirait et ils trouveraient par où s'en aller. Mais pour les seconds rôles, ce serait Mont-Royal, rien d'autre ou le retour en France une fois leur visa expiré. Ils ne faisaient que passer.

Jack, lui, il avait toujours vécu là, sur l'avenue; ou peut-être pas, il ne savait plus. En tout cas, si quelqu'un lui demandait, il répondait : « C't'icitte qu'chu resté toute mon esti d'vie, pis calvaire! Jamais j'm'en irai! » Quelquefois, il rêvait d'ailleurs et d'avant, mais il ne parvenait jamais à se rappeler où et quand, et de toute manière, ce n'était que quelquefois. Des bribes de souvenirs lui revenaient aussi, mais qui ne ressemblaient pas aux siens et très vite il les oubliait. Jack n'avait pas de parents, pas d'amis; l'avenue seulement. Même que quand ça le prenait, il grimpait sur un banc et se lançait dans une longue harangue qui le faisait brailler : « C'est moé, l'Royal de l'av'nue, pis vous autres, vous êtes toute des trous d'cul. » Sa caisse de Pabst terminée, très vite, il redescendait.

Devant l'Avenue, la file n'avancait pas. À leurs voix blasées, il sembla à Jack que le ras-le-bol des Français avait tourné au débat d'idées; le ton montait, tout le monde y allait de son opinion. Mais pour ce qui était du propos, Jack avait beau tendre l'oreille et se concentrer du mieux qu'il pouvait, l'accent était si prononcé qu'il ne put saisir que quelques mots :

Un premier disait :

- ...*Il estoit bien temps de soy retirer...*

Tout de suite un autre le coupait :

- *...Ou de demorer par là... Commandement du Roy... Aller le plus avant...*

Un autre alors intervenait :

- *...Notre sainte foy a esté semée et plantée en la sainte terre... Aultrement dicte la Nouvelle France....*
- *...Nous fimes faire une croix...*

Et d'autres encore, du même avis :

- *...Nous y semâmes des graines de notre pays...*
- *...Nous fimes faire une croix...*
- *...Faict un fort... Fict renforcer le fort tout alentour... Tout cloz de grosse pieces de boys plantées de bout... Et bien en ordre pour se deffendre contre tout le pays...*

Enfin tous, ils se lamentèrent :

- *...Avyions quasi perdu l'esperance de jamais retourner en France...*

Ils se turent comme Jack s'approchait pour mieux écouter. Les Français se turent et après quelques coups d'œil furtifs dans sa direction, acquiescèrent pour recommencer aussitôt à se disputer :

- *...Prendre et emmener ledict homme en France...*
- *...Le roy... Avoir deffendu de non emmener homme ni femme en France...*
- *...Il falloit qu'il vint en France...*
- *...Parler au Roy ... Son maistre et compter ce qu'il avoit veu...*
- *...Nenny est il bon...*
- *...Qu'il reviendrait...*
- *...Et que le roy...*

Jack voulut tendre les mains vers eux. Mais juste à ce moment, ça avança, la queue. Déjà, la porte de l'Avenue s'ouvrait et les Français entraient. Jamais Jack ne les reverrait. Laisse derrière, il s'élança, courut aussi vite qu'il pouvait, se tendit pour sauter, appela après eux de tout l'air qu'il lui restait. Le dernier Français s'arrêta sur le pas de la porte et comme pour dire au revoir ou adieu; il se retourna. Sans rien voir

qui le retenait, il referma la porte sur Jack qui hurlait : « Chu pas là! Chu pas là! » Les yeux l'avaient transpercé. Il était là pourtant, mais le Français ne l'avait pas vu. Jack restait seul sur l'avenue, comme un chien qu'on n'a pas chassé, qu'on n'a pas attaché pour revenir le chercher. Abandonné. Se roulant par terre, il hurla encore et se sauva, la queue basse et la tête rentrée. Il répétait : « D'même qu'les chiens écrasés... D'même qu'les chiens écrasés... » Il se traîna comme ça jusqu'à la première bouche d'incendie qu'il put trouver, s'assit ou se coucha devant et ne pensa plus se relever.

*Bip-bip-bip* — La sirène d'abord, stridente et doublée bientôt par le raclement d'un moteur. Les émanations nauséabondes qui s'intensifient et alourdissent l'air ambiant. *Je recule fréquemment.* Le camion-poubelle était si proche que le rouge de la carrosserie, ses cheminées noircies emplissaient son champ de vision; Jack était face-à-face avec l'inscription : *Ville de Montréal*. Deux employés sautèrent à bas du marchepied pour venir dans sa direction. Derrière, la benne du Ford-150 s'ouvrait. Jack devint blême et gémissant : « Calvaire! V'là l'dernier! Chu rendu! Viennent pour m'juger! Jésus! » Il recula, s'encadra autant qu'il put dans la bouche d'incendie, plaqua ses mains sur son visage et entendit deux diables passer tout près de lui, attraper quelque chose qui traînait par terre et l'emporter pour le jeter dans ce qui ressemblait, au bruit, à la bouche de l'enfer. Ensuite une plainte épouvantable et le vacarme de la bouche qui plante ses dents, déchire les chairs, les mâche et broie les os, enchevêtrant, assimilant les matières affreusement. La bouche avala enfin, la plainte cessa sur un rot, un jet de fumée; Jack abaissa ses mains. Déjà, les employés de la ville couraient après le camion, sautaient sur le marchepied pour s'arrêter quelques mètres plus loin, et remettre ça. « Décrisse de là! Maudit yâb'! Décrisse de là! » Jack criait après, poursuivait le camion-poubelle de ses vociférations en chapelet destinées à le bannir à jamais. À courir ainsi, ses pieds butèrent contre un sac poubelle et il trébucha. Des débris s'accrochèrent à ses souliers qu'il secoua, ne s'arrêtant pas, tombant, se relevant, et comme possédé par la danse enfiévrée qu'il était en train d'exécuter; ne voulant surtout pas perdre de vue la bouche qui à

quelques blocs de là s'ouvrait, se fermait. « Attends! J'm'en vas l'garrocher, en-d'dans, avec les vidanges, mon pauvre moé usagé. » Chambord et de Lanaudière, Garnier, Fabre passèrent à toute allure quand soudain le Ford F-150 vira de bord, disparut. Pris par son élan, Jack fit quelques mètres encore pour s'immobiliser. En plein milieu de l'avenue, entre l'Intermarché et le Dollarama, un nuage de poussière s'éleva.

Une quinte de toux le prit qui assécha sa bouche un peu plus, embrasa ses poumons. « Faque chu raqué. » Il était arrivé, le dernier tronçon; après, la Royale se finissait. Et pas une porte de sortie; seulement de la poussière en suspension. Ne restait plus à Jack qu'à repartir, faire les cent pas, revenir. Souffrir de la soif tous les jours, comme aujourd'hui, et pour toujours. « Y a pas... Y a qu'ça. » La poussière retomba. Soudain, il le vit tout là-bas, qu'il avait oublié; qui l'attendait. « ... Pis ça. » *Arrêt* — Stoppé à la fin, sans plus d'au-delà à espérer, il s'abattit aux pieds du panneau, bras écartés, accablé et se laissa couler dans le béton brûlant, mouvant où il se fondait. Ses pieds, ses mains s'enfoncèrent lentement; son menton. Une goutte de sueur dégoulina de son front, une grosse goutte opaque et poisseuse qui alla s'écraser au sol pesamment, creusa un sillon, y coula; ramassant la poussière, la charriant, l'acheminant jusqu'au bout, jusqu'au trou tout là-bas, béant, à l'intersection entre Mont-Royal et Papineau. Les cônes oranges plantés aux quatre coins du carrefour n'y purent rien, pas plus que la rangée de panneaux. C'est toute la soif de Jack qui vint s'abattre dessus qui passa outre les *détour* et autres *rue barrée*. Bientôt, le trou fut près de déborder, bouillant d'un liquide poussiéreux et asphalté. Jack se regardait sombrer dans le goudron, puits sans fond qui le reflétait. Son visage était d'encre et des propos défigurés coulaient tout le long; la chaleur les avait détachés de quelques feuillets chauffés à blanc confinés jusque-là sous son chapeau. Une véritable meute de phrases atrocement fusionnées passa sur sa langue et la meurtrit cruellement. À l'intérieur, des mots comme des crocs ardents, dévorants ravagèrent Jack jusqu'au cœur. Alors une gueule rouge et enragée l'ouvrit grande et se jeta sur lui :

- ...*Jesus Jesus Jesus...*

- Ouain, ouain, ouain. Te r'v'là, toé. Esti... Ça s'pouvait pas, qu'tu m'crisses la paix. Ça s'pouvait pas, tsé. Y fallait qu'tu t'en r'viennes pour m'écoeuranter.
- ...
- Adon! T'es là, t'es là. Faque vas-y, fais donc l'baveux pis crisse ton camp!

Jack ferma les yeux. Sous ses paupières, des ombres se formaient.

- *...Il y a dedans ladite ville...*
- Pis? Qu'est c'est qu'y a?
- *...Plusieurs gens... vestuz... Assez pouverment... C'est la plus pouvre gence qu'il puisse estre....*
- Faque ça, c'pour les itinérants. Pis moé.
- *...Avoyent le visaige painct aussi noir que charbon... Comme peaux de parchemyn....*
- C'te ça, la face qu'on a toute scrap qu'a est pas invitant. Pis après?
- *...Venir avecq un amas de gens...*
- Qui ça? Les itinérants?
- *...Grand nombre de gens...*
- ...
- *...Doubtant qu'ilz ne songassent aucune trahison...*
- Qui ça? Moé?
- *...Il n'enstrat poinct dedans le fort....*
- ...
- *...Entra dedans le fort...*
- Esti! J'entra ou j'entra pas?
- *...Prandre le dit...*
- *...Faque les gens m'ont pris. Ouain. Pis les itinérants?*
- *...Voyant la dite prinse commancerent à fuyr et couryr...*
- En m'laissant drette de même avec les gens?
- *...Ilz n'estoient que traistres et meschans...*
- D'la marde. Jamais j'croirai.

- *...Leur mauvaisteté...*
- Maudit...
- *...Leur malle volonté...*
- ...
- *...Avoit faict desplaisir... Malice... Et aultres mauvais tours...*
- C'tu fini?
- *...S'ilz vouloient... Il leur pardonnoyt...*
- Ouain! Pis ça, s'rait toé, ça.
- *...De quoy le remercyerent et luy promyrent... Er prierent...*
- Jamais! T'entends?
- *...Apporté du feu dehors dudit fort et allumé...*
- Parce qu'les itinérants pis moé, jamais on t'laiss'ra nous amancher d'même.  
C'tu catché, ça?
- *...Se print à crier...*

Jack rouvrit les yeux. Son visage charbonneux se contorsionnait; ombre, il se consumait.

- Au feu!
- *...Auquel cry sortirent les gens...*
- Au feu! Esti!
- *...A tant se retirerent et s'en allerent à leurs logis.*
- Esti! Au feu!
- *...Puis se retirent en leurz chambres les homes avecques leurs femmes et enffans...*

En plein brasier, une larme perla au coin d'un œil incandescent. Alors un mot opalescent coula dans la bouche de Jack qui le garda un moment, le cracha. Se détournant de la gueule goudronnée, imprimée sur le sol durci, il regarda autour de lui; l'avenue n'était plus que cendre et fumée. Il était seul à nouveau et l'incendie faiblissait.

*...N'y a en icelle ville qu'une porte et entree...*

« Quelqu'part! » Jack allait et venait sur Mont-Royal comme un fauve résolu à sortir de sa cage. « Quelqu'part! » Répétait-il, stupéfait; il avait pensé connaître l'avenue comme les semelles de ses souliers, le béton, et pourtant, il y avait une fissure, autre part, qu'il n'avait jamais foulée. « Quelqu'part! » Sur l'avenue, un courant d'air circulait, un vent du nord-ouest; il en était sûr. « Quelqu'part! » Une porte s'était ouverte sur la rue, qu'il lui fallait trouver, maintenant, pour s'enfuir, c'était le moment ou jamais. « Quelqu'part! » D'un bout à l'autre de son horizon de peu, il cherchait, marchant de plus en plus vite et les yeux rivés sur le sol qui peu à peu se mettait à tourner. « Quelqu'part! » À force de courir, en nage, le souffle vint à lui manquer. « Quelqu'part! » Deux, trois allers-retours encore jusqu'à ce que le vertige le force enfin à lever le nez.

À l'est après Papineau, la tour du Stade Olympique lui tombait dessus. À l'ouest après le métro, Mont-Royal allait se perdre dans le lointain. Jack avait beau chercher, d'est en ouest, d'ouest en est, il ne voyait pas par où s'échapper. Il prit une large inspiration, plusieurs, et à force d'attention, retrouva le courant d'air. Alors trop vite, il rouvrit les yeux. Au nord, deux longues tours de fer rouillé perforaient le ciel gris-orangé. L'Incinérateur des Carrières crachait canicule et poussière par ses cheminées. « Ç'a l'air qu'c'est la porte d'ma prison. » Derrière, les rails du Canadien Pacifique et du grillage à perte de vue. Jack mit la main sur sa bouche et fit un effort immense pour se détourner, y parvint. Du sud alors, un vent frais et parfumé le chatouilla soudain; il se mit à rire, et s'époumonant : « C'te ça! C'te là! » L'au-delà dans le panneau — *La Route verte km1*. Il fonça droit devant.

*Feu vert* — Un coup de vent dans son dos le fit se déporter. Un deuxième en face et il fit un pas de côté. Et puis en rafales les coups de vent le frôlèrent; Jack voulut battre en retraite, mais pris entre deux voies contraires, il ne sut que rester sur place à battre des ailes frénétiquement. Les vélos filaient, ne prenant la peine de freiner,

se contentant de dévier un peu, s'ils avaient le temps de l'apercevoir, pour éviter l'oiseau tombé imprudemment sur leur trajectoire; quelques sonnettes tintaient, au mieux. Incapable de rejoindre le trottoir, Jack ne put que se résoudre à rentrer ses ailes et à rester le plus immobile qu'il pouvait, ses yeux braqués sur le compte à rebours. « Vingt... » Les secondes traînaient; l'oiseau affolé les dénombrait qui lui restaient à tenir sans se faire écraser. « Dix... » L'orange enfin se manifesta. « Cinq... » Jack sentait les vélos qui accéléraient. « ...Zéro. » Les vélos ralentirent enfin pour s'arrêter tout à fait. Le feu était rouge et Jack en profita; il donna un coup de pied dans le premier qui était à sa portée. L'instant d'après, il faisait son premier tour de roue sur la Route verte lorsqu'il entendit une sirène derrière lui. Pour voir, il jeta un coup d'œil en arrière; immédiatement, l'équilibre lui fit défaut et il tomba à la renverse sur le carrefour. Entre Brébeuf et Mont-Royal, tout allait hors-la-loi; quelqu'un était à terre qui se relevait, Jack aussi et une voiture du SPVM venait vers lui. Il n'attendit pas pour s'envoler; les gyrophares le poursuivaient. Alors de l'est, une foule inarrêtable survint qui l'entraîna vers l'ouest, avec elle.

*Foire commerciale de l'avenue du Mont-Royal* — Fermé à la circulation, le béton était envahi par les piétons. Les feux s'étaient mis au vert et sur les réverbères étaient déployés des messages de *Welcome / Bienvenue*. La *vente / sale* de fin d'été était générale qui investissait l'avenue, à l'est. Partout, les étals avaient fleuri, formant parterres où s'entassaient quantité d'articles de toutes sortes et de valeurs diverses sortis des vitrines pour l'occasion. Les bonnes affaires foisonnaient; tout était à acheter, et pas cher pour qui savait marchander. « Bonjour! Hi! » Les chalands furetaient, farfouillaient dans l'immense bric-à-brac dans l'espoir de dénicher quelque trésor invendu. Par intervalles, des stands appétissants et des terrasses rafraîchissantes leur proposaient un répit. Désaltérés, repus, ils se remettaient en chasse et passaient d'un étal à l'autre qu'ils écoulaient, un à un jusqu'à l'ouest. Dans le béton, des vibrations couraient que Jack pouvait sentir, en plus d'écouter d'une oreille distraite quelques badauds s'entretenir :

- Le Plateau, c'est comme un corps vivant dont Mont-Royal serait la colonne vertébrale.
- Les parcs La Fontaine et Laurier, les poumons.
- La tête, ce serait le mont.
- Pis les pieds, c'est le Journal?

« Pis l'cœur? L'est où, l'ti-cœur? » Jack était traversé par des mouvements vifs et saccadés, à mesure que la vibration passait dans ses souliers et remontait. Sous son chapeau, jambes et bras bougèrent en rythme pour redoubler d'intensité une fois devant le métro, où une scène était installée. La foule s'y massait, et poussé, tiré, bousculé, mû par cette espèce de danse à laquelle il semblait participer, Jack se laissa emporter au son du tempo, pour se retrouver bientôt juste devant la scène sur laquelle il monta, pris par la transe, et s'empara du micro. Le tempo battait, battait; son corps servait de caisse de résonance. Par-à-coups, Jack approcha le micro de sa bouche et murmura : « Là. L'est là. » Immédiatement, il n'y eut plus un bruit, sinon son cœur sur la place qui retentissait. Face à la multitude muette, il chercha dans sa poitrine puis finit par retrouver le mot qui était resté caché :

- *...Ami, ton semblable veut t'aimer...*

Silence de mort. Le cœur de Jack s'arrête. Devant lui, la foule muette. Pas un cri, pas un mot. Jusqu'à ce qu'un « Ciboire! » retentisse qui fit repartir le tempo, très fort. À côté, l'autre itinérant souriait. Alors avec un trémolo :

- Mes chums de gars...
- Jamais, bâtard!

Mais l'autre itinérant n'avait pas arrêté de lui sourire. Jack mit les deux mains sur le micro avant de poursuivre :

- Mes chums de gars... C'est pas encore rendu qu'on est pour se r'trouver. 'Faut qu'j'meure d'abord, dans l'arbre du boé pis qu'j'boive à l'eau d'la fontaine qui r'donne la vie. Ç'a l'air qu'ça va être pas mal serré, mais inquiétez-vous pas, j'm'en vas clancher toute ça vite vite avant qu'c'te journée, c'soit ach've. Après ça, on s'envol'ra, pour vrai, on s'envol'ra,

accroyez-moé, pis ce s'ra d'toute beauté, 'verrez ça. Mais c'est pas encore l'temps. Faque j'vous donne rendez-vous d'l'aut'bord, à presque minuit, à toé, pis toé là, pis...

Jack tendit le bras.

- ...Un pis deux pis....

« Abracadabra! » — Il tira son chapeau, le montra, plongea une main dedans qu'il fit tourner. La foule attentive surveillait la main qui fouillait tout au fond, s'enfonçait interminablement. Jack savourait le moment. Enfin, une main ressortit, fermée, qu'il leva bien haut. La foule toujours était sans voix et de nouveau, il fit traîner. La main finit par s'ouvrir pour présenter au public impatienté un vieil objet : une boussole toute ronde et dorée, un peu cabossée. Il y eut des « Oooh! », des « Aaah! », peut-être un « D'la marde! », mais Jack n'entendit pas. Il prit une posture théâtrale; après une large inspiration, il souffla sur la boussole dont l'aiguille fit un tour complet avant d'aller pointer la colonne publicitaire à côté du kiosque d'information. Un plan y était affiché — *Le Plateau*. Jack s'approcha. Il n'en revenait pas; au-delà de Mont-Royal, il y avait des rues, parallèles ou transversales, et même d'autres avenues. Elles couraient, les unes à côté des autres ou se croisaient, elles circulaient entre Sherbrooke et Parc et la voie ferrée. C'était tout un réseau sanguin qui irriguait l'*arrondissement*, véritable corps vivant constitué des districts Jeanne-Mance et Mile end et de Lorimier. Jack découvrait enfin le quartier, de haut. Il en reconnut le cœur au *vous êtes ici*. Et puis la tête, la colonne vertébrale et les pieds, les poumons. Il s'approcha encore pour chercher la Route verte et par où la retrouver, mais très vite, il dut se rendre à l'évidence : le plan était incomplet. Alors il souffla encore et l'aiguille se remit à tourner, cette fois pour ne pas s'arrêter. Elle indiquait le nord-ouest, dans toutes les directions. Il sut alors d'où venait ce vent frais et parfumé qu'il avait senti plus tôt. Sur le plan, ce n'était pas indiqué noir sur blanc; ça lui apparut plutôt en creux et en linéaments. Il y en avait partout; entre les rues, les avenues qui les jalonnaient, des passages s'ouvraient. Il suffisait de choisir. Jack recula, eut un long sourire : « Faque j't'ai trouvée. » Il fit un tour d'horizon.

Il voulut saluer, mais la boussole tomba de sa main, roula sur la scène pour s'immobiliser; le micro suivit. En écho, le vrombissement d'un moteur qui se rapprochait. Les itinérants étaient partis; le spectacle terminé, la foule avait vidé les lieux. Le moteur approchait. Jack pouvait sentir ses souliers trembler. Mais dès l'instant où le camion déboucha sur Berri, il comprit qu'il était hors de danger. C'était bien un Ford de la Ville, rouge et estampillé, mais en lieu et place de mâchoire dentée, il était muni d'une espèce de bras articulé. Il s'arrêta devant le Kiosque Mont-Royal et le déplia. Une pluie fine se mit alors à tomber qui arrosa les fruits et les légumes frais, les plantes vertes et les bouquets garnis. Ceci fait, le camion replia son bras, remit ses moteurs en marche pour faire demi-tour sur Berri. Ni une ni deux, Jack sortit de scène sans avoir été applaudi, ou hué. Distancé déjà, il put suivre à la trace le filet d'eau que le Ford laissait fuir derrière lui. Les pieds mouillés, il remonta le ruisseau, sauta sur le toit des voitures dans l'aire de stationnement, pataugea un peu jusqu'à atteindre le fond de l'arrière-cour du Saint-Sacrement. Avait poussé là un arbre imposant. *Cul-de-sac* — Jack vit l'herbe par terre et n'en crut pas un mot. Il passa outre et pénétra dans le réseau. Il n'entendit pas sonner cinq heures pile.

*Ruelle verte* — Au loin, le nuage rouge s'évaporait. L'averse passée, un ciel de fin d'après-midi rivalisait de lumière avec les réverbères allumés. Il y avait de l'électricité dans l'air; les câbles électriques bourdonnaient. Du lierre courait de poteau en poteau, se fondait aux feuillages touffus, jouait à cache-cache avec les oiseaux, déroba l'autre bout de la ruelle à la vue. Nulle part, Jack ne parvenait à discerner ni feux de circulation, ni panneaux; pour toute indication, cet écriteau : *Ralentissez attention...* À ses pieds, un passage piéton; un sentier plutôt, vert, et qui sinuait en faisant des clapotis de caniveau — « Une rivière. » Des racines rampaient de part et d'autre jusqu'à des troncs droits ou tors dont les branches étaient chargées de mangeoires, de cabanes et de balançoires. Des arbres de la même couleur que les clôtures auxquelles ils étaient incorporés enchâssaient des portes minuscules qui devaient donner sur des jardins merveilleux. Jack entendait rire derrière; il voulut voir

à travers. Il fit un début de geste mais aussitôt, des voix claires et flûtées se mirent à chanter : *Marche ici, marche ici*. Jack chercha autour de lui. « Où ça, ici? Là où là? » Le couplet se répétant, il finit par remarquer, tracée en couleur sous ses pieds, une suite de lettres en colimaçon. Il vit le *ciel*, à la fin, et son pied s'envoler; c'était couru. Vint alors le refrain : *Choisis ton chemin*. Rendu là, ou là, Jack ne voyait plus; il resta ici, les deux pieds sur *terre*, ne sachant quelle démarche adopter. Les rires redoublèrent qui l'observaient. Piétinant, tapant du talon et raclant ses semelles, Jack mit au jour par hasard des empreintes de pas peintes en blanc qui lui semblèrent à la bonne pointure. Chantonnant, il se courba, retira ses vieux souliers, en noua les lacets, les lança aussi haut qu'il put; ils allèrent rejoindre les oiseaux. Déjà, il les avait oubliés. L'herbe fraîche et humide le chatouillait. Il mit un pied en l'air; une sonnerie retentit. C'était parti. *Marche ici, marche ici* — À cloche-pied, Jack enchaîna les couplets. *C - I*. Les lettres se succédaient, rétrécissaient. *E - L*. Il dû se mettre sur la pointe des pieds. Arrivé au centre de la marelle, en équilibre sur un orteil, il se retrouva coincé. Les rires le cernaient. Déjà, l'*enfer* s'ouvrait sous ses pieds. Ne pouvant ni revenir en arrière ni s'envoler, il pivota sur lui-même, cherchant une issue; c'est ainsi qu'il découvrit l'écriteau à la sortie de la ruelle, le même qu'à l'entrée, qu'il n'avait pas pris la peine de lire en entier — ...à *nos enfants*. Jack vit une roue de vélo dans un bac à fleurs qui tournait, tournait. Il cria; d'un recoin, un miaulement lui répondit. Alors sans plus tarder, il rompit les cercles et sauta à pieds joints, loin, pour retomber sur l'herbe et le sentier. Les rires se turent; l'instant d'après, entre *ciel* et *terre*, le sol était couvert de petites silhouettes à la craie, étendues. « Maudits 'ti-culs! » Une sonnerie retentit, qui vint marquer la fin de la récréation.

*Chat perdu* — Mais le chat qui présentait à Jack son postérieur avait surtout l'air de ne pas vouloir être retrouvé. Il était occupé à se soulager sur l'avis de recherche qui le décrivait; une fois satisfait, il lacéra le papier souillé, se retourna vers Jack qui ne put faire autrement que de se laisser envoûter. Il y avait dans l'œil émeraude un éclat doré que Jack convoitait. Le chat pouvait l'y mener. Était-ce pour ça qu'il était intervenu?

Pour ça qu'il avait coupé court au mauvais tour que les rires lui avaient joué? En aucun cas, très certainement, et le chat devait avoir ses propres raisons dont les bons sentiments étaient proscrits. Alors prudence. *Ne pas approcher* — Les lettres majuscules et rouges au bas de l'affiche allaient en ce sens. Le chat pouvait être dangereux. Pourtant, Jack décida qu'il allait prendre le risque et faire semblant, donner au chat ce qu'il voulait, quoi que ce soit et, malgré lui, le laisser le mener là où lui le désirait. Pour cette fois, il dicterait, en secret, les règles du jeu. Il allait juste falloir faire attention à ne pas se perdre en route ou se faire attraper. « Chu capable, ça, ch'sé. » Jack plongeait à nouveau dans le fond de l'œil et contempla l'éclat des bijoux, cilla. Alors le chat se retourna, leva la queue et couvrit Jack d'urine de la tête aux pieds; son chapeau le protégea un peu. Le chat alla ensuite bâiller dans un coin, s'étirer, se lécher nonchalamment. Lui aussi faisait semblant, avec son air détaché; il jetait des coups d'œil vers Jack à la dérobée. À malin, malin et demi; Jack ne sourit pas, même si ça le démangeait. Il entama plutôt un nouveau couplet : *Marche comme les animaux*. Il se mit à quatre pattes et, à l'autre qui lui tournait autour et le reniflait, il mentit, chuinta : « Chu un chat. » Un feulement lui répondit.

*Chat perdu, chat perdu* — Il faisait la chasse aux avis de recherche et, d'un coup de griffes frondeur, les réduisait en lambeaux. De poteau en poteau, il effaçait dans sa fugue toute trace du sobriquet que ses maîtres lui avaient jadis donné — *Ti-Chat*. Sans collier, l'animal semi-sauvage ne s'arrêtait que pour se soulager devant les *c'est à vous de ramasser*. Les chiens, insultés, le poursuivaient alors de leurs crocs acérés. Quelquefois, il se faisait rattraper, passait un sale quart d'heure et celui qui suivait à se remettre d'aplomb dans les coins d'ombre des maisons. Mais le plus souvent, il s'en sortait avec agilité, se faufilant par les gouttières et les balcons. Quand il n'était pas occupé à marquer la ruelle de ses déjections, il faisait les poubelles ou volait sa pitance par quelque fenêtre grande ouverte d'où provenait la promesse odorante d'un repas complet. Mais le plus clair de son temps néanmoins, le chat ronflait. Jack, lui, s'était rapidement pris au jeu; il l'imitait, à quatre pattes et content, s'oubliait peu à peu. Le temps ne semblait pas passer dans la ruelle et cependant, la roue dans le bac à

fleurs n'avait pas cessé de tourner. Il arriva que la première feuille du premier arbre tomba, qui coupa l'après-midi en deux. Las, le chat se trouva une berçante au soleil et s'étira, s'installa confortablement, bailla. C'est alors qu'un rayon frappa son œil et Jack faillit crier, se retint. Il se rappela tout soudain : pourquoi il avait voulu suivre le chat, et la façon dont il s'était fait prendre à son propre jeu, les avertissements qu'il s'était lui-même donnés pourtant. « Esti d'chat... » Il vit l'œil qui se fermait, suivit le rai de lumière des yeux. « C'te ça. C'te là. » Sans faire plus de bruit, il fit marche arrière. L'œil se fermait, Jack reculait. Il n'était plus très loin de la roue de vélo lorsqu'il accrocha une affiche qui se colla à son genou — *Ne pas approcher*. Il entendit feuler. D'un bond, il se remit debout et décocha un coup de pied au chat qui lui sautait dessus.

Jack courait maintenant, le chat après lui. Il avait beau aller aussi vite qu'il le pouvait, il n'était pas assez rapide et bientôt, l'œil allait le rattraper, le soumettre de nouveau. C'est alors que Jack aperçut un vélo, blanc, ainsi qu'une apparition. Il était suspendu à un mur et les fleurs qui l'ornaient étaient blanches elles aussi. Jack ne perdit pas de temps à chercher le pourquoi du comment; il le décrocha, l'enfourcha. Le chat sur ses talons, il pédala si vite qu'il finit par le semer; laissé derrière, le chat miaulait. « Esti d'crosseur! C'est rendu qu'y veut m'fourrer à m'faire les yeux doux. » Il ne s'arrêta pas et, arrivé devant la roue, il prit une profonde inspiration. L'instant d'après, il déboulait sur la Route verte, s'insérant au culot dans la circulation. Quelques sonnettes protestèrent, mais il ne fit pas attention. Il passa Marie-Anne puis Bureau, en coup de vent, pour déboucher sur Rachel et faire un dérapage qui le fit presque tomber de vélo. Devant, du jaune et du vert; derrière, du gris qui se dissipait. Jack se remit en selle et siffla. « Drette en-d'dans. C'est rendu là qu'j'm'en vas. » Il passa la lisière.

*...De toutes les maladies ledict arbre guerisoit...*

*Kilomètre 0* — La plaque de cuivre circulaire, incrustée dans le sol telle un sceau, marquait l'orée. Après, la Route verte sinuait entre les arbres resserrés. Quelques S à peine et elle s'écartait sans retour pour se perdre comme en pleine forêt. À l'arrêt, Jack tendait le cou, essayait de deviner le kilomètre 1, les suivants, et jusqu'où la piste cyclable pouvait s'enfoncer, par où elle ressortait. Cependant rien, absolument, ne filtrait. Au plus profond l'opacité; au premier plan, le parc s'imposait. Une tache claire intense et sans contours, des touches de couleurs changeantes et quelque chose à l'œuvre en contre-jour — La Fontaine s'y mélangeait. Jack donna un premier coup de pédale pour décrire un trait, courbe et continu. Des coups de pédale encore et le blanc du vélo s'en fut, éclaboussé par les tonalités automnales qui se reflétaient dans les flaques d'eau sous ses roues.

Une lumière oblique dorait les arbres dont le feuillage s'ombrait de teintes mordorées. Déjà le vert avait tiré sur le jaune et l'orange et du rouge venait l'approfondir en pointillés. Bientôt le premier arbre s'embrasa tout à fait, pour brunir. Le soir tombait; d'autres suivirent comme Jack pédalait. Le trait allait s'épaississant. Par endroits des croûtes brunâtres se formaient qui se laissaient durcir sur le bas-côté, vernies aussitôt par le soleil couchant. Jack traçait sa route en pleins et déliés. Sur son passage les tas de feuilles mortes s'écaillaient. Il fonçait dedans; elles s'accrochaient à son garde-boue, s'y agglutinant.

Il pédala peut-être tout septembre. Les tours de parcs se superposaient; Jack vit La Fontaine se déparer. Les gouttes brunâtres volaient de toute part et il frayait à travers, tête baissée. À chaque tour il penchait un peu plus son guidon. Une fois la piste débordée, le vélo fonça à travers les fourrés. À demi aveuglé, Jack tenait bon. Il avait l'impression qu'il se rapprochait; ce quelque chose qu'il recherchait, filtrait, lumineux, entre les troncs. Il lui suffisait d'incurver sa trajectoire jusqu'au possible pour le voir et le formuler. Les arbres regardaient dans la même direction. Tout près.

Mais Jack avait beau pousser, tirer sur son vélo, toujours il s'embourbait plus avant. Un tour, peut-être deux, et l'équilibre finirait par lui manquer. Il freina. Aux branches qu'il entraperçut pendaient quelques feuilles encore et il voulut tenter le tout pour le tout; il donna un coup de guidon décisif et se coucha presque pour s'effacer jusqu'aux roues. Tout près. Il s'effaça jusqu'au cou. Glissant dans la boue, il dérapa, perdit l'équilibre tout à fait, tomba. Une flaque d'ombre infinie vint le recouvrir entièrement. Jack eut tout juste le temps d'entrevoir un arbre ou une main, en clair-obscur, qui se tendait.

- ...*Hors du parc...*

Il tendit la sienne et fut enlevé.

*Belvédère Léo-Ayotte* — Jack était penché sur la table sculptée qui surplombait le parc et en dressait le tableau. Vu de haut, La Fontaine était parcouru de craquelures; Jack passait et repassait sa main sur la peinture. Il y avait aussi des courbes que lui-même avait tracées, suivant la piste cyclable à partir de la rue Rachel et sur l'avenue du Parc-La Fontaine et puis la rue Cherrier, Sherbrooke et en hors-piste sur l'avenue Calixa-Lavallée, pour revenir en fin de course au *kilomètre 0*, et tout recommencer. La toile était lacérée de ces coups de pinceau hâtifs qui encerclaient les étangs un et deux, les enserraient, se resserraient. Une feuille d'arbre cachait le point de fuite au milieu. Jack ne voulut pas la soulever. Cherchant plutôt à s'y rendre de la manière la plus appropriée, il s'assit sur une des chaises installées là; un livre était fermé en-dessous. Jack passa de chaise en chaise jusqu'à avoir essayé les six *Leçons singulières*, les objets en bronze que chacune gardait, opta pour la paire de souliers. Les enfilant, il prit par les escaliers. Là, en bas, quelque chose murmurait :

- ...*Au bord de l'eau trouvâmes certaines feuilles d'or...*

Jack posa le pied sur le pont des amoureux, au moment précis où le crépuscule finissant coupait La Fontaine en deux. D'un côté, un rayon de ciel éblouissant; de l'autre les feuilles mortes s'entassaient dans la fosse de l'étang numéro deux asséché. Ensemble elles reposaient, flottaient comme sur un tapis de limon. De cet amas

uniforme aux couleurs sombres et ténébreuses bientôt, montaient des relents de putréfaction. La lumière se déroba tout à fait lorsque la dernière feuille qui s'était décrochée de la dernière branche du dernier arbre pour venir se poser au milieu du parc fut soufflée, se mit à tourbillonner, tomber, s'immobiliser et mourut enfin, mettant un terme définitif à l'arrière-saison. Sous le pont, avec les autres dorénavant, elle gisait. De l'autre côté du parapet, Jack était penché, sa main vide ouverte et tendue, figée dans un geste vain. L'ombre sous sa main s'allongeait; elle chut, au plus bas et tout près de s'enfouir quand soudain :

- ...*Ouayseaulz...*

Courant dans le bois, quelques vibrations.

- ...*Ouayseaulz...*

Quelque chose venait à Jack par bonds légers.

- ...*Ouayseaulz...*

Au même instant, les lampadaires s'allumèrent, un à un, révélant en La Fontaine un paysage contrasté, où le jour et la nuit se mélangeaient pour inventer les couleurs d'un tour de magie.

Jack ramena sa main; un oiseau y dormait, lové. C'était un moineau, beige et doré. Il pouvait le sentir, son petit cœur qui battait. Avec mille précautions, il le mit dans son chapeau, le borda de feuilles de papier et le berça. Au chaud, l'oiseau vrombissait doucement. Mais bientôt, la couverture fut retirée, et l'oiseau frissonna, remua, finit par ouvrir un œil sur Jack qui tenait quelques pages de son livre à portée de voix. Il y eut un souffle gelé :

- ...*Commença la maladie entour nous... En sorte que l'un ne pouvoyt secouryr l'autre...*

Sous le pont, un craquement. Puis deux, puis trois. Partout, les écureuils sortaient du bois, se rassemblaient. Réveillé tout à fait, l'oiseau ouvrit encore son œil comme pour mieux écouter :

- ...*Et depuis de jour en aultre s'est tellement continué ladicte maladie que...*

Jack baissa d'un ton :

- *...Y en avoit jà plusieurs de mors...*

L'œil de l'oiseau cilla. Dans la fosse les écureuils en nombre s'affairaient. Multipliant les gestes habiles et empressés, en bon ordre ils attrapaient les feuilles mortes et se les passaient; une à une et à l'infini, elles s'en retournaient, volantes vers la forêt. La voix reprit :

- *...Et pour lors estions si eprins de ladicte maladie...*

Les mains de Jack s'ouvrirent sur le vide par terre; de l'encre et du papier recouvraient ses souliers. Il les suivait des yeux; déjà, il les voyait se laisser couler dans la fosse et y croupir en un immonde fluide brun et fangeux. Il s'affaissait. Quand un mouvement vif et d'une clarté intense fit irruption. Un battement d'ailes doré éblouit tout son champ de vision. Redressé soudain, Jack s'accrocha au parapet pour essayer de saisir les vrilles et autres pirouettes spiralées que l'oiseau enchaînait devant lui, avec une telle vitesse et une telle énergie; il ne put en retenir qu'une traînée. Une fois le spectacle terminé, l'oiseau vint se poser sur une épaule puis sur l'autre puis au sommet du crâne de Jack d'où il brandit son chapeau, du bout du bec et bien haut. Puis il siffla en direction des bancs publics autour et sous lesquels il semblait bouger. Lui répondit une volée de cris discordants, et le ciel fut couvert un moment. Après avoir picoré le front de Jack trois fois, gentiment, l'oiseau fit un clin d'œil et s'envola.

Surpris, les écureuils relevèrent la tête et scrutant, écoutant, s'empressèrent de mettre un terme à leur corvée. L'un d'entre eux s'approcha, furtivement, profita de ce que Jack avait le nez en l'air pour débarrasser ses souliers et emporter avec lui les dernières feuilles sous les frondaisons. S'accoudant au parapet, Jack dirigea son attention sur l'espèce de clairière immaculée que les rongeurs avaient laissée, et la fontaine au milieu.

Le Théâtre de verdure affichait complet. Devant l'entrée une file interminable de colverts et de goélands à bec cerclé. Les uns attendaient en bon désordre pendant que les autres essayaient de filouter, immédiatement rabroués; tous s'insultaient. Une fois

dedans, c'était pire et les volatiles se battaient pour les places devant. Ça se becquetait, ça s'envoyait des battements d'ailes virulents; les fientes volaient et tout le monde y allait de son petit geste insultant. Les goélands attaquaient en rafale, délivrant un véritable tir de barrage de rires mauvais sur les bandes rivales; les canards répliquaient en formation serrée, cancanient à qui mieux-mieux et découvraient leurs postérieurs aux assaillants. Et toujours les renforts arrivaient. L'escarmouche tournait à la bataille rangée lorsque retentit la sonnerie de l'école primaire Le Plateau. Trois fois, et les lampadaires dans le parc se turent un à un. L'armistice conclue, les belligérants s'assirent là où ils se trouvaient. Sous les feux des projecteurs, la scène inoccupée. Silence parmi les spectateurs. Entra l'oiseau qui salua d'une roue ample et majestueuse pour disparaître dans le chapeau. Il réapparut avec quelques feuillets qu'il présenta, avec force gestes théâtraux, au public ébahi pour se percher dans les branches d'un arbre et déclamer :

- *...Ung jour notre cappitaine voyant la maladie si esmue et ses gens si fort esprins d'icelle estans sorty hors du parc et soy promenant...*

Du parc vint un roulement de tonnerre et le moineau s'interrompit, tendit l'oreille pour en entendre d'autres et trembler. Enfin, un bruit plus terrible encore et comme un éclair, qui le fit tomber. Suivirent des martèlements sourds et cadencés dont les échos descendirent de scène pour remonter dans les travées et jusque dans la colonne vertébrale des volatiles assemblés. *Bam! Bam!* Quelque statue marchait. Libérée du piédestal qui la retenait, quelque statue approchait à pas lourds et lentement. *Bam! Bam!* Dans les bras les uns des autres, les spectateurs attendaient, le souffle court et le cœur serré. *Bam! Bam!* Encore un pas, puis deux, et puis sur scène le voilà : *Debout* fit son entrée par l'encadrure, dans le décor sans mur, au bout de l'Allée formelle; passant entre les deux piliers, il fit peser sur le sol dallé tout son poids de monument. *Bam! Bam!* Sur son passage les arbres s'inclinaient. Banc après banc, solennel, *Debout* remonta l'Allée.

Remis d'aplomb, pompeusement, l'oiseau reprit :

- *...Fict porter ung ymage et remembrance de la Vierge Marie contre un*

*arbre...*

L'oiseau se retourna; le sol avait cessé de vibrer. Avec lui, les spectateurs retenaient leur souffle et blêmisaient. *Debout* avait atteint le belvédère au bout de l'Allée; il restait immobile face à l'arbre qui poussait comme une main entrouverte et vers laquelle les autres arbres convergeaient. Cette main végétale était brune des feuilles que mille écureuils agitaient.

- *...Ils appellent ledict arbre en leur langaige anneda....*

Du théâtre monta un murmure étouffé. Là-bas, *Debout* vint s'appuyer contre le tronc et passa ses bras autour comme pour l'embrasser. « Ah! » Les feuilles frémissèrent et la main alors parût s'ouvrir; *Debout* serrait.

Tout bas, l'oiseau continuait son récit :

- *...Avecq le juz et le marcq des feulhes d'un arbre il s'estoit guery...*

Et puis :

- *...C'estoit le singulier remede pour maladie....*

*Debout* serrait; la main s'ouvrait. Sur les feuilles que les écureuils secouaient, la couleur sembla revenir. En rythme les spectateurs reprenaient :

- *....Remede de notre garison et santé...*

Les feuilles passaient du rouge à l'orange au jaune et retrouvaient leur printemps. La main s'ouvrit complètement; *Debout* serra plus fort encore et poussa un cri. « Annedda! » L'arbre se tendit, se détendit, comme le Proliférateur dans la plaine de jeux libres plus loin, où les écureuils éjectés vinrent se planter, les uns après les autres et leurs petites mains pleines de glands, tout autour de l'arbre sculpté en forme de lance-pierre. À l'intérieur, *Debout* reposait.

L'oiseau pépiait. Au bout du belvédère, la main s'était refermée; une eau vive et verte jaillissait à flots de la fontaine en contrebas :

- *...Tost apres le cappitaine fist faire du breuvaige pour faire boire es malades....*

Il n'en fallait pas plus et tout de suite ce fut la cohue. Canards et goélands ne prirent même pas la peine d'applaudir; se bousculant, ils se ruèrent en avant, prirent leur

élan, s'envolèrent. Colverts et becs cerclés fondirent sur la clairière qui se remplissait. Ils y burent à grandes et longues gorgées.

De sa branche, l'oiseau commentait :

- *...Après ce avoyr veu et congnu y a eu telle presse sus ladicte medecine que on se vouloyt tuer à qui premier en auroyt...*

Leur soif étanchée, aussi vite qu'ils étaient venus les volatiles s'en allèrent, et chacun de son côté. Dans le Théâtre de verdure qui n'était plus que fientes et plumes piétinées, l'oiseau conclut :

- *...Ledict arbre... Nous a tellement prouffité que tous ceulx qui ont voullu user ont recouvert santé et garison...*

Jack laissa tomber ses vêtements, sauf ses souliers. Debout sur le parapet, il prit une profonde respiration et plongea. La fosse était pleine et la fontaine ne tarissait pas; l'eau passait sous le pont. À la surface une ombre sans nom. Plus près, un faciès buriné dont les traits paraissaient à la fois effrayants et effrayés. Quelque bête de la forêt. Encore plus près; deux clairières perçantes au fond desquelles un éclat vert brillait.

- T'es Lafontaine pis chu l'assoiffé.

Le reflet se troubla comme Jack effleurait la surface et l'embrassait, puis se déroba tout à fait. L'eau était chaude ou tiède et il s'y laissa couler. Il but, à même la conque que faisait le parc en son cœur et à satiété. Il but; le temps qu'il fallut, et quand il eut fini, son visage réapparut, radieux et comme revivifié. Il s'allongea sur l'eau et se laissa flotter. Là-haut, la voûte céleste se constellait de points lumineux qu'une lune ronde et pleine venait éclipser. Jack se remémora cette soif qui l'avait tourmenté, si forte et qu'il venait d'apaiser. « Calvaire. Ç'a l'air qu'j'étais full écarté. » Il cracha, jura encore et se jeta avec la cascade de l'autre côté du pont.

Quelque chose le toucha, aux chevilles, le chatouilla et remonta ses mollets, ses genoux puis s'enroula autour de ses cuisses comme pour vouloir les enserrer. Un appendice froid et flasque et gluant. Jack dut y mettre les deux mains pour se dégager,

mais aussitôt d'autres appendices s'élançèrent, comme issus d'un même corps énorme pour s'attacher à lui et le paralyser. Il se débattit comme il put, mais sous le nombre il se résolut, et abdiqua rapidement. Bâillonné, les yeux bandés. Il y eut un gargouillement infâme et tout de suite une odeur abominable qui donna à Jack des haut-le-cœur et lui insuffla une terreur irraisonnée. Ensuite un raclement machinal, rauque et cadencé. Quelque chose de monstrueux venait d'émerger et de se mettre en marche qui rampait à la surface, soufflant, crachant, et empuantissait l'air. Paniqué, Jack tira comme un diable sur ses liens, mais les appendices resserrèrent leur emprise et c'est impuissant, gémissant qu'il sentit venir sur lui le borborygme infernal. La puanteur s'épaississant, jusqu'à ce que les effluves se fassent insoutenables et que Jack défaille comme une mâchoire de cauchemar s'ouvrait pour l'avalier.

C'est sur un renvoi sonore et profond qu'il revint à lui. L'esprit livide et le corps poisseux, il ouvrit les yeux. Verdâtre et brumeux, le parc les pieds dans l'eau croupissait. Çà et là affleuraient des éléments de mobilier urbain; à peine identifiables et pêle-mêle, des restes de poubelles, des morceaux de bancs, des reliquats de statues, et même des ruines de bâtiments, recrachés après avoir été mâchouillés, vestiges indigestes d'un monde désormais disparu. Les arbres seuls étaient encore debout; des branches arrachées traînaient un peu partout. Au centre de ce cimetière marécageux gisait La Fontaine tarie, la main végétale refermée sur elle et couverte de limon.

Jack était suspendu dans les airs tout au bout d'un bras articulé relié à un étrange véhicule amphibie. L'engin semblait tenir autant du bulldozer que du tyrannosaure. Un nom — *Truxor* — traversait la coque blanc rouillé; un numéro de série, aussi, ce qui indiquait que la bête était apprivoisée. Jack en déduisit qu'elle appartenait à la Ville et que les employés devaient la lâcher, ponctuellement, dans les eaux du parc pour lui faire dévorer la végétation qui poussait. En guise de gueule, un panier large et plein d'algues au fond duquel il baignait.

- Qu'est c'est qu'c't'affaire-là qu'on vient d'ramasser?
- Ché pas, à part qu'ça pue.
- Ça s'mange-tu, ça, d'après toé, ou c'est-tu rien que d'la scrap à domper?

- Ché pas, moé! Mais j'serais d'avis d'pas courir la chance d'attraper des maladies.

De son panier, Jack chercha à attirer l'attention.

- R'garde ça, c'est l'aut'jack qui nous courait après.
- Esti... Jamais j'aurais pensé qu'il nous r'trouverait.

Jack se débattait avec les algues, glissait.

- Pour vrai, d'même en-d'dans, y a l'air ben ben fucké.
- Pour moé, c't'un esti d'embêtant. Pis y est full malaisant.
- Ché ça, mais c'est nous autres qui l'avons ramassé. Faque sois pas trou d'cul pis sors-le d'là avant qu'il swingue de trop pis qu'y échappe encore au fond d'l'étang.
- ...J'le sors de là, mais j'le jase pas, moé.

Puis vers Jack qui passait sa jambe hors du panier :

- Pis? T'en as-tu pour l'année longue à fortiller?

Jack sursauta, manqua basculer.

- T'laisse pas épeuranter! Y a l'air épais pis malendurant, d'même, mais c't'un bon gars. R'garde ça, il est même pour t'donner la main. C'tu vrai?
- Ouain, ouain.

Le bras s'abaissa. Jack jubilait; ils s'étaient retrouvés, ça y était. Les itinérants et lui, des amis pour vrais, comme il leur avait dit. Comme ça qui l'attendaient, ils avaient l'air comme ils les avaient laissés, trait pour trait, avec un je-ne-sais-quoi de différent qu'il fallait aller voir de plus près. Les itinérants le dévisageaient; Jack ouvrait les bras :

- Reste où t'es! Ti-crisse de...

L'itinérant le menaçait de son poing fermé. L'autre le calma. Puis vers Jack qui restait planté là :

- Y est dans l'vrai même si y est pas fin. T'es ben beau, mais avant d'se bécoter, y va falloir t'trouver de quoi t'attriquer. T'es ptêre pas du monde mais tsé, y faut quand même qu'ça paraisse qu't'es pas une bibitte à poil ou

ché pas.

Sur ce, Truxor crachota qui s'élança à travers la zone inondée, cahotant entre les amas de bois flotté, instables et qui se dispersaient à l'instant même où il les effleurait. À la manœuvre les itinérants. Jack était assis devant, au guet.

- R'gardez là!

Ils virent passer une cabane à outils qui dérivait, verte sur un radeau de rondins précaire et qui s'affaissait dangereusement.

- Vas-y, saute en-d'dans!

- Inquiète-toé pas! On s'en va pas.

Dedans, pas de vêtements, mais deux haches que Jack jeta aux pieds des itinérants. Ils en firent leur parti, chuchotant :

- Au cas où l'aut'fâchant voudrait encore nous approcher d'trop près.

- Pis pour aut'chose surtout, mais j'pourrais pas dire quoi...

Il réfléchissait.

- ...'Tout cas!

L'engin tressauta, cracha sa fumée; Jack et les itinérants firent machine avant, à vue, à travers l'immensité vaporeuse et désolée. Il n'y eut rien à voir jusqu'à ce qu'un choc sourd vienne les secouer.

- Câlisse! Le guet! T'as-tu pas vu c'qui s'en v'nait? Esti! J'm'en vas te...

Mais déjà Truxor s'enfonçait. Alors vite ils sautèrent au bas, l'abandonnèrent. Un instant plus tard c'était un souvenir qu'ils étaient en train de regarder.

- Jamais j'aurais cru que c'était profond d'même, c'te swompe-là. C't'épéurant.

- Pis l'aut'sacrant qu'a sauté en-d'dans, drette de même qu's'il avait vu d'quoi tout au fond. Qu'est c'est qu'il a vu, d'après toé?

Derrière eux, Jack marchait déjà d'un pas décidé vers l'ancienne guérite du Jardin des merveilles au centre de l'îlot rocheux qu'ils avaient abordé. Reconverti en théâtre de guignol depuis bien longtemps, le chalet minuscule avait des airs de château abandonné; la porte était ouverte et le toit envolé. Jack trouva dans un coin une veste et un pantalon qui lui allaient comme un gant. Sur les murs les affiches du spectacle

en cours étaient déchirées. *Le grand voyage de... Le vrai voyage de...* Les deux itinérants entrèrent, contemplèrent Jack un moment puis montèrent sur scène pour se présenter :

- Ti-Grand.
- ...Ti-Beau.

De près, il y avait bien quelque chose de changé. Les yeux qu'ils posaient sur lui, non plus lointains, mais si proches qu'il put y saisir un reflet. Là, avec eux sur la scène du théâtre pour enfants, enfin, il se reconnaissait. C'est cet instant que l'oiseau choisit pour reparaitre par là-haut, sifflotant. À ses pattes pendait le chapeau dont il couvrit la tête de Jack avant de passer dessous. D'un petit geste auguste, l'apprenti magicien l'ajusta.

- Jack. Ti-Jack.

Il serra les mains que les deux autres lui tendaient. Un temps, ils restèrent là, à se jauger, et puis ils saluèrent, descendirent de scène un à un. Dehors, un petit train jaune, bleu, rouge et vert les attendait :

- Qu'est c'est ça?
- C'est l'ti-train. Tsé tu pas?
- Parc'qu tu sais, toé?
- Ouain. C'est l'ti-train que l'monde embarque en-d'dans pour faire un tour du parc avec leurs ti-culs. Y a dû dériver d'puis l'bistro.
- Ciboire! Pis d'quel bistro tu m'jases-tu?
- D'çui-là.

Ti-Grand indiqua le chalet-restaurant du bras; le brouillard l'enveloppait. Ti-Beau renifla. Ti-Jack ne regardait pas. Déjà, il était monté dans la locomotive d'où il donnait du sifflet :

- C'tu bientôt fini d'bretter? Asteur, on s'en va d'là! Faque grouillez!

Ti-Beau leva sa hache pour l'en menacer, mais Ti-Grand l'en empêcha.

- On est rendu pour voyager dans c'bois flotté, là. Faque sers toi-z-en plutôt pour pagayer.

Ti-Beau fit oui de la tête et serra les dents. De mauvais gré, il grimpa dans l'un des wagons.

*...Nous nommasmes icelle montaigne...*

Tout était immobile ici-bas, hormis la buée qui s'échappait de la bouche de Ti-Jack et se mêlait à celles de Ti-Grand et Ti-Beau. Les nuages chauds restaient en suspens, un moment, puis s'élevaient, refroidissaient, ajoutaient du blanc à l'atmosphère déjà éthérée. Quelque chose se préparait, que tous les trois reniflaient.

- L'hiver s'en vient.

Jack regarda dans ses mains.

- *...Depuis... Avons esté continuellement enfermez dedans les glaces...*

Ti-Grand et de Ti-Beau se regardèrent, haussèrent les épaules puis levèrent le nez. Le ciel gris s'obscurcissait. Bientôt, une étoile brilla, pâle, qui descendit du ciel en silence et avec une infinie légèreté, virevoltant, enfilant les pleins et des déliés pour à la fin se déposer sur le bout du nez de Ti-Jack, le faire éternuer. L'étoile s'envola, pirouetta, fit quelques pointes encore avant d'effleurer la surface du parc immergé. Ensuite le ciel scintilla des milliers d'étoiles qui dansaient, se livraient à un véritable ballet au-dessus de Ti-Jack, Ti-Grand et Ti-Beau. Une à une, elles vinrent délicatement recouvrir le lac La Fontaine et le geler.

Il y eut un courant d'air, une craquelure. Debout à l'avant du petit train, Ti-Jack prenait une grande et longue inspiration; sa poitrine se soulevait. Largement, profondément, il inspirait, à pleins poumons. Le courant d'air se muait en coup de vent. Il transportait avec lui une odeur, une odeur qui venait de loin et que Ti-Jack connaissait. Les yeux fermés, il essayait de se rappeler. Sur le chapeau, l'oiseau chantait :

- *...Ouy, ouy...*

Le vent se levait, la craquelure s'élargissait. Sur le lac, la neige faisait des typhons. Ti-Jack avalait l'air comme un naufragé. Et toujours sa poitrine enflait, enflait. Cette odeur, cette odeur, c'était... Il était tout près de se rappeler, quand un cri derrière lui l'obligea à s'accrocher, à se courber. L'oiseau cessa de chanter.

Partout autour, la neige tombait à gros flocons; Ti-Jack n'y voyait pas plus loin que le bout de son nez. Il parvint à reconnaître toutefois les Neuf couleurs au vent, là, juste devant, l'œuvre d'art public installée par Buren à la proue du parc entre les rues Sherbrooke et Cherrier. Les neuf voiles rayées gonflaient comme de puissantes rafales s'y engouffraient; les mâts claquaient. « J'me souviens! J'me souviens! » Ça lui revint. Alors Ti-Jack se releva, et retenant sa respiration, se campa sur ses deux pieds, mit le cap vers l'horizon qu'il devinait. Derrière, Ti-Grand et Ti-Beau se tenaient prêts au départ, agrippés au bastingage, au beau milieu de la tempête qui faisait craquer le lac de toutes parts. Tout à coup, ça cria à pleins poumons :

- ...*Ho, ho, ho...*

Pris de court, Ti-Jack manqua s'étouffer.

Le petit train grinça; de la locomotive au dernier wagon, le fer tordit, le bois craqua. Ça cria une autre fois, une troisième, puis le petit train s'arracha à la glace pour de bon. Ti-Jack, Ti-Grand et Ti-Beau s'envolèrent à bord de leur drôle d'embarcation. Tout de suite, Ti-Jack se pencha pour voir le parc La Fontaine devenir un point blanc dans la nuit qui tombait. Puis, il vit Le Plateau; il lui sembla qu'il avait la forme d'une voile de bateau. Il suffisait de se pencher encore et de souffler dessus pour le faire aller vers... Une secousse formidable envoya Ti-Jack heurter les bords de la locomotive et s'allonger; son chapeau roula. Il voulut le rattraper, mais vit l'aviron qui le menaçait. À l'autre bout, Ti-Beau, debout, hurlait :

- Qu'est c'est qu'tu cherches à t'canter d'même, l'forçant? Tu veux-tu nous faire r'virer?

Mais Ti-Jack agitait fébrilement des feuilles de papier. De son autre main, il pointait un S au loin, qui scintillait.

- ...*Une ripviere... Une ripviere d'eau douce sortente à la mer... La ripviere et chemin du royaume et terre...*

Ti-Beau eut un hoquet, se retourna :

- Tu l'entends-tu siler?

De son wagon, Ti-Grand ne répondit pas. Ti-Jack essayait de se relever. L'aviron

allait s'abattre de nouveau, mais il y eut un coup de vent, et le chapeau vint s'échouer aux pieds de Ti-Beau. Il le ramassa, l'enfonça sur son front. Puis, il pointa Ti-Jack de son aviron :

- Toé, tu restes où c'que t'es, pis tu fais toute comme j'te dis!

Ti-Beau appuya son aviron contre la poitrine de Ti-Jack immobilisé :

- On va entre ciel pis terre, là! Faque tu restes ben tranquille pis tu fais pas d'trouble avec 'Cui-d'en-bas! Tu sacres pas, c'tu-compris? Tu sacres pas pis surtout, surtout, tu l'appelles pas, Lui-là-haut! ...C'tu compris?

L'aviron appuyait. Par-dessus l'épaule de Ti-Beau, Ti-Jack jeta un coup d'œil à Ti-Grand qui baissait les yeux. L'aviron appuya un peu plus qui lui coupait la respiration. Encore un peu; mais avant que le souffle ne vienne à manquer :

- ...*Ouy, ouy...*

Ti-Beau se rassit. Sa poitrine libérée, Ti-Jack s'assit lui aussi, prudemment, à l'affût de l'aviron. Il laissa passer un moment, puis jeta un coup d'œil furtif vers le bas. Enseveli sous les flocons, le *S* s'était volatilisé. Et toujours le petit train s'élevait, de plus en plus haut. Ti-Jack marmonna :

- ...*Ouy, ouy...*

Il donna quelques coups de pied dans le fond, puis cria à l'intention de Ti-Beau :

- Pis? Où c'est-tu qu'on s'en va asteur?
- ...*Audit lieu de Sainte Croix...*

Ti-Jack ne se retourna pas. La voix qu'il venait d'entendre n'était pas celle de Ti-Beau, mais là-devant, une ombre énorme venait d'apparaître dans le ciel blanc.

- R'vire de bord! R'vire de bord!
- Reste assis, j't'ai dit!

Ti-Jack retomba violemment; le dos meurtri, il ne voulut plus protester. Ti-Beau les emmenait, Ti-Grand et lui, au lieudit que la voix avait annoncé. Ti-Jack n'eut pas le loisir d'y penser plus avant, tout occupé qu'il était à surveiller la masse sombre qui croissait, n'arrêtait pas de croître et occultait déjà le dôme de l'Oratoire, la tour de communications. Encore un peu plus près, et ils s'y abîmeraient. Ti-Jack tenait bon le

bois de l'embarcation, s'y cramponnait. Partout l'obscurité. Et puis une prière dans son dos : « Je vous salue... » Il la reconnut et n'en crut pas ses yeux; devant, venait d'apparaître une sorte de halo bleu. Son éclat était tel que le sommet du mont-Royal se découpa à travers la nuit, clair et radieux. Alors une immense lassitude s'empara de lui. bercé par le roulis que faisait l'embarcation, de tout son corps il s'abandonna, sombra doucement. La tête dans les épaules et les membres transis, il écoutait la prière se dévider. «...Et Jésus...» Il se sentait flotter entre ciel et terre, tranquillement, comme le lui avait dit Ti-Beau. Tout était bien, et bon, par là-haut. Déjà, des bras maternels le réchauffaient; bientôt, il allait s'y blottir et prendre un peu de repos. Son cœur battait de plus en plus faiblement. Il murmurait : « ...Mère de... » Soudain, du fin fond de la barque l'oiseau surgit, battant de ses ailes à moitié gelées, et se posa au sommet du crâne nu pour y planter son bec acéré. Ti-Jack poussa un grand cri : « ...Dieu! »

Il y eut un choc terrible et tout à coup, il tombait. Seul et abandonné, au beau milieu de la nuit, il tombait. Il se mit à appeler la Vierge par son prénom : « Marie! Marie! » Mais après quelques suppliques encore la Vierge n'avait toujours pas répondu. Alors il se tut, ouvrit les yeux. Du bleu passa avec le petit train qui alla s'écraser, plus bas, dans la neige dure et tassée. Près de lui, l'oiseau semblait voler. Sans plus tarder, Ti-Jack le saisit par les pattes et aussitôt, ses jambes s'alourdirent; Ti-Grand et Ti-Beau y pendaient. L'oiseau battait des ailes comme jamais; les trois hommes qui voulaient l'aider gesticulaient. Curieusement ils ralentirent, descendirent lentement et pour finir allèrent s'enfoncer dans un tas mou et blanc. Deux ailes dépassaient.

L'oiseau refit surface peu après. Ti-Grand et Ti-Beau parvinrent à se libérer, escaladèrent la butte enneigée pour rejoindre Ti-Jack à son sommet; le chapeau y avait touché terre. Une lune pleine éclairait le monde nouveau et inconnu qui s'étendait sous leurs pieds. Du blanc recouvrait tout, et jusqu'aux cimes des arbres nus. Tout était pur et silencieux. Une structure en fer, imposante et toute tordue, reposait plus bas; des projecteurs éteints pendouillaient.

- *...Il sembloyt que Dieu fut là descendu...*

Ti-Jack remit son chapeau. L'oiseau s'y nicha. Et puis, réfléchissant :

- Ou l'Jésus.

À côté, Ti-Beau se penchait sur le monument abattu :

- Ça... Ça serait-tu la croix d'Maisonneuve qu'on vient d'frapper?

Ti-Grand ne répondit pas. Il dévala la pente et partit à la recherche de sa hache qu'il avait laissée s'échapper. Ti-Beau s'était redressé, qui chatouillait Ti-Jack du plat de la sienne.

- Pis? Ça s'rait-tu pour vrai qu'tu l'as appelé?

Ti-Jack repoussa la hache et fit face à Ti-Beau.

- De qui tu m'jases, là?
- D'Lui-là-haut, Saint-chrême! Tu l'aurais pas appelé, comme ça, Lui-là-haut?

De sa hache, il pointait vers le bas.

- C'est rien qu'la Vierge qu'j'ai appelée, comme toé. Faque viens-t-en pas m'faire chier.

Ti-Beau sembla réfléchir, puis leva sa hache de nouveau :

- Pis?! Quand t'as été rendu à...

Il risqua un coup d'œil vers le ciel dégagé :

- Quand t'as été rendu à « mère de... », qu'est c'est qu't'as dit? Esti! Qu'est c'est qu't'as dit?
- Qu'est-c'est qu'tu veux qu'j'aie dit? J'ai dit « mère de... Dieu », c'pas...

Ti-Beau rugit :

- Crisse de ciboire de sacrement! Fallait pas l'appeler! Fallait pas! J't'avais prévenu pourtant!

Ti-Beau hurlait, faisait tourner sa hache au-dessus de lui :

- Pis! Qu'est-c'est qu'tu voulais que j'dise à part « mère de Dieu »? Marie, c'tu la mère de Dieu ou c'tu pas sa mère?
- Fallait dire une affaire d'même que... Ché pas moé! « Sainte Marie mère du vieux! » « Sainte Marie merveilleux! » Tout c'qui t'passait par l'Saint-Esprit,

mais pas Lui-là-haut, surtout pas, esti! J'te l'avais dit!

La hache fouettait l'air devant Ti-Jack qui reculait. Ti-Beau hurlait de plus belle :

- Fait qu'asteur, crisse de torrieux, nous autres, on est maudits toute comme toé! Pis par ta faute à toé! Toé que j'm'en vas t'...

Un sifflement l'arrêta en plein élan. Ti-Grand revenait. Arrivé à leur hauteur, il jeta un œil désapprobateur à Ti-Beau, prit Ti-Jack à partie :

- Y l'crie avec ses bondieus'ries.... Mais quelqu'part, c'pas des niaiseries.

De sa hache, il avisa les restes du petit train en bas :

- R'garde ça. C'pas qu'du bois mort, tsé...

Ti-Jack baissa les yeux sur les morceaux de bois peint. Du bois, du bois seulement, qui peut-être évoquait... Rien, rien de rien. Jack donna un coup de pied dans la neige et sauta au bas de la butte après avoir bousculé Ti-Beau.

- Ché pas! Ché pas! Vous m'faites chier!
- Reste là, l'esti! Reste là ou j'm'en vas...!

Ti-Beau lança sa hache en avant; un pan de neige s'effondra sous les pieds de Ti-Jack qui s'en fut. L'oiseau s'envola; le chapeau seul resta. Ti-Grand le mit sur son front, se pencha. La crevasse paraissait sans fond. De la fumée s'en échappait. Ti-Grand appelait :

- T'es-tu vivant? Ti-Jack! Ti-Jack! T'es-tu vivant?

Ti-Beau faillit le renverser.

- Laisse faire.

Il mit ses mains en porte-voix :

- T'es-tu vivant? Ti-crisse de...! T'es-tu vivant, que j'te tue pour vrai?

Ti-Beau rayonnait; le visage de Ti-Grand était fermé. Entre eux, la fumée s'épaississait; par saccades elle voilait les étoiles et la lune elle-même cillait. Ti-Grand ou Ti-Beau fit l'ombre d'un geste et la neige se déroba sous leurs pieds. Alors pris par surprise et très fort, ils s'attrapèrent l'un, l'autre et ensemble ils chutèrent, une éternité. « Maintenant et à l'heure de notre mort. » Ti-Beau priait, Ti-Grand non.

« Ainsi soit-il. » Le sol vint les heurter, au front. Les haches suivaient et les frôlant, elles se fichèrent dans la terre brune et rougie.

Elle était battue; des empreintes en nombre tournaient, semblaient tourbillonner autour d'un cercle de pierres. À l'intérieur, un feu ronflait; les flammes dansaient sur la neige fondue. La grotte était habitée; vivait ici une bête ou bien un dieu. Les deux hommes gardaient la tête baissée; ni l'un ni l'autre n'osaient regarder le feu. Par terre, les flammes grandissaient, révélaient les empreintes à leur forme véritable. Elles étaient grandes et longues et formidables, si profondes que les mains de Ti-Grand et Ti-Beau s'y égaraient. Les flammes grandirent jusqu'à venir les effleurer.

Ti-Beau se releva d'un bond :

- Notre-Dame-de-bon-Secours!

Sa main n'eut pas le temps d'attraper le manche de sa hache que tout de suite il fut violemment rejeté, projeté contre la paroi derrière lui. Le trou dans la voûte s'élargit; il y eut un appel d'air, suivi d'un crépitement rugissant. Le feu s'était réveillé; il claquait, craquait, éclatait comme pris de fureur. Ni Ti-Grand qui s'était reculé, ni Ti-Beau à côté ne savaient comment s'y prendre pour apaiser son humeur. Le feu rampait, se ramassait puis sautait pour attaquer. Des flammèches léchaient déjà les pieds de Ti-Grand tandis que derrière, les mains jointes Ti-Beau répétait :

- ...*Jésus Jésus Jésus*...

Ti-Grand restait muet.

- ...*Jésus Maria*...

De la neige tomba sur le feu qui bleuit, puis mourut, se consuma dans un ultime soubresaut : une flamme féroce vint marquer Ti-Beau au front. Longtemps, il resta prostré. La fumée finit par se dissiper.

- Jérusalem! Qu'est c'est qu'c'était encore que c' yâb'-là?

- ...

- T'entends? Ouain! T'entends? Qu'est c'est qu'c'était? Sacrament! Qu'est c'est qu'c'était?

Ti-Beau gesticulait, agitait pieds et mains, piétinait le feu déjà éteint. Une main sur le

front, Ti-Grand ne bougeait toujours pas. Ti-Beau qui passait devant lui se figea, le fixa, et puis fonça pour le plaquer violemment contre la paroi. Ti-Grand reprit ses esprits, tout soudain et asséna à Ti-Beau un tel coup de poing que ce dernier flageola. Ensuite il se dirigea vers sa hache dans la terre; après s'être battu pour l'en extraire, il s'approcha du foyer, le tranchant dans les braises rougissait. Encore sonné, Ti-Beau récupéra la sienne et se détourna; il alla donner des coups sourds dans la paroi. Quelques efforts encore et en sortit un escalier.

Une lune jaune et lourde de menaces éclairait minuit passé. Partout, des troncs debout ou tombés, les uns sur les autres et des branches torsées entremêlées. Après le fouillis de l'orée, en pleine forêt déjà, les arbres se refermaient, semblait-il, sur leur obscurité. Ti-Grand se pencha :

- R'garde ça.

Ti-Beau se mit à genoux, fouilla la neige et renifla. Il finit par relever la tête pour indiquer une direction. Les traces s'enfonçaient dans le bois. L'air mauvais, Ti-Beau tâta sa mâchoire endolorie.

- C'tu des pieds ou des pattes de ché pas quoi?

Ti-Grand brandit son tranchant incandescent et s'engagea sur la piste fraîche qui les précédait. Sur ses talons, Ti-Beau grommelait.

Ils glissaient. La neige durcissait, se changeait en glace à mesure qu'ils avançaient. Les arbres leur cachaient le ciel et une branche seule était allumée. Ti-Grand ouvrait la marche et Ti-Beau suivait. De la hache ou de la main, ils repoussaient les obstacles qui leur barraient le chemin. Ils se taisaient. La piste qu'ils remontaient parcourait le mont en son sommet. Mais Ti-Grand et Ti-Beau avaient l'impression de tourner autour de son centre sans jamais en approcher. De temps à autre, ils débouchaient au bord de ravins, qu'ils découvraient au dernier moment, tout près d'y trébucher. Ils rebroussaient chemin. Ils montaient, ils descendaient. Et toujours, la forêt se faisait plus impénétrable et semblait vouloir les étouffer. Plusieurs fois ils firent le tour; Ti-Beau finit par se retourner.

- On arrête là.

Ti-Beau ne protesta pas; il se laissa tomber sur une souche qui traînait. Ti-Grand s'agenouilla, regarda le sol attentivement. Il se releva pour lâcher :

- Faque y a quelqu'chose qui nous court après.

Au même moment, quelque chose dans le bois hulula.

- Huard? Chat-huant?

Ti-Beau était debout. Il cherchait partout, le nez levé; des racines aux trous dans les frondaisons. C'est là qu'il vit la lune virer à l'orangé. Il se tourna vers Ti-Grand qui pointait sur lui le rouge de son tison.

- Loup-garou.

Ti-Beau blêmit.

- Baisse ça, toé!

Le tison rougeoyait.

- Dis-moi mon Ti-Beau, asteur, t'es pas allé à confesse depuis quand?
- Va chier.
- Ça f'rait pas plus d'sept ans? Ouain? Réponds! J'tu pas raison?
- J'te dis va chier, Ti-Grand!

Ti-Beau regardait par terre. Les empreintes étaient presque de la même taille que ses souliers. Il voulut les effacer quand il entendit hululer, encore et puis comme un piétinement, assez loin derrière lui, mais en mouvement.

- T'entends ça? Y sont après toé. Y viennent pour t'emmener.

Ti-Grand approcha le tison du visage de Ti-Beau.

- T'es en train d'toute t'transformer, r'garde tes mains.

Ses mains étaient noires et Ti-Beau avait beau les frotter, la suie restait. Son visage était rouge maintenant.

- Tantôt, y t'poussera des cornes pis une queue dans l'dos. Après ça, tu s'ras juste bon à faire l'sabbat, tu viraileras autour des feux d'sapins, pis tu tripot'ras d'la viande de Chrétien. Tu s'ras l' yâb' dans ma mire, mon Ti-Beau, faque y aura plus qu'd'la balle de rifle saucée dans d'l'eau bénite pour

t'démaudire.

Déjà Ti-Beau pouvait le sentir, le fer purificateur. Les mains jointes et la tête baissée, il gémissait : « Priez pour nous pauvres pécheurs. » Le sol tremblait. Le piétinement était de moins en moins distant, tout près, il était sur lui. Un hululement de plus et il n'y eut plus qu'un hurlement pour retentir :

- Sauve-moé!

Ti-Beau détalait. Sans se retourner, jamais, en proie aux hurlements qui le poursuivaient. Bêtes ou démons, ils étaient après lui. Sa seule issue, la sortie du bois. Il bondissait, attaquait les arbres et les mordait, hache toute sortie. Son bras se levait, s'abattait, sans répit. À la force du bras, il se frayait un passage à travers les arbres rapprochés. Dans son sillage, les branches coupées, les troncs s'amoncelaient; ne restaient que des souches après lui. Une lune écarlate surplombait le carnage. En arrière, Ti-Grand observait. Les membres mutilés, les bras les jambes en tas, qui gisaient; l'allée qui s'ouvrait tout droit. Il vit Ti-Beau disparaître dans le bois. Alors il serra sa hache et une manière de prière sortit de sa bouche qui n'avait pas sa voix :

- *...Quant ilz trespasent... Ils vont estoilles puy viennent baissant en l'orison comme lesdites estoilles et s'en vont en beaulx champs vers plains de beaulx arbres fleurs et fruictz somptueux...*

Il se mit en marche et l'écho d'arbre en arbre lui emboîtait le pas.

L'orée de la clairière — La cathédrale était à ciel ouvert et Ti-Grand s'arrêta sur le seuil pour la contempler. Sur la neige immaculée, une espèce de tapis pourpre et or avait été déroulé. En lisière, les arbres se tendaient des racines aux rameaux pour suivre Ti-Grand sous la nef étoilée. Ils remontèrent avec lui l'allée, jusqu'au saint des saints où Ti-Grand buta sur une pierre immense et plate et fissurée. Y avait poussé un pin blanc, ses racines se frayant jadis un chemin de sous la terre pour se fondre à la pierre et de là se hisser. D'innombrables saisons il avait fleuri, verdi, perdu ses feuilles et noirci. Il avait vu vivre les hommes et leur avait survécu. Il était mort à présent, une hache fichée en plein cœur et le tronc fendu, en quatre parties qui

pointaient chacune dans une direction; la sève jaillissait à flots. Des rameaux vinrent y tremper. Ti-Grand s'assit sur la pierre pour écouter la plainte lancinante qui s'élevait; d'arbre en arbre, elle passait, emplissant la clairière :

- *...Croist grande quantité d'arbres... Sus ladite pierre nue...*
- *...De beaulx arbres...*
- *...En grande habondance...*
- *...Aussi beaulx qu'il y ait en forest...*

Un frémissement parcourut l'assemblée.

- *...Troys hommes appareissent...*
- *...Troys hommes en la façon de troys diables...*
- *...Huchant et ullant...*
- *...Firent troys crys à pleine voix...*
- *...Et faisoit celluy du meilleu ung merveilleux sermon en venant...*
- *...Audit boys...*

Le frémissement redoubla d'intensité.

- *...Une croix... Fut faicte...*
- *...Ung arbre aussi gros et aussi grand... Employé...*
- *...Tel arbre suffissant...*
- *...Tant estoit celluy... Fort et grant...*
- *...Ladite croix...*
- *....Fut eslevée...*

Les arbres étaient secoués de tremblements.

- *...De beaulx arbres... Fort beaulx...*
- *...Commencerent à fuyr et couryr...*
- *...Cachez dedans le boys...*
- *...Sans eulx monstres...*
- *...Actendant...*
- *...Ensemble dedans le boys...*

Les troncs se tordaient sur eux-mêmes à présent, craquaient.

- *...Lesdits troys hommes...*
- *...Vouillyons emmener...*
- *...Deux hommes... Deux ou troys...*
- *...Dedans le boys...*

Les racines s'étiraient autant qu'elles le pouvaient; les rameaux se tendaient.

- *...Penduz...*
- *...Les deux meschans...*
- *...Tuez...*
- *...Testes d'hommes estandues sur du boys...*

Les branches fouettaient l'air et bientôt, elles touchèrent la pierre contre laquelle gisait Ti-Beau. Sa poitrine se soulevait et s'abaissait, faiblement. De sa bouche un souffle diaphane s'échappait. De son front du sang s'écoulait. Il était ceint d'un collier dont le bois dur et assez souple pourtant était en train de lui passer la corde au cou, implacablement, pour la serrer. Ti-Grand regardait. Le visage de Ti-Beau passait du rouge au violet; il devint méconnaissable et Ti-Grand se leva, alla vite ramasser de la neige et fit une boule qu'il lança. Elle atteint Ti-Beau à la tête et le froid coula lentement sur son front. Sa poitrine tressauta; il se releva d'un bond. Les arbres tressaillirent et desserrèrent leur emprise pour se retirer à l'orée de la clairière, un bruissement les suivait :

- *...Ne demoura un seul...*
- *...L'un d'iceulx...*
- *...Ung enffant...*

La plainte retomba, devint rumeur puis cessa tout de bon.

- Pis? T'es-tu sauvé?

Sa blessure avait la forme d'un arbre crucifié. Le visage de Ti-Grand se tordit; il jeta un coup d'œil sur la pierre et le pin et fit le tour de la clairière.

- Faque t'as écartillé l'arbre qui t'avait rien faite?

Ti-Beau prit un air offusqué.

- Y avait foule de yâb' qui f'sait la ronde autour de c't'enfer-là.

Il avisa sa hache et ajouta :

- Fais-toé en pas, y sont sauvés. J'ai craché sur ma hache avant d'les câliser aux ti-oiseaux.
- Parce qu't'accrois ptêtre qu'c'est d'l'eau bénite qui sort d'ta bouche à marde, mon Ti-Beau?

Ti-Grand ne riait pas; Ti-Beau sourit. Ses lèvres se retroussèrent un peu plus et il ouvrit la bouche pour recracher un bout de fer mâchonné.

- Qu'est c'est qu'ça?
- Une relique d'la Sainte Croix d'Maisonneuve! Ma hache, c'est l'instrument d'Lui-là-haut asteur.

Ti-Beau rayonnait. Dans sa main, le bout de croix ressemblait à du bois. Ti-Grand avança la sienne pour voir, peut-être pour y croire, pour vouloir; il la retira vivement. Trop tard, Ti-Beau s'en était emparé.

- Faque toé pis moé, on va sacrer notre camp d'icitte ben tranquillement.

Ti-Beau tirait, mais Ti-Grand résistait. Dans sa main libre le tranchant de sa hache rougeoyait.

- Pis ça?

L'emprise de Ti-Beau se desserra.

- Quoi ça?

Au bout de la hache de Ti-Grand, le pin blanc écartelé.

- Ça mon Ti-Grand, c'est rien d'autre qu'du bois d'chauffe asteur!

Ti-Beau s'aidait des deux mains maintenant. Ti-Grand sentait la sienne broyée. Dans l'autre sa hache chauffait, fumait, sifflait. Le bois brûlait d'aller se fichier dans le front d'Ti-Beau. Mais ce ne fut pas ce qui arriva, car Ti-Grand plia le genou. Ti-Beau serra encore, très fort, jusqu'à le pousser à bout. Mais Ti-Grand tint bon; il mit à terre son autre genou. Ti-Beau voulut faire un geste mais ne trouva rien. Il regardait Ti-Grand à ses pieds; sur son visage voisinaient le dépit et la pitié. Il retira vivement ses mains.

- Viarge! C'que tu peux être pissou...

Il tourna les talons. Le bruit de ses bottes résonnait dans toute la clairière; bientôt il

l'aurait oubliée. Derrière lui, une main demeurait qui pendait, une autre calcinée; au même moment, elles se posèrent sur la pierre souillée. Alors il y eut un craquement, formidable et terrifiant qui courut sous la terre, atteignit la lisière pour aller se répercuter d'arbre en arbre à travers la forêt. Les troncs se mirent à vibrer, terriblement, les racines remuèrent et du bout des branches les arbres vinrent caresser le pin blanc tombé. Ti-Grand sentit le sang battre dans ses tympanes, la sève le fouetter. Dans un accès subit de colère, il bondit et tendit son bras dans les airs :

- Tabarnak!
- ...*Agojuda*...

La hache s'échappa pour tomber à ses pieds. Il y eut un *pschitt* et elle cessa de rougeoyer. La lune était redevenue blanche et à l'autre bout de la clairière, une cheminée fumait. Tout était calme soudain. Le rouge et le jaune se mêlaient à la neige et s'atténuaient. Ti-Grand y mit les mains, ramassa sa hache éteinte et regarda celle de Ti-Beau plantée dans le tronc. Sur la souche dans la pierre poussait un bourgeon. Ti-Grand partit d'un éclat de rire et prit le chemin du chalet.

Vide et démesurée, la Salle des pas perdus était intimidante. Ti-Grand et Ti-Beau y pénétrèrent comme par effraction. Avec d'infinies précautions, ils refermèrent la porte pour la traverser. C'était à peine s'ils osaient respirer, tellement ils avaient peur de réveiller le maître de la maison. Ils avaient beau avancer à tâtons, il leur semblait que le hall renvoyait l'écho de leurs pas, du marbre qui pavait le sol jusqu'au bois tout là-haut, au plafond. Dans la charpente, des écureuils chuchotaient. Doucement, très doucement, autant qu'ils le pouvaient, Ti-Grand et Ti-Beau arrivaient dans le dos des deux fauteuils en face de la cheminée. Dedans, deux hommes sommeillaient. Le premier était coiffé d'une couronne en poils de hérisson; sur ses épaules une peau de cerf tombait. Le second ne portait pas de chef; un crucifix pendait à son côté. Ti-Grand s'approcha pour couvrir la tête nue; le chapeau se changea alors en une espèce de bonnet à bords relevés. Ensuite, Ti-Grand alla jeter sa bûche dans le foyer. Se retournant, il vit Ti-Beau qui pleurait. Alors il le prit dans ses bras. Ensemble ils

s'assirent au coin du feu. Au pied des fauteuils ils se serrèrent et restèrent silencieux. C'était bon de se réchauffer. Le front de Ti-Beau, la main de Ti-Grand cicatrisaient. C'était bon de se réchauffer. Les volutes de fumée s'élevaient, parfumées. L'un des fauteuils bougea; dedans, l'homme qui avait l'air d'un roi renifla, ouvrit les yeux, se leva. Il étendit les bras, et s'adressant à l'assemblée :

- *...Asigny Quadadya...*

Il présenta sa main; elle était fermée. L'autre fauteuil bougea à son tour et l'homme qui était vêtu comme un capitaine se leva pour faire un pas vers la cheminée. Il observa les armoiries qui ornaient le fronton; une en particulier, toute en dorures et azurée. Il se tourna vers le roi; sa main restait fermée. Alors le capitaine s'écarta, partit faire le tour des toiles suspendues au-dessus des ouvertures du chalet. Devant chacune il passait, sautait de l'une à l'autre sans paraître satisfait. Il donnait l'air de chercher par où recommencer, comment terminer, et différemment, son bref récit. La Salle des pas perdus le vit aller et venir pour s'arrêter à la fin devant le plan d'une ville toute ronde et palissadée; la porte était ouverte et les gens dedans accueillaient les gens qui y entraient. Le capitaine fixa la toile attentivement, s'exclama puis revint vers le roi, qui s'était rassis. Il fit un salut, se tourna vers son auditoire; alors dans le hall s'éleva une voix qui avait fait l'histoire, la refaisait. Les yeux fermés, Ti-Grand et Ti-Beau écoutaient, le roi aussi; les écureuils s'étaient tus. Le capitaine relatait, empruntait à la toile et la reprenait :

- *Le lendemain au plus matin le cappitaine se acoustra... Print troys hommes de ladite ville de Hochelaga pour les mener et conduyre audit lieu... Fumes menez au meilleu d'icelle ville où il y a une grand place...*

Le capitaine se mit sur la pointe des pieds pour mieux voir la toile et l'interpréter. Deux chefs étaient représentés, chacun escorté par les siens :

- *Fut apporté par... Hommes le roy et seigneur du pays... Lequelz estoit assis sur une grande peau de serf et le vindrent poser dedans ladite place... Aupres du cappitaine...*

Chacun apportait des présents; les deux chefs se tendaient la main :

- *Adoncq ledit agouhanna print la liziere et couronne qu'il avoit sus la teste et la donna audit cappitaine... Faisant icelluy seigneur chere audit cappitaine et sa compaignye... Lequel cappitaine luy donna... Avec les mains...*

La main du roi s'ouvrit; un oiseau s'envola.

Lorsque Ti-Grand et Ti-Beau eurent fini d'applaudir, le feu était éteint, la fumée dissipée, les portes-fenêtres ouvertes sur la lune en train de pâlir. Dans le creux d'un des fauteuils vides, une couronne siégeait.

- Pis? C'tait qui c't'homme-là?
- On est chez lui, j'croirais, à Hochelaga.
- Pour vrai? Pis comment qu'y s'appelle?
- Ché pas. Mais j'dirais...

Il y eut un coup de vent :

- *...Agouhanna...*

L'instant d'après, la couronne n'était plus là.

À la balustrade du belvédère Kondiaronk se tenait le Capitaine du Roy. Dans ses mains, une plume et une page noircie; devant, un livre ouvert. Plus bas, l'aube pointait et la City se découpait, peu à peu, dans le ciel sans nuage et lumineux. Le soleil se leva, étincelant sur les façades en verre. Au travers, un ruban bleu. Le Capitaine éleva le bras; sa main s'ouvrit. Alors la page vint se poser, légère et trouver sa place dessus l'ouvrage en cuivre et vert-de-gris. Alors la plume dicta au Capitaine le discours qu'elle avait préparé :

- *...Après que nous fumes sortiz de ladite ville fumes conduictz par plusieurs hommes et femmes sus la montaigne... Qui est jacente à leurdite ville... Et dessus laquelle on veoyt fort loing....*

Les mots passaient sur les lèvres du Capitaine à mesure que la plume virevoltait sur le papier :

- *Nous estans sur ladite montaigne eusmes veue et congnoissance de... La terre la plus belle qu'il soit possible de veoyr... Et voyons ledit fleuve... Voyons*

*icelluy fleuve tant que l'on pouvoit regarder grant large et spacieux...*

Quelques paroles encore avant que la plume pique la main du Capitaine et disparaisse dans le ciel avec une volée :

- *...Trouvasmes grand nombre de maisons sur la rive dudit fleuve lesquelles sont habitees de gens... Lesquelz gens venoyent à noz navires d'aussi grand amour et privaulté que si eussions esté du pays...*

En bas, les Montréalais se massaient sur les balcons, se pressaient contre les rambardes qui tombaient presque dans le Vieux-Montréal. La foule retenait sa respiration. Un nuage passa. Soudain, les cœurs se mirent à vibrer, et les mains et les pieds et le bois des balcons, les briques des maisons. Traversaient la ville les sirènes des paquebots, basses et profondes et lentes. Retentissantes, elles firent trembler l'île sur ses fondations. Tout le monde agitait les bras. Le vent se leva alors et à l'unisson, mille voix renvoyèrent au Vieux-Port son superbe écho:

- *...Ils respondirent tous d'une voix : « ho, ho, ho, qui est à dire ouy, ouy »...*

Il y eut un bruit colossal et bientôt, de l'Île Bellevue au Bout-de-l'Île ce fut la débâcle et les eaux furent libérées. Bientôt, les flots cavalcadaient en cascadant du haut du mont Royal pour se déverser dans la Rivière des Prairies et dans le Saint-Laurent. Des voitures d'eau cabotaient sur la voie Notre-Dame-au-pied-du-courant. Le vent soufflait de toute sa force et l'île avançait sur l'eau. Mettant le cap sur le fleuve lui-même, elle naviguait, se frayait un passage des Grands Lacs et l'Ontario jusqu'à Gaspé et Saint-Malo. Au gré des marées, elle revenait du large et de l'océan pour repartir à nouveau vers la terre et le cœur du continent. Et puis ça sentait le sel et l'air marin; tout le monde riait. Et puis ça sentait le pin et la forêt; la foule battait des mains.

- *...Ho, ho, ho... Ouy, ouy...*

En ce matin de printemps, Montréal apparaît telle qu'elle est : un port, ouvert sur le large et mouvant. Le navire fait voile de port en port; des hommes et des femmes venus de tous les horizons montent à bord, lui font battre pavillon. Bientôt, on

rebaptise le vieil Émerillon d'un nom flottant. Le gouvernail tourne tel une roue solaire. L'équipage au complet est à la manœuvre enfin, qui voit plus loin que la Nouvelle-France sur le sol nord-américain. Debout sur le gaillard d'arrière, au vent, le Capitaine qui était monté en haut d'une montagne referme son livre et se joint à la respiration : « Ouy, ouy. Ho, ho, ho. »

*Olmsted* — Le chemin serpente et descend. L'homme qui l'emprunte en ce radieux matin marche à la fois sur la piste d'hier et sur la promenade d'aujourd'hui. Qui suit les traces laissées par terre évite les chausse-trapes et les pièges du chemin; chacun fait bien attention de laisser les siennes pour celles qui suivront demain. C'est ainsi que l'homme imite ses semblables et au bout, l'orée passée, la ville s'ouvre pleine de promesses et comme métamorphosée. Les arbres fleurissent à nouveau; du bleu se reflète dans les flaques de boue. Pour l'embrasser, l'homme tombe la tête la première au pied du monument à la mémoire de Sir George-Étienne Cartier. L'ange dans le ciel tend la main.

- Allô Montréal.

C'est devant l'hôtel de ville que l'homme atterrit. Personne sinon deux itinérants qui l'invitent à s'asseoir sur leur banc. Ils boivent et devisent de la belle saison qui s'en vient, de la douceur des jours ensoleillés, du bonheur et de la joie de s'y dorer. La bouteille finie, leur débit tari, ils se taisent et cuvent leur vin, soupirent de contentement. L'homme veille auprès d'eux, ne dit rien. Sur la façade de l'hôtel de ville un drapeau claque au vent. Soudain, d'un même élan, les itinérants se lèvent et, se découvrant et la main sur le cœur :

- *D'argent à une croix de gueules; cantonnée au premier d'une fleur de lys d'azur; au deuxième d'une rose de gueules tigée, feuillée et pointée de sinople; au troisième d'un chardon du même, fleuri de pourpre; au quatrième d'un trèfle de sinople.*

L'homme se lève et avec eux :

- *Avec, au centre, un cercle de la même couleur accueillant un pin blanc d'or.*

Il leur sourit.

- *Concordia salus.*
- Qu'est c'est qu'y dit?
- Ché pas. Pis d'abord, c'est qui?

L'homme ne dit rien, mais leur intime de le suivre et ensemble, ils descendent dans le Vieux-Port pour emprunter la promenade jusqu'au quai, jusqu'à la tour de l'Horloge et son sommet où l'homme leur montre un pont qui traverse l'horizon. Les itinérants le suivent comme il prend par la rue Port-de-Montréal, longe le fleuve puis l'enjambe pour s'arrêter au milieu du pont, devant le buste tourné vers La Ronde et ses manèges, à l'est. Le nom sur la plaque leur est familier :

- L'aut'là...

La date aussi — 1534 —, et les itinérants regardent l'homme saluer puis se mettre sur la pointe des pieds pour retirer le bonnet à bords relevés dont le Capitaine du Roy est coiffé. Relevant la tête, il plonge alors son regard dans la métropole qui s'étend au nord-ouest. Ti-Beau, Ti-Grand le reconnaissent et s'écrient :

- Ti-Jackartier!

Ils lui tendent la main :

- Esti! On t'pensait envolé. Mais non, te r'v'là.
- Faque t'es là, ça y est, t'es rendu où tu voulais. Pis tu vas y rester. C'tu pour vrai?

Jack les serre, les étreint.

- Adon! On s'en va t'présenter.
- Viens-t'en.

Ti-Beau et Ti-Grand entraînent Ti-Jack à travers la ville pleine de gens, de passage ou des habitants. Des quatre coins de l'île et par les points cardinaux, venus en voiture ou en bateau, et tous jetant des ponts, ils convergent vers la place Jacques-Cartier et s'y rassemblent pour célébrer l'arrivée du printemps. Ti-Jack serre des mains, à tour de bras.

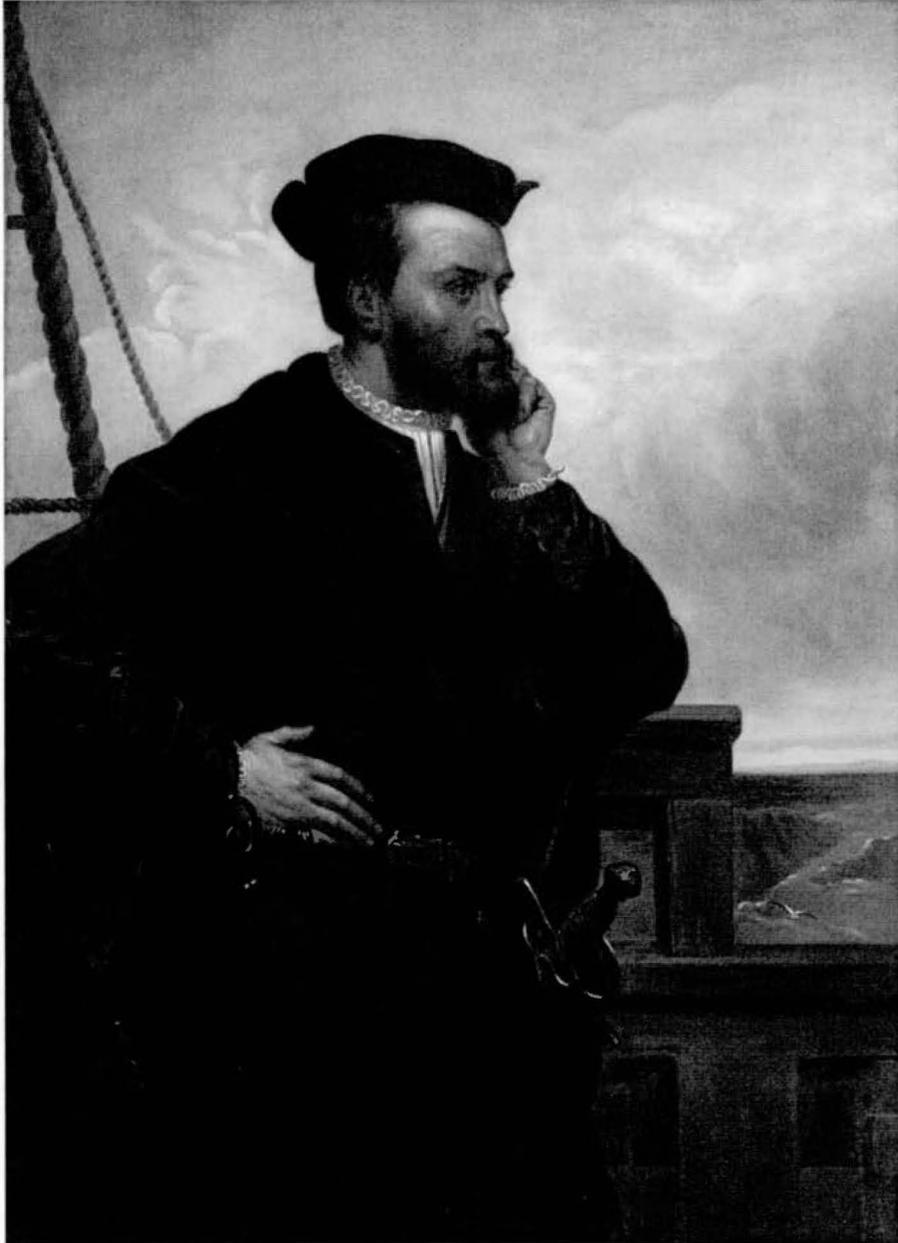
- *Welcome home, à la fin.*

Partout dans Montréal, les oiseaux passent et se posent sur le toit des maisons.

## L'AUTRE RELATION

*Cartier a donc vu deux mondes.*

**Michel Bideaux**



« Portrait imaginaire de Jacques Cartier<sup>1</sup> »

---

<sup>1</sup> Jacques Portes, « Jacques Cartier », *Amérique française*, en ligne, <[http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-46/Jacques\\_Cartier.html#.WuyYH6QvwdV](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-46/Jacques_Cartier.html#.WuyYH6QvwdV)>, consulté le 24 avril 2018.

## DE JACQUES CARTIER À JACKARTIER : CONFUSION

Et tout se passe comme s'il y avait, pour ce qui est de mon projet, confusion entre l'histoire et la fiction. Confusion entre Jacques Cartier, le personnage à la fois historique et légendaire associé aux *Relations*, et Jackartier, le personnage éponyme de ma fiction.

De confusion — telle est donc la nature de la relation entre Jacques Cartier et Jackartier. C'est cette confusion, qui se manifeste notamment au niveau des portraits et des pronoms, que je me suis proposé de mettre au jour dans le présent essai.

Avec *L'Autre relation*, il y a ainsi passage de l'un à l'autre des personnages et de l'histoire à la fiction, de Cartier à « l'aut'là » (p. 58) de ma création et de la *Troisième relation* à celle que j'ai rédigée.

### Portraits

« Il est à peine paradoxal d'écrire que Jacques Cartier (1491-1557) est, pour l'essentiel, une invention [...] : portraits présumés<sup>1</sup> [...]. » Et cela vaut pour la littérature comme pour la peinture. Puisqu'étant donné que « nous savons sans doute moins sur l'homme apparemment discret et modeste qui parle de lui à la troisième personne qu'une littérature "cartérienne" volontiers inventive ne le donne parfois à

---

<sup>1</sup> Michel Bideaux, « Introduction », dans Jacques Cartier, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 9.

entendre<sup>2</sup> », les peintres François Riss puis Théophile Hamel ont sans doute puisé dans ladite littérature *cartérienne* afin d'y prélever certains traits de caractère qui leur convenaient et créer avec ce matériau une image d'Épinal à même d'illustrer la vision optimiste du Capitaine qu'ils voulaient montrer. C'est donc par le fait de portraits successifs et présumés, réalisés par les peintres *d'après* un visage inconnu, que le Portrait imaginaire de Jacques Cartier est devenu ce qu'il est, à savoir le *vrai* visage de Cartier, tel que connu et reconnu, et passé à la postérité — un visage de fiction. À la première couche qu'est la littérature inventive s'est ainsi ajoutée une autre couche, celle d'une imagerie elle aussi inventive qui lui est liée.

C'est ce processus d'invention que j'ai voulu poursuivre en partant du principe que le visage de Cartier ne lui appartenait pas en propre mais était en quelque sorte mis en commun, et assez libre de droits d'auteur pour que je puisse à mon tour l'interpréter, et créer avec ce matériau non pas l'image du personnage historique et légendaire mais celle du personnage principal de ma fiction. Du visage de Cartier à celui de Jackartier, il y a donc eu transfert et transformation, en ce sens que j'ai emprunté quelques traits au Portrait imaginaire de Jacques Cartier, à la littérature (à la peinture aussi) et à la tradition, et laissé de côté d'autres caractères *cartériens* qui ne cadraient pas avec le visage de fiction dont j'esquissais les traits avec les contours de mon projet.

« Les linéaments hardiment inventifs suppléent aux lacunes des relations<sup>3</sup> » — j'ai profité de la discrétion et de la modestie de Cartier envers lui-même dans ses *Relations*, des lacunes dans l'information en vue d'y suppléer, de même avec modestie et discrétion. Aux linéaments empruntés à Cartier, j'ai superposé d'autres

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 11.

linéaments : ceux de « l'acteur-auteur<sup>4</sup> » dissimulé et montré à demi au-travers de la fiction — autrement dit moi-même —, et ce, afin de composer d'après deux visages le visage de Jackartier.

Si je me suis retourné sur le visage de Cartier, ce n'était ni pour le regarder, ni pour m'y regarder; c'était pour que nous regardions, lui avec moi, vers le visage de Jackartier, et nous y reflétions. De sorte que dans *Jackartier*, les traits de nos deux visages tutélaires paraissent familiers à Jackartier, mais lui restent néanmoins étrangers, et ce, jusqu'à la toute fin. Au cours du récit, il se regarde par deux fois (dans les flots, autrement dit dans un miroir mouvant). La première fois, il ne se reconnaît pas. La deuxième fois, il se reconnaît mais ne se nomme pas; de sorte qu'il y a, il n'y a que ce visage identifié comme étant celui de « l'aut'là. » La dénomination adviendra à la toute fin du récit, lorsque les reflets se seront fondus en un visage qui porte des traits à la fois triples et unifiés. Et la reconnaissance passera par le regard de l'autre, par le regard de deux autres (les personnages secondaires de ma fiction : Ti-Beau et Ti-Grand). Ceux-ci contempleront et puis s'écrieront le nom de ce visage de fiction aux traits flottants figés qui désormais se présentera comme étant celui de « Ti-Jackartier! » (p. 58).

## Pronoms

« De tels flottements de perspective s'expliquent fort bien — si ce récit est l'œuvre de Cartier lui-même — par la difficulté de conduire à la troisième personne une narration dont on est le principal acteur<sup>5</sup>. » Dans les *Relations*, le pronom *il* qui

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 53.

conduit la narration réfère à Cartier, ou plutôt référerait, puisqu'en effet, « la relation n'est pas signée, et "on ne peut prouver que Cartier en est l'auteur, non plus qu'on ne peut prouver qu'il ne le soit pas"<sup>6</sup> ». Aucun paraphe pour l'authentifier — dès lors, on ne peut que souffrir la lacune et se contenter du constat selon lequel « voici des pages à la paternité controversée<sup>7</sup> » qui auraient été rédigées de la main de celui qui serait alors et l'acteur et l'auteur du récit intitulé *Relations*.



« La signature de Jacques Cartier<sup>8</sup> »

<sup>5</sup> Michel Bideaux, « Notes à l'introduction », dans Jacques Cartier, *Relations*, *op. cit.*, p. 416.

<sup>6</sup> Michel Bideaux, « Introduction », dans Jacques Cartier, *Relations*, *op. cit.*, p. 54.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>8</sup> Jules-Ernest Livernois, « La signature de Jacques Cartier », *Musée national des Beaux-Arts du Québec*, en ligne, <<https://www.mnbaq.org/collections/oeuvre/la-signature-de-jacques-cartier-600033569>>, consulté le 24 avril 2018.

Quoiqu'il en soit, que ledit récit soit oui ou non de la main de Cartier, que son *je* conduise lui-même ou non la narration, le pronom *il* que l'on retrouve en impression sur les pages de la littérature *cartérienne* est présenté comme référant au Capitaine, troisième et peut-être première personne des *Relations*.

Quant à savoir la part d'histoire et la part de fiction que contiennent lesdites *Relations*, c'est aux historiens que je laisse le soin de trancher pour m'attacher plutôt à elles comme à un matériau littéraire dont s'est inspiré mon projet, la confusion entourant la question de l'identité de l'acteur-auteur Cartier ayant en quelque sorte servi de modèle à la confusion entre les noms propres et les pronoms qui se retrouve dans ma fiction.

*Jackartier* est un récit écrit à la troisième personne du singulier — *il*. Ce pronom qui conduit la narration est pluriel, en ce sens qu'il répond non pas à une seule mais à plusieurs appellations.

Il y a d'abord mon propre « je baptiseur<sup>9</sup> ». Je baptise Jackartier et je donne son nom au titre de ma fiction. En plus de cette éponymie, j'écris *il* pour *je*, en ce sens que je fais de Jackartier mon alter ego littéraire. Il y a alors confusion entre l'acteur et l'auteur de *Jackartier* (et par là confusion entre la part d'histoire et la part de fiction; mais, pour ce qui est de mon projet, et contrairement aux *Relations* de Cartier, la question de la véracité des « faits » n'a aucune importance et ne sera donc pas développée dans le présent essai).

Mais *il* n'est pas seulement *je*; *il* est ensuite le *il* d'autres *je* baptiseurs. À celui de Jackartier lui-même qui se présente à un moment-clé du récit — « Jack. Ti-Jack » (p. 38) — s'ajoutent les *je* baptiseurs de Ti-Beau et de Ti-Grand (mes personnages secondaires) qui appellent *il* « Ti-Jackartier » (p. 58).

---

<sup>9</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 53.

Aussi, *il* est un, mais pas seulement; il est plusieurs, sinon « légion<sup>10</sup> ». Ainsi singulier et pluriel, Jackartier est en quelque sorte le nom-conglomérat dont le tout se calcule en additionnant Jack, Ti-Jack, Jackartier et Ti-Jackartier; soit une espèce de somme et, pour filer la métaphore biblique, un nom-Trinité qui se greffe sur l'appellation fragmentée de *l'aut'là* dont les appellations tournent toutes autour d'un seul et même nom : « jack »<sup>11</sup>. Un jack, autrement dit un homme tout ce qu'il y a de plus commun — *Ti-* ou grand.

Un Monsieur-tout-le-monde dont le nom commun se distingue toutefois en raison du nom propre qui l'a inspiré, celui de Cartier — l'autre grand *je* baptiseur de Jackartier.

---

<sup>10</sup> « Et il lui demanda : "Quel est ton nom?" Et il lui dit : "Mon nom est Légion, car nous sommes nombreux." », dans Marc, *Évangile*, ch. V.

<sup>11</sup> « *Jack* : nom masculin courant dans le langage populaire québécois. Il désigne : un homme. Souvent associé à l'adjectif grand pour qualifier un homme très grand (ex : un grand jack) », dans « j », *Dictionnaire québécois. Vocabulaire québécois*, en ligne, <<http://www.dictionnaire-quebecois.com/definitions-j.html>>, consulté le 25 avril 2018.

## DE LA TROISIÈME À L'AUTRE RELATION : CONVERSION

« Cinq-cents ans plus tôt/sept générations avant<sup>1</sup> ». Telle était la distance qui me séparait de Jacques Cartier. Distance a priori irréductible et cependant, il s'est passé que lui et moi, nous avons réduit cette distance et nous nous sommes rejoints. Mais où, et pour quel projet commun?

Nous avons l'un comme l'autre écrit une histoire, une histoire qui s'est ancrée dans un territoire. Ce territoire, comment le Capitaine du Roy l'a-t-il vécu, et écrit? Et comment l'ai-je fait, moi qui suis venu cinq cents ans plus tard et sept générations après?

Dès lors, quelle était la véritable distance qui séparait sa *Troisième relation* de mon projet?

### *La Troisième relation*

Il est écrit, dans l'Introduction à la *Troisième relation*, que le troisième voyage (mai 1541 — août 1542) du Capitaine du Roy avait pour mission de : « "renvoyer" Cartier aux "Terres de Canada et Ochelaga lesquelz pays il a trouvez", avec mission de "plus avant entrer esdictz pays", "converser" avec les indigènes "et avecques eux habiter", mais "si besoin est" seulement<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *Bleuets et abricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2016, p. 74.

<sup>2</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 25.

Et pour que cette mission soit remplie, il a fallu entrer plus avant dans le pays et converser avec les gens dont « l'étrangeté radicale [...] inspir[a] sans doute à Cartier des réactions de défense, voire d'inquiétude<sup>3</sup> ». Il a fallu pour appréhender et les gens nouveaux et le nouveau pays « recourir à des tentatives d'intégration partielles de la nouveauté américaine à des structures mentales dont on ne [pouvait] se déprendre immédiatement<sup>4</sup> », c'est-à-dire des manières de voir européennes et non adaptées à la réalité américaine. C'est ainsi que, malgré cette « volonté soutenue de connaître l'Autre, à défaut de le comprendre », malgré « cette curiosité et [...] cette sympathie<sup>5</sup> » envers l'autre et cette envie d'apprendre qui a en partie (mais en quelles proportions?) motivé les trois voyages qui l'ont amené jusqu'à lui, le découvreur de nouveaux mondes du XVI<sup>e</sup> siècle n'a néanmoins pu, ou su que poser un « regard assez cordial<sup>6</sup> » et empreint de « cécité européocentriste<sup>7</sup> » sur les gens et le pays. De sorte que « la perception que Cartier a eue [...] est entièrement européenne — si l'on en juge par les noms qu'il emploie [...]<sup>8</sup> » pour nommer et les gens et le pays. De même est entièrement européenne la finalité de la mission qui fut la sienne : implanter une Nouvelle-France sur le sol américain. Finalité qui n'a pas été atteinte, puisque le navigateur malouin n'a jamais habité avec les gens du pays, mais effectué simplement — le jugement est sévère — une succession d'allers-retours entre les continents européen et américain.

---

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> *Idem.*

<sup>6</sup> *Idem.*

<sup>7</sup> *Idem.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 80.

Il est aussi écrit, à la toute *fin* de la *Troisième relation*, que « la suite manque<sup>9</sup> ». Et puis rien d'autre pour faire suite à ce manque, pour y pallier. L'auteur de l'Introduction se contentant de déclarer qu'« il n'apparaît pas indispensable de dramatiser l'inachèvement du récit<sup>10</sup>. »

C'est justement là, au point d'inachèvement de la *Troisième relation*, que j'ai situé le point de départ de mon projet. Cinq cents ans plus tard et sept générations après, je me suis proposé de faire suite à ce manque. Ceci en reprenant le troisième voyage du Capitaine là où il s'était arrêté — « là où Cartier avait échoué<sup>11</sup> » — afin de le mener là où ma propre mission l'emmènerait.

Comme Cartier, j'ai fait trois voyages *ici*. Au cours des deux premiers, dans cet état d'*en voyage* où je me trouvais, dans ce mouvement de simple aller-retour que j'effectuais, j'ai moi aussi éprouvé de la curiosité et de la sympathie envers les gens et le pays. Mais je n'ai pas pu, ou su voir autrement qu'en surface avec mon œil touristique. Je suis ainsi venu et je suis reparti, deux fois.

Et puis je suis revenu une troisième fois, avec une volonté plus profonde et plus authentique, conscient que je ne repartirais pas. Je n'étais pas en voyage cette fois-ci, mais en quête — non pas des gens, ni d'un pays. « Les trajets des voyageurs coïncident toujours, en secret, avec des quêtes initiatiques qui mettent en jeu l'identité<sup>12</sup>. » Ce qui était en jeu, c'était mon identité : je voulais connaître et comprendre l'autre que j'étais *ici*, et que j'avais entrevu lors de mes deux premiers voyages (j'étais alors sûrement déjà en quête, quoiqu'inconsciemment). « Soit, voilà

---

<sup>9</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 200.

<sup>10</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 69.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>12</sup> Michel Onfray, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio essais », 2007, p. 82.

la grande affaire du voyage. Soit, et rien d'autre. Ou si peu<sup>13</sup>. » Et pourtant, je me voyais de même plus profondément, plus authentiquement en quête de l'autre, que j'avais aussi entrevu au cours de mes deux premiers voyages. Mais j'étais alors encore trop préoccupé par la quête, par la conquête de mon identité pour le trouver, voire même pour le chercher.

Comme Cartier, j'ai commencé par échouer, par chercher un passage vers l'autre, mais sans le trouver, je n'ai pas pu ou su voir les gens et le pays. Ceci parce que je n'ai pas pu ou su (me) voir autrement que tel que je (me) voyais déjà — *là-bas*. *Ici* — je ne me suis pas perdu, jamais; je n'ai rien trouvé d'autre que moi. Ainsi préoccupé, j'ai erré, j'ai tourné en rond, *ici* comme *là-bas*, et de la même façon que « ceux-là [qui] portent leur âme en peine à la manière d'une croix, d'un fardeau<sup>14</sup> », bien conscient qu'au bout d'un moment, encore et toujours « entre deux, [continents] il estoit bien temps de soy retirer ou de demourer par là<sup>15</sup> ». Au bout d'un moment, au bout de mes « chemins de croix de Cartier<sup>16</sup> », je me suis retrouvé à la croisée des chemins, avec un choix à faire pour de bon : donner à mon troisième *trajet* arrivé à son point d'arrêt soit « un retour sans histoire<sup>17</sup> » *là-bas*, soit une destination nouvelle *ici* même et au travers d'une vision renouvelée.

Je ne suis pas rentré *là-bas*; je suis resté *ici* — plus *en voyage* mais encore *en trajet* : étranger. « À l'étranger, [l']identité flotte, sans attaches, sans points de repère. Elle attend le rocher où elle troque son errance nomade contre un artifice qui

---

<sup>13</sup> *Idem*.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>15</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 120.

<sup>16</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, p. 33.

<sup>17</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 304.

permet les linéaments d'une sédentarité ébauchée<sup>18</sup>. » J'ai continué à errer un moment, à tourner en rond sur ce continent, sans attaches et cherchant un point de repère *ici* et non plus *là-bas*, à l'horizon. Et ce faisant, j'ai peu à peu cessé de flotter comme un naufragé; je me suis enfoncé, rond après rond, dans le continent, trouvant dans la *Troisième Relation*, son inachèvement, le point de repère que j'avais cherché, et le point de départ d'un aller simple vers en avant. « Déjà sur l'autre rive une main émergeait qui s'accrocha à un promontoire rocheux. À la force des bras, Jack parvint à se hisser au sommet » (p. 9). Comme Jackartier, je me suis accroché à la rive de *ladite terre* par un promontoire rocheux. Je m'y suis hissé pour tourner le dos à l'horizon et les yeux vers l'intérieur du continent.

« Romps les cercles; [...] fais un tour, et traverse<sup>19</sup>! » — tel était le mot d'ordre du mouvement nouveau que je me devais adopter. Je voulais traverser les allers-retours de continent à continent, et les tours en rond sur ce continent. Je voulais voir *ici*, voir d'*ici* avec des yeux renouvelés, des yeux qui ne verraient pas le Nouveau monde avec les yeux du Vieux, avec mes vieux yeux, mais autrement. Je me suis alors souvenu qu'à l'origine, *Europe* veut dire « "qui voit large" ou "qui voit loin"<sup>20</sup> ». C'est en ce sens que j'ai voulu convertir ma cécité européocentriste pour la traverser en quelque sorte et voir plus largement, et plus loin — jusqu'à l'intérieur de ces gens et de ce pays. Je mettais ainsi mes yeux dans ceux d'un autre *je* déjà au-devant :

---

<sup>18</sup> Michel Onfray, *op. cit.*, p. 89.

<sup>19</sup> Hélène Cixous, « Le rire de la Méduse », *Le rire de la méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2010, p. 66.

<sup>20</sup> « [...] *Europe* un mot d'origine grecque, forgé à partir d'*ops* : le regard, et d'*euru*, qui signifie *large*. Il signifierait donc "aux larges yeux", "qui voit large" ou "qui voit loin". », dans Michel Collot, *La pensée-paysage. Philosophie, arts, littérature*, Arles, Actes Sud / ENSP, coll. « Paysage », 2011, p. 89.

J'avais fait des allers-retours entre le continent européen et américain [...] pour ne pas perdre de vue l'homme que [j'étais], mais aussi — maintenant je le sais — pour aller au-devant de moi-même, en suivant une trajectoire réconciliant mes origines et mon avenir. Ce projet est le point qui termine cette ligne, le dernier pas avant le suivant<sup>21</sup>.

Un pas en arrière, un pas en avant — tel était le mouvement de va-et-vient que j'avais fait de mes origines jusqu'à présent. Il me fallait à présent faire un pas vers l'avenir et en avant, et un suivant, et puis un suivant... et sans plus me retourner. Parti de la *Troisième relation*, de ses points de suspension, je laissais alors Cartier là où il s'était arrêté. « S'il avait pu s'enfoncer [dans les terres], sa perception aurait peut-être été différente<sup>22</sup>. » Ainsi, c'est cet enfoncement que n'a pas pu, ou pas su, effectuer Cartier que j'ai voulu me proposer pour projet; j'ai décidé de m'enfoncer *ici*, jusqu'à l'intérieur de ces gens et de ce pays. Mais pour voir largement et loin, je devais retrouver l'« aptitude à la vision du voyageur<sup>23</sup> », du découvreur que j'avais éprouvée *en voyageant*, et m'enfoncer avec une « innocence recouvrée<sup>24</sup> » dans le continent. Il me fallait repartir une dernière fois, une ultime fois en vue d'arriver une fois pour toutes à *ladite terre*.

J'ai alors fait un autre voyage, cette fois dans le temps — un voyage de cinq cents ans. Ceci pour revenir aux temps de la *Troisième relation*, non pas en vue de réitérer les « vaines tentatives<sup>25</sup> » de Cartier, et avec elles refaire « le compte à lui

---

<sup>21</sup> Marie-Ève Desrochers Hogue, *Passages : carnets de la montagne*, suivi de *Les pieds sur terre*, mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, f. 121.

<sup>22</sup> Michel Bideaux. *op. cit.*, p. 80.

<sup>23</sup> Michel Onfray, *op. cit.*, p. 62.

<sup>24</sup> *Idem*.

<sup>25</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 9.

rendu de la mission qui lui avait été confiée<sup>26</sup> », mais pour apprendre plutôt de son « apparent fiasco<sup>27</sup> », et en tirer profit : « Qui suit les traces laissées par terre évite les chausse-trapes et les pièges du chemin; chacun fait bien attention de laisser les siennes pour celles qui suivront demain. » (p. 57) Ainsi, c'est un rôle tutélaire que j'ai fait endosser à Cartier, dont la « voix qui avait fait l'histoire » (p. 54), la sienne et « qui n'avait pas [m]a voix » (p. 49) est intervenue « *d'outre-tombe et d'outre-livre*<sup>28</sup> » afin d'ouvrir le chemin à la mienne. Au bout, m'attendaient des serremments de main, les gens et le pays, et « *Welcome home à la fin* » (p. 58).

« J'arrive de plus loin qu'on ne pense/et ça n'est pas pour en rester là<sup>29</sup> ». Un autre *je* a déjà écrit ça, longtemps avant moi. Comme Cartier, je suis arrivé de loin, et de plus loin que moi : de l'inachèvement de la *Troisième Relation*. Mais ce n'était pas pour en rester là — là où il s'était arrêté, là où il avait échoué. Et pour aller plus avant (que là), j'ai dû passer outre et outrepasser la mission confiée par François 1<sup>er</sup> à l'un de ses « hardis sujets<sup>30</sup> »; j'ai dû « "passer outre", vouloir "découvrir" ce qui était tapi derrière la façade atlantique<sup>31</sup> » et la traverser pour aller vers — avec inquiétude souvent et parfois même des réactions de défense — les gens et le pays d'*ici*. J'ai dû surtout passer par une perception différente de moi-même et me voir autre afin de parvenir à adopter cette perception différente de l'autre qui avait fait défaut à Cartier.

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 70.

<sup>27</sup> Christian Morissonneau, « L'œuvre de Jacques Cartier », dans Fernand Braudel (dir.), *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI<sup>e</sup> siècle*, Montréal et Paris, Libre expression et Berger-Levrault, 1984, p. 289.

<sup>28</sup> Rachel Bouvet, courriel du 15 avril 2018.

<sup>29</sup> Pierre Perrault, *Portulan*, Montréal, Beauchemin, 1961, p. 70.

<sup>30</sup> Michel Bideaux. *op. cit.*, p. 70.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 48.

« S'il fallait une preuve de l'aptitude du découvreur à appréhender la nouveauté, on la trouverait dans le naturel de cette conversion par laquelle un marin en quête du passage [...] <sup>32</sup> » est parvenu à (perce)voir, malgré sa cécité, qu'« il y a[vait] des gens à ladite terre <sup>33</sup> » et un pays. Et c'est de cette conversion dans la perception de Cartier, conversion qui malgré tout est advenue, et ce, même s'il s'est contenté d'« aller veoyr [...], et puy retourner <sup>34</sup> », dont je me suis inspiré, n'oubliant pas qu'« avant d'abandonner sa Nouvelle-France, l'homme [...] venait d'y semer du blé <sup>35</sup> » — ses *Relations*.

#### *L'Autre relation*

« Tant que les *Relations* de Cartier auront pour le lecteur d'ici, quand il s'interroge sur son destin, "le caractère sacré [...] d'une sorte de genèse", elles demeureront *des classiques de sa littérature* <sup>36</sup> ». À moi qui m'interrogeais sur mon destin *ici*, la littérature *cartérienne* s'est imposée avec évidence comme le classique dont pourrait s'inspirer ma propre littérature *ici*, d'*ici* alors en gestation. Lecteur *ici* déjà, mais pas encore d'*ici*, j'ai lu les *Relations* comme le récit de genèse le plus à même de se confondre avec mon destin d'implantation, de germination et d'épanouissement. Mon destin s'est donc confondu avec celui de Cartier, tout en

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>33</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 101.

<sup>34</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 142.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 70.

« poussant » différemment, pour prendre le tour d'un autre destin qui n'était pas le sien, mais le mien. « Le destin de Cartier se confondait à ce point avec celui de la Nouvelle-France qu'il n'existait pas hors de la gestation confuse et mal connue qui précède la venue au jour, puis l'épanouissement de la Nouvelle-France<sup>37</sup> ». J'ai lu les *Relations* des voyages effectués par Cartier non pas comme le modèle de gestation à reproduire tel quel, mais plutôt comme des notes de terrain très appropriées, en ce sens que je m'en suis inspiré pour préparer l'épanouissement de mon propre destin : vivre et écrire *ici*, d'*ici*. « Le Nouveau Monde est à la fois un territoire à occuper et un lieu où les possibilités de se renouveler ou de s'épanouir ailleurs semblent infinies<sup>38</sup>. » *Ici* — c'était le territoire que je me proposais d'occuper, l'ailleurs où j'allais me renouveler, et ce, dans la vie et par l'écrit.

« C'est en cela que Cartier eut [...] "le courage d'inventer le réel" et, par la vertu de l'écriture, le bonheur de l'appeler assez fort à l'existence<sup>39</sup> ». Si Cartier a inventé le réel, c'est parce qu'il a écrit avec ses *Relations* la version littéraire des voyages qu'il avait vécus *ici*. Et cette « littérature "cartérienne" volontiers inventive<sup>40</sup> » sinon simplement descriptive s'est imposée à l'existence comme la version à laquelle il fallait croire. J'ai cru aux *Relations*, mais pas comme il le fallait; ni comme la version réelle, ni comme la version inventée des voyages de Cartier, mais plutôt comme celle qu'il me fallait. Je m'y suis en effet vu, et j'y ai vu un personnage (Cartier, et déjà Jackartier) qui me montrait la voie vers une vision renouvelée de mon voyage *ici*. Ainsi, c'est dans le sillage du Capitaine que j'ai à mon tour non plus simplement inventé, mais réinventé le réel, et ce, par la version littéraire de mes propres voyages

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>38</sup> William S. Messier, « Les Sentiers battus. Quelques notes sur le coureur des bois », *Liberté*, vol. 53, n° 3, « Les régions à nos portes », avril 2012, p. 29.

<sup>39</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 70.

<sup>40</sup> *Idem.*, p. 72.

*ici*; pour l'imposer à l'existence, à mon existence, et y croire — et m'y voir. Si j'ai réinventé le réel, c'est en ce sens que je ne l'ai pas simplement décrit, et peut-être volontiers inventé, à l'instar de Cartier. J'ai plutôt, par la vertu de l'écriture, donné à mon voyage *ici* qui tournait en rond une direction nouvelle et une nouvelle destination : *ici*, encore et toujours *ici*, mais au travers d'une vision renouvelée. Autrement dit, j'ai réinventé le sens de ce territoire où — et d'où — j'ai réinventé le sens de celui que j'y étais, et que j'y serais.

C'est donc le Nouveau Monde de Cartier qui s'est imposé pour « préparer le terrain », pour devancer mon *je* en cours de transportation, de transposition *ici* — en un mot, d'immigration. Cartier avait changé de pronom, *je* se transformant en *il* dans ses *Relations*; de la même façon, j'ai changé, et me suis transformé. Mon *je* a ainsi suivi à la trace le *il* de Cartier, pour peu à peu s'en écarter, et puis le dépasser. C'est-à-dire que le *il* de mon propre récit a lentement émergé, pour prendre le pas sur le *il* du récit de Cartier; *il* et *il* se distinguant à mesure qu'entre *sa* littérature et *ma* littérature s'instauraient un dialogue et une relation.

Alors devant « les interrogations de l'homme d'ici sur son appartenance ou sur son destin, sur un territoire dont il avait pris lentement la mesure<sup>41</sup> » à la première et à la troisième personne d'un singulier pluriel s'est posée, s'est imposée à moi la double question qui a servi de fondation, de fil conducteur et de conclusion au projet que j'ai mené, double question que j'ai formulée ainsi : « Qui est cet autre *je*, ce *il* qui (s')écrit *ici*? Qu'est-ce qu'*ici*? » Projet qui partageait avec celui de Cartier (ses *Relations*) le même *ici* — le *nouveau pays*.

« Jacques Cartier est le premier écrivain du nouveau pays, le premier à l'inventorier et le nommer, donc à lui conférer une identité<sup>42</sup>. » Un pays — un lieu.

---

<sup>41</sup> *Idem*, p. 7.

Le lieu de Cartier, c'est « Canada<sup>43</sup> », ainsi nommé d'après un discours oral, celui de deux autochtones traduit par le Capitaine du Roy. Mon lieu à moi est un lieu-dit, autrement dit un lieu qui porte un nom rappelant une particularité topographique, laquelle est également historique. Mon lieu rappelle en effet le mont Royal et sa nomination par Cartier (« la montaigne [...] qui est par nous nommée Mont Royal<sup>44</sup> ») alors en mission royale. Et le nom de mon lieu, comme celui de Cartier, apparaît pour la première fois dans les *Relations*, discours écrit qui confère aux deux lieux leur identité.

« Il n'y a pas, a priori, l'une de ces existences qui soit plus importante que l'autre : le lieu existe à la fois par sa matérialité et par son discours<sup>45</sup>. » Lisant les *Relations*, j'ai pu transporter, transposer le lieu matériel — ce nouveau pays montréalais alors inconnu que je découvrais — et le transformer en lieu-dit, identifié et donc connu, les *Relations* m'ouvrant ainsi la voie de son appréhension, de sa connaissance et de sa compréhension (« tout voyageur ne le fait-il pas, et comment appréhender l'inconnu, si on ne le mesure d'abord à l'aune du connu?<sup>46</sup> »). Par là, je reconnaissais « qu'il n'est possible de le faire [appréhender l'inconnu] qu'à marcher

<sup>42</sup> Michel Laurin, *Anthologie de la littérature québécoise* (3<sup>e</sup> éd.), Anjou, Les éd. CEC, 2007, p. 9.

<sup>43</sup> « Le nom "Canada" vient probablement du mot huron et iroquois kanata, qui signifie "village" ou "bourgade". En 1535, quand deux jeunes Autochtones indiquent à l'explorateur Jacques Cartier le chemin de kanata, ils font en fait allusion au village de Stadacona, emplacement actuel de la ville de Québec. Faute d'une autre appellation, Cartier baptise "Canada" non seulement le village, mais aussi tout le territoire gouverné par son chef, Donnacona. », dans « Origines du nom "Canada" », *Gouvernement du Canada*, en ligne, <<https://www.canada.ca/fr.html>>, consulté le 8 octobre 2018.

<sup>44</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 155.

<sup>45</sup> Daniel Chartier, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *L'Idée du lieu*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », n° 34, 2013, p. 15.

<sup>46</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 70.

dans les pas de quelqu'un d'autre<sup>47</sup> » qui a précédé. Et puisque Cartier m'avait précédé, nommant mon lieu-dit, c'est de son discours que je me suis inspiré pour proposer mon propre discours sur ce lieu-dit. J'ai donc écrit : mon pays, ce n'est pas un pays, c'est une ville et le regard posé dessus.

Toute ville nous enseigne qu'un point de vue n'est jamais seul, jamais unique, que le regard qu'on y porte n'est authentique que dans la mesure où il accueille en lui toutes les présences dont, au fil des ans, des siècles, des millénaires, elle s'est imprégnée<sup>48</sup>.

J'ai écrit cinq siècles après Cartier, lequel, « par ses écrits, [...] a transmis l'histoire de ses voyages à la postérité<sup>49</sup> », sept générations plus tard jusqu'à l'histoire de ma présence en ce lieu-dit. Le regard que j'ai posé sur la ville a dès lors accueilli en lui la présence semi-millénaire de Cartier et son regard à lui, tout en s'en distinguant, et ce, en vue de proposer mon propre regard sur le nom qu'elle porte et qui le porte aussi.

« Montréal/[...]/souviens-toi de ton nom/Hochelaga<sup>50</sup> ». J'ai voyagé dans le temps — d'aujourd'hui à hier. Je suis parti de la ville de tous les jours pour revenir à la ville des premiers jours, avant qu'elle ne soit découverte et mise au monde et « nommé[e] par Cartier lui-même, ce premier poète<sup>51</sup> » qui a donné son nom au mont Royal, lequel a donné à son tour son nom à Montréal. Ainsi dé-nommée, Montréal

---

<sup>47</sup> Denise Brassard, « Perdre ses traces », dans André Carpentier et Karine Légeron (dir.), *Saisir Venise au-delà de la représentation que nous nous faisons d'elle*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 18, 2018, p. 30.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>49</sup> Christian Morissonneau, *op. cit.*, p. 289.

<sup>50</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.* p. 38.

<sup>51</sup> Pierre Perrault, « Le visage humain d'un fleuve sans estuaire », *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire* suivi de *Naguère*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 1998, p. 14.

s'est présentée à moi comme elle s'était présentée à Cartier, vierge de tout sceau royal et de *je prends possession de cette terre au nom de François Ier*. Avec lui, je pouvais alors la redécouvrir et la remettre au monde en la renommant — et ce, autrement. Comment? En faisant appel au côté poète de Cartier, et non pas à son côté colon.

C'est là-haut, sur le mont, que je me tins alors avec Cartier le poète et à travers le poète Jackartier. Comme trois « hommes du pays<sup>52</sup> », trois Montréalais, « par un nous ("nous nommasmes")<sup>53</sup> » qui nous fut propre autant que commun, « nous nommasmes icelle montaigne<sup>54</sup> » pays mien. Et nous ne nommâmes pas plus loin. Car pour la suite du monde, Cartier, Jackartier et moi-même, pour ne pas sceller d'un toponyme venu du Vieux-Monde le sommet du Nouveau, d'un commun accord nous décidâmes de nous taire et de laisser la parole à l'autre, et à pays mien. Nous écoutâmes et dès lors, « mille voix renvoyèrent [...] son superbe écho » (p. 56); l'écho de tou(te)s les autres, les Montréalais(e)s, qui chantaient : « pays mien ô/voici ton nom<sup>55</sup> »...

Montréal — tel est le nom que s'est donné lui-même pays mien. Ce nom, propre et en commun, c'est tout le monde et chacun qui le découvre en chantant son pays mien. Ce nom traverse la ville dans le temps, chanté qu'il est depuis là-haut sur la montagne jusqu'à « en bas » (p. 56), de l'Onon:ta' des Ocheahagas<sup>56</sup> au mont Royal des Montréalais(e)s. Ce nom traverse l'espace également, chanté qu'il est « des Grands Lacs et l'Ontario jusqu'à Gaspé et Saint-Malo » (p. 56), et d'autres horizons. De sorte que c'est par la bouche de tout le monde et de chacun, de tous ces « gens, de passage ou des habitants » (p. 58) que Montréal « apparaît telle qu'elle est : un port,

---

<sup>52</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 135.

<sup>53</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 53.

<sup>54</sup> Jacques Cartier, *op. cit.*, p. 151.

<sup>55</sup> Natasha Kanapé Fontaine, *op. cit.*, p. 15.

<sup>56</sup> Pierre Monette, *Onon:ta', une histoire naturelle du mont Royal*, Montréal, Boréal, 2012, quart de couverture

ouvert sur le large et mouvant. » (p. 56); et même un navire dont l'équipage est composé « des hommes et des femmes venus de tous les horizons [qui] montent à bord, lui font battre pavillon. » (p. 56). Ce sont ainsi mille échos qui se renvoient son nom, chanté d'un seul cœur, d'un seul cœur à travers l'espace et le temps.

Ce « nom flottant » (p. 57) est une promesse encore et toujours en recommencement, celle que se donne pour devise la ville et qui tient en une locution — *concordia salus*. Le salut par la concorde de pays miens — le mien, le tien —, et qui donne à Montréal son nom multiple et un — le sien.

## DE MONTRÉAL À MONTRÉAL : PARCOURS

« Je veux dire oui à un pays qui serait mon pays. Je veux avoir le droit de me vouloir un pays. Mettre ma croix. [...] Je réclame l'occasion de signer d'une croix mon contrat d'engagement. Et je m'engage à recommencer ce pays au premier arbre<sup>1</sup>. »

Très loin des préoccupations souverainistes développées par Pierre Perrault dans la revue *Québec français*, et pourtant pas si loin, j'ai réclamé avec mon projet l'occasion de dire oui, ou plutôt, de redire oui à ce pays que je me voulais — Montréal —, et par là même de me réengager.

Il m'a fallu pour cela faire en sorte que « l'espace [apparaisse] de nouveau comme lieu *pratiqué*<sup>2</sup>. » *Espace-lieu new-yorkais* pour Michel de Certeau, montréalais pour moi — la ville quoiqu'il en soit. C'est donc en ville qu'il m'a fallu passer de Montréal m'apparaissant comme un espace refermé sur le déjà vu, le déjà connu, et figé, à Montréal m'apparaissant comme un lieu rouvert sur la nouveauté et l'inconnu, en mouvement. « Pratiquer l'espace, [...] c'est, dans le lieu, *être autre et passer à l'autre*<sup>3</sup> ». Ainsi, c'est en pratiquant Montréal à nouveau que j'ai trouvé le passage d'une ville à l'autre, c'est-à-dire de l'espace figé au lieu en mouvement, et que *je suis moi-même devenu autre en passant d'une ville à l'autre.*

---

<sup>1</sup> Pierre Perrault, « Le silence de l'afficheur », *Québec français*, n° 85, « Pédagogies nouvelles », printemps 1992, p. 11.

<sup>2</sup> Michel de Certeau, « Pratiques d'espace », *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 191.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 164.

Et pour re-pratiquer la ville et m'y remettre en mouvement, j'ai adopté la posture géopoétique, posture théorique autant que pratique qui vise au renouvellement du rapport de l'homme à son environnement.

« Quelqu'part! »

La géopoétique « nous engage à reconsidérer notre rapport à la terre et à relier la pensée fondamentale qui nous anime à une pratique conséquente<sup>4</sup>. » En adoptant la posture géopoétique, je me suis engagé à mettre en pratique la pensée fondamentale qui animait mon projet : me reconsidérer, et mon rapport à mon environnement, à savoir la ville où je vivais. Ceci en me remettant en mouvement, en parcourant Montréal à nouveau — mais cette fois-ci à l'écrit.

J'avais voyagé, trois fois dans cette ville que je redécouvrais. J'avais parcouru du nord au sud et d'est en ouest cette ville que je parcourais *en voyage*. Et puis passés ces mouvements d'exploration, de nouveau, je me suis mis à tourner en rond, en cercles concentriques plutôt, lesquels se resserrèrent de plus en plus avant que je ne me retrouve au centre, et le centre d'un espace restreint, réduit à faire des trajets quotidiens. Montréal des premiers jours et ouverte sur l'inconnu s'était envolée; ne restait plus que Montréal de tous les jours et du déjà vu, qui m'enfermait. Pour la rouvrir, je ne pouvais plus m'en remettre aux allers-retours entre les continents : j'étais déjà arrivé au terme de mon troisième voyage et j'avais, contrairement à Cartier, décidé de ne pas opérer un *retour sans histoire* sur l'autre continent, mais de

---

<sup>4</sup> André Carpentier et Karine Légeron (dir.), *Cap sur le Saint-Laurent*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 17, 2018, quatrième de couverture.

demeurer sur celui-ci. Je m'étais en outre déjà enfoncé à l'intérieur de ce continent, en explorateur et aussi profondément que je l'avais pu, ou su.

Il m'a donc fallu m'en remettre à une autre forme de mouvement. C'est ainsi que j'ai *fermé la porte* (pour reprendre l'expression consacrée) et me suis assis pour travailler à rouvrir Montréal non plus de l'extérieur, mais de l'intérieur — avec mon projet.

Je dirais que l'on commence à *écrire* (poétiquement) quand on ne peut plus *s'inscrire* nulle part — quand les espaces d'inscription sont devenus irrespirables, invivables. Je dirais aussi que l'écriture géopoétique, c'est d'abord la tentative de se situer dans le plus large espace possible. C'est le moyen *d'ouvrir un monde*<sup>5</sup>.

Écrivant, j'ai pratiqué une poétique du mouvement : j'ai transposé, transporté l'espace restreint dans un espace plus large et à même de le transformer. Il s'est en fait passé que je me suis souvenu de Montréal des premiers jours pour la réinventer, ouvrant un lieu mouvant dans l'espace figé. Et pour parcourir ce lieu mouvant, je me suis moi-même transposé, transporté, et transformé en Jackartier. Autrement dit, je me suis fait l'un de ces « coureurs d'espace<sup>6</sup> » qui ouvrent un passage à même l'espace figé et le traversent en vue de revenir ensuite à cet espace même et pourtant autre pour avoir été transformé.

Il s'est en fait passé que ce n'est pas vraiment l'espace qui s'est transformé; c'est plutôt moi qui me suis transformé, et qui ai transformé avec moi l'espace en lieu. De sorte que c'est moi-même qui fut lieu, qui fit lieu — par cette poétique du mouvement que j'avais pratiquée; cette poétique en mouvement, entre souvenirs de vie et réinventions par l'écrit.

---

<sup>5</sup> Kenneth White, « Considérations esthétiques sur le Saguenay », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », vol. 18, 2008, p. 183.

<sup>6</sup> Jean Morisset, « L'échappée géopoétique... », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, op. cit., p. 33.

Écrivant, j'ai ouvert « dans la ville planifiée une ville "métaphorique" ou en déplacement<sup>7</sup> », c'est-à-dire que dans la Montréal figée, j'ai ouvert une Montréal en mouvement. J'ai en effet transposé, transporté la topographie de la ville planifiée que j'avais parcourue lorsque j'étais *en voyage* et l'ai transformée pour en faire la topographie de la ville métaphorique que j'écrivais. Cette ville métaphorique a pris la forme d'une forêt : une « forêt de gestes<sup>8</sup> » faite d'« "arbres de gestes" en mouvement. Ils bougent même les territoires figés<sup>9</sup> ». Ces gestes étaient les mots avec lesquels j'écrivais ma ville métaphorique — cette « forêt de mots » (p. 10). De sorte que dans cette forêt, les toponymes de la ville planifiée bougèrent avec sa topographie, la station de métro Mont-Royal réelle se transformant en une « station Montréal » (p. 3) de fiction, point de départ et point d'arrivée du parcours à travers la ville métaphorique que j'inventais.

J'ai effectué en l'écrivant un parcours qui prit la forme d'un sentier sinueux : « Quelques S à peine et [il] s'écartait sans retour pour se perdre comme en pleine forêt » (p. 28). Sentier que j'empruntai pour m'enfoncer dans l'opacité de la forêt : passée « la lisière » (p. 27), je m'enfonçai « drette en-d'dans » (p. 27), dans ce lieu mouvant où les déplacements ne pouvaient être que nomades en ce sens que « le mouvement nomade ne suit pas une logique droite, avec un début, un milieu et une fin. Tout, ici, est milieu. Le nomade ne va pas quelque part, [...] il évolue<sup>10</sup> ». Je me suis enfoncé ainsi, en sinuant, dans ma forêt de mots jusqu'à en perdre de vue la lisière, derrière, et m'enfoncer, droit devant, et « jusqu'au cou » (p. 29).

---

<sup>7</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 164.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>9</sup> *Idem.*

<sup>10</sup> Kenneth White, cité dans Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, 2006, p. 97.

« Si le délinquant n'existe qu'en se déplaçant, s'il a pour spécificité de vivre non en marge mais dans les interstices des codes qu'il déjoue et déplace, s'il se caractérise par le privilège du *parcours* sur l'*état*, le récit est délinquant<sup>11</sup>. » Si mes parcours *en voyageant* étaient délinquants, en ce sens que je les avais effectués en marge mais toujours au-dedans de la ville planifiée, me déplaçant dans ses interstices et bougeant les codes (les panneaux, les feux de circulation...) et les trajets quotidiens qui m'enfermaient, le parcours que j'effectuais en pleine forêt ne l'était pas. Je me trouvais en effet au-dehors de la ville planifiée, au-dehors de ses codes et dans cette ville métaphorique où j'écrivais, j'étais seul avec les seuls codes que j'avais : mes mots qui bougeaient, toujours et sans jamais vouloir se figer.

Le sentier bougeait, et je bougeais moi-même dessus sans pouvoir figer un début, un milieu, une fin. Je me trouvais dans « l'errance au-dehors<sup>12</sup> » du dedans, et le sentier avait disparu. Perdu en pleine forêt, j'eus dès lors « l'impression de tourner autour de son centre sans jamais en approcher. Et toujours, la forêt se faisait plus impénétrable et semblait vouloir [m']étouffer » (p. 47). J'aurais pu m'enfoncer jusqu'au fin fond de la forêt, et m'y perdre irrémédiablement. Mais il est advenu que je suis tombé, ou que j'ai trébuché — et ce, comme par « magie » (p. 30) —, sur ce que je cherchais : un mot. Il se passa en fait que je m'étais enfoncé si profondément dans ma forêt de mots que je finis par toucher au cœur et me transformer moi-même en un mot — un nom, Jackartier. Un nom central à partir duquel je pus codifier ma forêt, c'est-à-dire mettre en ordre et figer les arbres-mots qui la faisaient selon un début, un milieu et une fin. Dès lors, le sentier réapparut. Et Jackartier s'y retrouva pour tracer son chemin; à sa manière, à savoir « hache toute sortie. Son bras se levait, s'abattait, sans répit. À la force du bras, il se frayait un passage à travers les arbres rapprochés. Dans son sillage, les branches coupées, les troncs s'amoncelaient; ne

---

<sup>11</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 190.

<sup>12</sup> Kenneth White, dans Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, *op. cit.*, p. 97.

restaient que des souches après lui. » (p. 49). Si j'avais pénétré dans la forêt, c'était à Jackartier de trouver la sortie. Il le fit non pas en sinuant, mais en coupant au plus court et tranchant dans l'opacité des mots. Écrivant, je ne fis alors que le suivre sur « l'allée qui s'ouvrait tout droit » (p. 49) et traversait la forêt.

Bientôt, il eut « l'impression qu'il se rapprochait » (p. 28)... Et le suivant, je vis le « dernier arbre » (p. 30) et le bout du chemin; la ville métaphorique débouchait sur la ville planifiée : « L'orée passée, la ville s'ouvr[ait], pleine de promesses et comme métamorphosée » (p. 57).

« Station Montréal! »

« À l'encontre de tout ce qui n'est qu'errance [...] la géopoétique vise, en dernier lieu, à l'issue de toute une nomadisation intellectuelle, une résidence, une nouvelle présence-au-monde<sup>13</sup>. » À l'issue de ce mouvement de nomadisation qui m'a fait sortir de la ville de tous les jours, j'y suis rentré comme dans une ville des premiers jours, la ville et moi ayant bougé. En dernier lieu, c'est donc Montréal que je visais — Montréal renouvelée. Ou plutôt, c'est ma propre présence à elle que je visais — ma présence renouvelée. « Ce qui importe, c'est que la présence en un lieu débouche sur une relation avec celui-ci. Quand il y a cette relation, le mouvement entre le sujet et l'objet, ou plutôt le mouvement qui anime le sujet et l'objet et qui les traverse l'un l'autre — devient manifeste; et l'écriture peut se mettre en branle<sup>14</sup>. » J'ai traversé Montréal et Montréal m'a traversé. Sujet et objet l'un comme l'autre, sujet et objet l'un de l'autre, nous nous sommes traversés, et notre relation

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>14</sup> Marie-Ève Desrochers Hogue, *op. cit.*, p. 119.

s'en est (re)trouvée renouvelée. Et ce, par l'écriture et la pratique d'une poétique du mouvement, un parcours partant de l'un (je et la ville planifiée) pour aller jusqu'à l'autre (la ville métaphorique et Jackartier), jusqu'à l'autre et revenir à l'un pour y arriver métamorphosé. C'est ainsi d'un même mouvement que la ville et moi nous sommes métamorphosés.

Je ne suis pas revenu tel que j'étais parti. Je me suis transformé, en Jackartier, et par lui j'ai approfondi, épaissi la ville planifiée d'une ville métaphorique que je devais à présent refermer — mais pas tout à fait. Puisque c'est une ville double que je me suis proposé de bâtir pour l'habiter, une ville réelle doublée de poésie, ou de sa possibilité. « La poésie est de l'ordre du bâtir (du *faire habiter*), en ceci que les mots du poète renvoient l'homme à la terre et lui donnent une manière harmonieuse d'habiter le monde<sup>15</sup>. » La possibilité donnée par la poésie, c'est celle de toujours pouvoir faire bouger — par les mots — l'espace figé et le transformer en lieu mouvant, celle de ne jamais se laisser figer dans les espaces d'enfermement. C'est en ce sens que je me suis moi-même *poétisé*, de sorte que je sois toujours lieu, que toujours je fasse lieu au sein même de la ville planifiée. *Je* comme un lieu mouvant parcourant l'espace et l'ouvrant, se déplaçant au-dedans, en jouant — c'est en cela que consiste ma poétique du mouvement.

En géopoétique, il s'agit « d'arriver, à travers des aliénations déconditionnantes, des champs d'énergie non identitaires, et des étrangetés (de la psychè et de la Terre), quelque part<sup>16</sup>. » Je suis arrivé « quelque part » (p. 25). Si j'avais perdu de vue mon

---

<sup>15</sup> Rachel Bouvet, « Pour une approche géopoétique de l'espace romanesque », *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 191.

<sup>16</sup> Kenneth White, « À la recherche de l'espace perdu. Approches de la géopoétique », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace, op. cit.*, p. 15.

point de départ — « Station Montréal! » (p. 3) — en pleine forêt, j’y cherchais mon point d’arrivée — « Allô Montréal » (p. 57). J’ai trouvé le chemin, et ce, en passant par Jackartier. Ainsi, il ne s’agissait pas, avec mon projet, de pénétrer dans la forêt de mes mots pour m’y perdre irrémédiablement, mais plutôt d’opérer un « passage par le blanc<sup>17</sup> », de me déconditionner des aliénations de la ville planifiée, de ses codes et de la quotidienneté, et retourner autrement à la ville planifiée, avec « une réelle présence<sup>18</sup> » renouvelée.

« Je ne suis pas revenu pour revenir/je suis arrivé à ce qui commence<sup>19</sup> ». Je suis revenu à Montréal comme un revenant : revenant de la ville métaphorique et revenant à la ville planifiée. Et je suis arrivé à ce qui commence, ou recommence plutôt, suivant la visée géopoétique qui est « une tentative de re-commencement<sup>20</sup> ». Ce qui recommence et autrement, c’est ma présence à Montréal, sa présence à moi et notre relation. C’est donc à une autre relation, une relation autrement, à laquelle je suis arrivée, suivant par là la visée géopoétique de renouvellement de la relation de l’homme à son environnement qui fut le fil conducteur de mon projet.

Ce qui s’est donc passé avec mon projet, c’est qu’il y a eu « rupture et transition<sup>21</sup> ». Rupture de la quotidienneté : sortie et entrée dans la forêt. Transition,

<sup>17</sup> Kenneth White, « Considérations esthétiques sur le Saguenay », dans Rachel Bouvet et Kenneth White, *Le nouveau territoire. L’exploration géopoétique de l’espace*, op. cit., p. 183.

<sup>18</sup> Michel Onfray, op. cit., p. 78.

<sup>19</sup> Gaston Miron, *L’homme rapaillé. Poèmes*, Montréal, Typo, coll. « Poésie », 1998 [1988], p. 19.

<sup>20</sup> Kenneth White, « À la recherche de l’espace perdu. Approches de la géopoétique », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L’exploration géopoétique de l’espace*, op. cit., p. 15.

<sup>21</sup> André Carpentier, « Être auprès des choses. L’écrivain flâneur tel qu’engagé dans la quotidienneté » dans Sandrine Joseph (dir.), *Révéler l’habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », vol. 28, 2009, p. 20.

puisque le parcours à travers la forêt effectué, le cours de la quotidienneté a repris, et avec elle les trajets routiniers — mais autrement. À l'issue de ma forêt, je me retrouve en effet à même d'ajouter ma « propre présence à la présence du quotidien<sup>22</sup> », de me déplacer « au ras de la surface<sup>23</sup> » de sa réalité, sans plus sortir au-dehors et sans plus m'y enfoncer. Me déplacer dans Montréal de tous les jours avec poésie, c'est-à-dire selon un mouvement nomade et délinquant, en marge mais toujours au-dedans, et jamais fermé. Présent, très présent à cette quotidienneté qui ouvre « à l'occasion à de l'infamiliier, à de l'inconnu, à de l'étonnant<sup>24</sup> », qui laisse la possibilité ouverte mais sans la laisser ouverte en grand. Autrement dit, je suis à même désormais, géopoéticien et habitant, de parcourir mon quotidien montréalais — en y flânant.

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>23</sup> André Carpentier, « Flâner, observer, écrire », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>24</sup> André Carpentier, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté », *op. cit.*, p. 18.

## DU VIEUX AU NOUVEAU MONDE : DISCOURS

Qu'est-ce qu'*ici*? C'est une terre. *Ladite terre* de Cartier, celle qu'il a inventée. La terre de Jackartier, que j'ai réinventée. *Ici*, c'est donc une terre littéraire, et c'est en partant de la littérature de Cartier, pour arriver à ma propre littérature, que j'ai redécouvert en passant la terre d'*ici*, sa littérature, et que je m'y suis arrêté.

Qu'est-ce que je suis *ici*? Un *écrivain*. Ce que j'étais déjà, en France *là-bas*, dans cette autre terre littéraire. *Écrivain*, je le serai *ici* aussi, mais pour ce faire, je devrai me dévêtir de la langue de *là-bas* et me vêtir de la langue d'*ici*, et ce en passant par une *terre tiers*. Ainsi, c'est de terre à terre que je devrai passer, deux terres séparées et pourtant reliées — par la littérature.

*Allô Tôulmônd*<sup>1</sup>

« Les [œuvres] de la littérature traitent de réalités dans lesquelles leurs auteurs sont plongés<sup>2</sup>. » Dans le cas de ces œuvres où l'auteur traite de sa réalité, que ce soit pour l'écrivain en général ou pour l'écrivain québécois en particulier, « jamais l'auteur ne choisit un autre pays que le sien. Il ne transporte pas son œuvre ailleurs; il creuse vers l'intérieur<sup>3</sup> », vers l'intérieur de cette réalité dans laquelle il est plongé. Et

---

<sup>1</sup> Raoul Duguay, « Allô Tôulmônd », *Allô Tôulmônd*, Capitol records, 1975, 36 min.

<sup>2</sup> Louis Cornellier, « Lettre sur la tentation exotique », *Le Devoir*, septembre 2014, en ligne, <[http://www.ledevoir.com/documents/pdf/lettre\\_cornellier.pdf](http://www.ledevoir.com/documents/pdf/lettre_cornellier.pdf)>, consulté le 27 avril 2018.

si dépaysement il y a, « il faudra que ce dépaysement conserve, d'une certaine manière, une perspective québécoise<sup>4</sup> » — dans le cas d'un auteur québécois.

Je ne suis pas québécois. Ce qui veut dire que si je veux écrire *ici*, d'*ici*, ma perspective n'est pas celle d'un auteur québécois. Ma perspective vient d'ailleurs, et se transporte, se transpose dans cet ailleurs qu'est cet autre pays qui n'est pas le mien. En arrivant, j'éprouve ma « pauvreté québécoise<sup>5</sup> » de dépaycé : « je ne suis rien<sup>6</sup> » *ici*, et je n'ai rien. Sorti de l'intérieur de mon pays, me voilà, jeté là, projeté là, et tenu à l'extérieur d'un intérieur québécois que je n'ai pas, que je ne suis pas. Je n'ai plus qu'un corps, je ne suis plus qu'un corps, à *nouveau-nu*, hors de son élément, à la merci d'*ici*, et de ses éléments. Je ne suis pas, je n'ai pas — du moins pas encore. Dès lors, comment « [creuser] le vers<sup>7</sup> », comment écrire et vers quel intérieur?

En creusant cette pauvreté justement, en me dénudant plus encore de ce que j'étais, de ce que j'avais, et jusqu'à ma parole afin de me retrouver complètement hors de mon élément, sans parole et complètement mis à nu.

L'écriture que je pratique me semble un circuit solitaire et muet, une boucle hors de la parole, qui vient de la parole et doit retourner à la parole, d'une façon ou d'une autre [...]. J'écris hors de mon élément, dans un lieu d'écoute et de réflexion. Il ne saurait être question que je le fasse comme je parle<sup>8</sup>.

<sup>3</sup> *Idem.*

<sup>4</sup> *Idem.*

<sup>5</sup> Jean Larose, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2015, p. 140.

<sup>6</sup> Pierre Nepveu, « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, « L'Amérique de la littérature québécoise », automne 1990, p. 10.

<sup>7</sup> « Qui creuse le vers, meurt [...] », dans Maurice Blanchot, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988 [1955], p. 33-34.

<sup>8</sup> Jacques Ferron, « La folie d'écrire », *Liberté*, vol. 36, n° 6, « La langue des écrivains », décembre 1994, p. 97.

Je parle le français de France; je parle comme Monsieur-et-Madame-tout-le-monde *là-bas*, en France. Mais en parlant *ici*, je me rends compte que mon français ne me « fournit pas les métaphores et la rhétorique adéquates<sup>9</sup> » pour me dire tel que je le voudrais, à savoir comme Monsieur-et-Madame-Tôulmônd, comme du monde et me fondre dans l’anonymat. Lorsque je prends la parole en société, je me rends compte que Monsieur-et-Madame-Tôulmônd et moi, nous ne parlons pas tout à fait le même français. J’éprouve alors un drôle de sentiment; un mélange de curiosité et d’inquiétude devant ma langue de Monsieur-tout-le-monde qui je le sens, va se transformer plus ou moins en la langue de Monsieur-et-Madame-Tôulmônd, engagée qu’elle se trouve dans un processus de migration, et d’intégration. Ce processus ne valant pas simplement pour ma langue parlée, mais également pour ma langue de papier, puisque si je veux vivre *ici*, je veux y écrire aussi. Et pour écrire *ici*, pour écrire d’*ici*, il va me falloir me dire de telle sorte que je sois audible, lisible par Monsieur-et-Madame-Tôulmônd. Dès lors, il va me falloir me transformer moi-même et par la langue en Monsieur-et-Madame-Tôulmônd, afin de pouvoir me dire tel que je le voudrais : « J’ai changé de langue dans la même langue mais pas tout à fait<sup>10</sup> ». Et ce, pour changer en parole cette pensée fondamentale qui encore et toujours anime mon projet : je veux me reconsidérer, *ici*, et mon rapport à la terre où je vis, d’où j’écris.

Alors pour commencer, je me tais, je me fais muet afin de mieux écouter la langue en usage dans la société qui m’entoure et que je serai amené à (re)formuler avec mon projet, lequel veut s’écrire dans et de la société d’*ici*. « Le matériau de l’écrivain, c’est le langage de sa société. Il lui est donné sous la forme de ce qu’on a

---

<sup>9</sup> René Lapierre, « Traduit de l’américain », *Liberté*, vol. 32, n° 2, « Raymond Carver », avril 1990, p. 35-36.

<sup>10</sup> France Théorêt, « Dépendances », *La barre du jour*, n° 50, « Femme et langage », hiver 1975, p. 36.

maintenant coutume d'appeler le discours social<sup>11</sup> ». J'écoute donc ce discours social et je le lis, aussi et surtout. Il advient alors que lisant, *je* devient autre : *il*. Cet *il*, c'est le Capitaine dans les *Relations*, Baptiste dans *La chasse-galerie*<sup>12</sup>, le père Pierriche Brindamour dans *Le loup-garou*<sup>13</sup>... Ces lectures que je fais, ce sont, dans un premier temps, comme des trajets vers la langue inconnue de ces personnages. À savoir que ma langue d'arrivant s'engage dans une véritable relation, et dialogue avec la langue de Jacques Cartier, avec la langue d'Honoré Beaugrand. Ces lectures que je fais, ce sont, dans un deuxième temps, comme des trajets vers la langue inconnue de mes propres personnages. À savoir que le Capitaine dialogue avec Jackartier, Baptiste et Brindamour avec Ti-Beau et Ti-Grand... Ainsi, de la lecture à l'écriture, il se passe que ma langue migre et fait un trajet de *je* à *ils*, et puis d'*ils* en *ils* : « Toute écriture est un trajet vers l'inconnu, donc toute vraie écriture est migrante<sup>14</sup>. » De cette manière, je m'inscris à travers mes personnages dans une espèce de filiation. Par l'imitation des personnages de grands noms tutélaires, je me compose une légitimité qui passe par des *je* de fiction.

« Il faut mettre de côté la langue pour faire vivre les personnages, les rendre réels<sup>15</sup>. » C'est la langue de mes *je* de fiction que je m'efforce de rendre réelle, leur

---

<sup>11</sup> André Belleau, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 167.

<sup>12</sup> Honoré Beaugrand, « La chasse-galerie », *La Chasse-galerie et autres récits*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2002 [1900], p. 9-36.

<sup>13</sup> Honoré Beaugrand, « Le loup-garou », *La chasse-galerie et autres récits*, *op. cit.*, p. 37-52.

<sup>14</sup> Yara El-Ghadban, « L'écriture comme traversée des langues et des cultures », table ronde animée par Rachel Bouvet dans le cadre du cours LIT4720, *La traversée des cultures et de l'Atelier de géopoétique — La Traversée*, Montréal, Université du Québec à Montréal, le 19 avril 2018, dans « AudiOTHèque », *Opuscules, Littérature québécoise mobile*, 2018, en ligne, <<https://opuscules.ca/article-audiotheque?article=193305>>, consulté le 4 mai 2018.

<sup>15</sup> *Idem*.

langue dialoguée. Ne doutant pas que « le naturel de la parole parlée, n'est peut-être pas si naturel<sup>16</sup> », je m'efforce de rendre leur parole parlée naturelle et d'effacer toute trace d'artificialité. La difficulté tenant au fait qu'avec la langue de mes personnages, c'est ma propre langue qui est en jeu, et qu'il m'est difficile d'omettre le problème de la langue et de le mettre de côté. Mes personnages parlent ma propre langue engagée dans un processus de transformation. Encore malformée, encore mal formulée, cette langue qui se cherche et cherche à se rendre naturelle est encore par trop artificielle. Cette langue, pour mes personnages et pour moi, c'est encore cette espèce de *langue-conglomérat* dissonante qui ingurgite les langues du Capitaine, de Baptiste et de Brindamour en vue de les régurgiter, plus ou moins digérées, et par la langue de Jackartier, de Ti-Beau, de Ti-Grand... Ainsi, dans *Jackartier*, *ça* parle une langue en formation, laquelle tend à formuler un langage par lequel mes personnages pourraient dire avec moi : « j'ai trouvé mon langage : le québécois<sup>17</sup> ». Mais ce langage qui veut parler depuis Monsieur-et-Madame-Tôulmond et pour Tôulmond n'est pas parvenu à maturité — du moins pas encore. Je devrai écouter mieux encore afin de parvenir à rendre le langage que je vis, que j'écris assez naturel pour être reconnu comme tel par un.e Québécois.e : « ce n'est pas tout à fait ainsi que vous parlez, que l'on parle autour de vous [...] mais vous avez entendu cela quelque part<sup>18</sup> ».

Et en effet, ce *pas tout à fait* québécois que je m'efforce de rendre par écrit, je l'ai bien entendu *quelque part*. « Le sujet écrivant transporte, transpose et transforme dans l'espace de sa propre écriture [...] des éléments déjà codés dans et par une

---

<sup>16</sup> Georges-André Vachon, « Le colonisé parle », *Études françaises*, vol. 10, n° 1, « Écrire c'est parler », février 1974, p. 64.

<sup>17</sup> André Brochu, *Adéodat I*, Montréal, éd. du Jour, coll. « Les romanciers du Jour », 1973, p. 64.

<sup>18</sup> Georges-André Vachon, *loc. cit.*, p. 71.

multitude d'autres discours<sup>19</sup> ». C'est ainsi depuis l'espace de ma propre écriture que je discours, espace ouvert et en relation avec d'autres discours (ceux de Jacques Cartier, d'Honoré Beaugrand, ...). Je discours en adoptant la posture d'« un nomadisme aventureux<sup>20</sup> »; c'est-à-dire que je m'aventure en nomade de mon espace à d'autres espaces que le mien, et ce, sur cet immense « lieu tiers<sup>21</sup> » qu'est la terre littéraire d'*ici*. Ce lieu tiers est un lieu « de passage. Dans le récit, la frontière fonctionne comme tiers. Elle est un « "entre deux" », un « "espace entre deux"<sup>22</sup> » récits : le mien et celui, ceux où je m'aventure pour les imiter. Ce lieu littéraire, tiers et entre-deux, fonctionne donc comme une frontière, par où entrent et sortent les récits.

Aussi, il s'agit pour moi de « jouer du cosmopolitisme<sup>23</sup> » littéraire et de laisser ouverte la frontière pour partager mon récit avec d'autres récits d'*ici*, de cette terre littéraire. Il s'agit de jouer sur l'« immense terrain de jeu<sup>24</sup> » de la lecture, de l'écriture. Dès lors, je suis Tôulmônd : je suis les personnages de mon propre récit et ceux d'autres récits d'*ici*; je joue dans « une aventure de la conscience : amour, mémoire, peur, parmi la voix des âmes mortes, dans un désir de présence toujours travaillé par l'altérité<sup>25</sup> ». Ouvert à l'altérité, je joue avec Tôulmônd qui partage avec

---

<sup>19</sup> André Belleau, « Code social et code littéraire dans le roman québécois », dans *Surprendre les voix, op. cit.*, p. 192.

<sup>20</sup> William Messier, *loc. cit.*, p. 29.

<sup>21</sup> *Idem.*

<sup>22</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 187.

<sup>23</sup> Pierre Nepveu, *loc. cit.*, p. 14.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 17.

moi la même aventure de la conscience que j'écris sur cette terre littéraire où nous nous rencontrons, où nous nous retrouvons — *ils et je* de fiction.

Je m'aventure vers l'autre et je le fais en marchant, rendant ainsi présente ma voix parmi les voix, marchant de moi à l'autre et de l'autre à moi, jusqu'à pouvoir dire *je suis* et *j'ai* ma voix — parmi toi, Cartier, parmi toi, Beaugrand. De sorte que si « l'avoir [...] se fait dans la marche de soi à soi maintenant ouverte à l'autre<sup>26</sup> », alors c'est en marchant à la rencontre de l'autre que je m'ouvre avec eux à ce « territoire que je partage avec ceux que j'appelle "les miens"<sup>27</sup> » : les personnages que je lis, ceux que j'écris. Alors, avec eux, « l'île m'appart[ient] mieux [...] parce que je l'a[i] partagée<sup>28</sup>. »

Et de cette île imaginaire, je jette un pont qui rejoint l'île « du sol, du réel<sup>29</sup> » — Montréal. Puisque « si l'écriture, et l'espace imaginaire qu'elle ne manquait pas de créer, devait naître au plus près de l'espace concret<sup>30</sup> », et s'en écarter, elle devait aussi et surtout y retourner, et faire attention de ne pas se faire prendre, de ne pas se faire surprendre et le manquer. Alors une fois rejointe (pas vraiment suivant un aller-retour, plutôt suivant une traversée, soit un passage par un détour — voilà le tour de mon projet) la ville de tous les jours, je me retourne sur le parcours que j'ai effectué,

---

<sup>26</sup> Dominique Marcil et Hector Ruiz, *Lire la rue, marcher le poème. Détournements didactiques*, Montréal, Noroît, coll. « Essais », 2016, p. 53

<sup>27</sup> André Carpentier, « La marche flâneuse en milieu urbain : une démarche géopoétique? », dans Georges Amar, Rachel Bouvet et Jean-Paul Loubes (dir.), *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Colloques et rencontres », 2016, p. 168.

<sup>28</sup> Yves Lacroix, « Marcher les rives avec vous », dans Kathleen Gurrie, Julien Bourbeau et Yves Lacroix (dir.), *Rives et dérives*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 6, 2007, p. 3.

<sup>29</sup> René Lapierre, « Les desperados de l'Amérique », *Liberté*, vol. 23, n° 6, « Haïr la France? », novembre-décembre 1981, p. 15.

<sup>30</sup> Marie-Ève Desrochers Hogue, *op. cit.*, p. 124.

et j'entends une dernière fois la voix déjà lointaine de mon *je* de fiction — Jackartier : « Calvaire. Ç'a l'air qu'j'étais full écarté. » (p. 34).

« C'est la fiction qui ouvre la réalité. Dès que c'est dit, c'est à toi de le réaliser<sup>31</sup>. » Ainsi, il me fallait passer par la fiction pour que *je* qui lit, *je* qui écrit prenne *je* qui vit par la main et l'amène à se transporter, à se transposer dans un lieu à même de le transformer, et ce, en faisant attention à ce qu'*il* ne s'y laisse pas enfermer. Alors, une fois ce lieu traversé, à l'issue du parcours effectué par Jackartier à la suite du mien et à la suite du sien — Cartier —, j'allais pouvoir laisser aller ma drôle de Trinité — je, Jack et Cartier — pour revenir à l'espace montréalais. Et fort de mes personnages de fiction, fort de ce qu'à travers eux je suis parvenu à me dire : « Ça y est, t'es rendu où tu voulais. Pis tu vas y rester. » (p. 58). Dès lors, il me restait qu'à m'ouvrir à l'altérité, la réelle, la vraie, celle des autres Montréalais.e.s : « Viens t'en. On s'en va te présenter » (p. 58).

Ainsi, c'est dit — cinq cents ans après (et d'après) Cartier, je me suis efforcé de réinventer mon rapport au réel montréalais, et ce, page après page — à travers *Jackartier*. Arrivé à la dernière page, je formule enfin ce « bilan de l'aventure<sup>32</sup> » qui est le mien : « Je m'aime bien ici<sup>33</sup> ». Ce bilan, valable dès la première page, j'ai dû me rendre jusqu'à la dernière page de mon projet pour le formuler; je devais en effet parcourir les pages et éprouver cette *aventure de la conscience* — mon récit — par la vertu de laquelle j'ai pris conscience justement, et par écrit, de ce bilan de vie qui est le mien. Capable aujourd'hui de le formuler, il m'est alors possible d'habiter la ville dans laquelle j'ai vécu et écrit, dans laquelle j'ai vécu l'écrit (en ce sens où je l'ai éprouvé — avec inquiétude et curiosité). Cette ville, donc, dans laquelle je me suis fait autre pour devenir celui que je suis : montréalais, parmi les autres Montréalais.e.s.

---

<sup>31</sup> Rodney Saint-Éloi, « La traversée des langues et des cultures », *op. cit.*

<sup>32</sup> Christian Morissonneau, *op. cit.*, p. 289.

<sup>33</sup> Michel de Certeau, *op. cit.*, p. 163.

*Pour la suite du monde*<sup>34</sup>

« C'tu pour vrai? » (p. 58) — est-ce que je suis arrivé, à la fin, à me dire *ici*, à me dire d'*ici*?

Et ce faisant, est-ce que cette espèce d'« hommage que je voulais rendre au réel, c'est à moi que je l'ai rendu<sup>35</sup> »? À moi seulement? Est-ce que j'ai pu, et su, éviter le piège de *la tentation exotique* qui veut que « l'exotisme en littérature, la plupart du temps, finit en National Geographic romanesque [...]»<sup>36</sup>? Est-ce que c'est ça que j'ai fait? Un roman-photo, dont le sujet s'est entouré d'un joli arrière-fond flou et donc par trop irréal? Potentiellement. Et pourtant, il se pourrait que j'aie aperçu, en négatif et tout au long de mon projet, quelqu'un d'autre que moi — toi, Montréalais.e; il se pourrait qu'« à sa façon, cet imaginaire exilé, névrosé, peut-être mal dans sa peau, qu'on le veuille ou non, que cela nous plaise ou non, parle de nous lui aussi. Ça devrait suffire<sup>37</sup>. »

Parce qu'il y a tentation pire. Je pourrais, pour ne jamais cesser de vouloir dépasser les *vaines tentatives* de Cartier, être tenté d'aller voir plus loin, encore et m'enfoncer plus avant à l'intérieur des terres, quelque part toujours plus au nord dans l'imaginaire, en quête d'un autre *nous* littéraire et de « diamants d'illusion<sup>38</sup> ». À trop essayer de devenir ce que je ne suis pas — un auteur québécois —, m'envoler trop loin, et manquer d'être simplement posé là, aujourd'hui, et demain. Alors, mieux vaut

---

<sup>34</sup> Michel Brault et Pierre Perrault, *Pour la suite du monde*, Montréal, ONF, 1963, 105 min.

<sup>35</sup> Marie-Ève Desrochers Hogue, *op. cit.*, p. 129.

<sup>36</sup> Louis Cornellier, *op. cit.*

<sup>37</sup> *Idem.*

<sup>38</sup> Michel Bideaux, *op. cit.*, p. 72.

en rester au mot de fin que je me suis proposé : « Partout dans Montréal les oiseaux passent et se posent sur le toit des maisons. » (p. 59). Ce mot de la *fin* annonçant le (re)commencement de notre relation — un entre-Montréalais.

Alors peut-être que « la conversion ne change rien à l'affaire : on demeure prisonnier [...] de sa terre natale<sup>39</sup> ». Mais à cela rien de fatal; on peut s'en délivrer, en la traversant, c'est-à-dire sans s'en départir mais en en prenant son parti, et puis se trouver une terre d'adoption. Aussi, je ne me dédis pas, et je (me) dis : si je demeure français, ma demeure est avec toi, Montréalais.e, qui partage avec moi le même « sentiment du lieu<sup>40</sup> » montréalais. Ainsi, mon intérieur est *ici*, et d'*ici*. Enfin, je le suis, je l'ai et je le dis : Montréal! — mon propre espace d'inscription ouvert sur l'extérieur et aux autres espaces d'inscription montréalais.e.s.

*Et avecques eux habiter* — avec désir, avec plaisir de l'altérité. C'est de cette façon-là que je transforme mon état d'*en voyageant* en état d'habitant. Ainsi, c'est dit. Et je vis, j'écris où j'habite et où je m'aime bien. Je me bâtis, *ici*, une habitation *au quotidien* et doublée en quelque sorte de cette poésie que j'ai semée, en moi, en toi, un peu comme du blé. Reste à laisser pousser et s'épanouir les relations qui déjà ont germé. Et ne pas oublier, jamais, de continuer à serrer, « à tour de bras » (p. 58), les mains qui se tendent et qui sont amies.

---

<sup>39</sup> Michel Onfray, *op. cit.*, p. 63.

<sup>40</sup> Pierre Nepveu, *loc. cit.*, p. 14.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages théoriques

Bacon, Joséphine, Yara El-Ghadban et Rodney Saint-Éloi, « L'écriture comme traversée des langues et des cultures », table ronde animée par Rachel Bouvet dans le cadre du cours LIT4720, La traversée des cultures et de l'Atelier de géopoétique — La Traversée, Montréal, Université du Québec à Montréal, le 19 avril 2018, dans « Audiothèque », *Opuscles, Littérature québécoise mobile*, 2018, en ligne, <<https://opuscules.ca/article-audiotheque?article=193305>>, consulté le 4 mai 2018.

Belleau, André, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise » et « Code social et code littéraire dans le roman québécois », *Surprendre les voix*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1986, p. 167-174 et 175-192.

Blanchot, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988 [1955], 384 p.

Bideaux, Michel, « Introduction », dans Jacques Cartier, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, p. 9-83.

Bordeleau, Benoît, *Au détour de l'habitude*, suivi de *Éléments pour un devenir-flâneur*, mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2011, 129 f.

Bouloumié, Arlette, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 1991, 256 p.

Bouvet, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ, 2006, 204 p.

———, *Étranges récits, étranges lectures. Essai sur l'effet fantastique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2007, 254 p.

———, « Les paysages sylvestres et la dynamique de l'altérité », dans Marie Le Franc, *Hélios, fils des bois*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Jardin de givre », 2011, p. 1-36.

———, « Pour une approche géopoétique de l'espace romanesque », *Vers une approche géopoétique. Lectures de Kenneth White, Victor Segalen et J.-M. G. Le Clézio*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2015, p. 171-191.

Brassard, Denise, « Perdre ses traces », dans André Carpentier et Karine Légeron (dir.), *Saisir Venise au-delà de la représentation que nous nous faisons d'elle*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 18, 2018, p. 26-31.

Brousseau, Marc, *Des romans géographes*, Paris, L'Harmattan, coll. « Essai », 1996, 246 p.

Carpentier, André, « Être auprès des choses. L'écrivain flâneur tel qu'engagé dans la quotidienneté » dans Sandrine Joseph (dir.), *Révéler l'habituel. La banalité dans le récit littéraire contemporain*, Montréal, Université de Montréal, Département des littératures de langue française, coll. « Paragraphes », vol. 28, 2009, p. 17-42.

———, « Flâner, observer, écrire », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », vol. 18, 2008, p. 105-126.

———, « La marche flâneuse en milieu urbain : une démarche géopoétique? », dans Georges Amar, Rachel Bouvet et Jean-Paul Loubes (dir.), *Ville et géopoétique*, Paris, L'Harmattan, coll. « Colloques et rencontres », 2016, p. 161-172.

———, *Ruptures*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erre essais », 2007, 159 p.

Chartier, Daniel, « Introduction. Penser le lieu comme discours », dans Daniel Chartier, Marie Parent et Stéphanie Vallières (dir.), *L'Idée du lieu*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, coll. « Figura », n° 34, 2013, p. 15-25.

De Certeau, Michel, « Pratiques d'espace », *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 137-191.

Cixous, Hélène, « Le rire de la Méduse », *Le rire de la méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2010, p. 35-68.

Collot, Michel, *La pensée-paysage. Philosophie, arts, littérature*, Arles, Actes Sud / ENSP, coll. « Paysage », 2011, 328 p.

Cornellier, Louis, « Lettre sur la tentation exotique », *Le Devoir*, septembre 2014, en ligne, <[http://www.ledevoir.com/documents/pdf/lettre\\_cornellier.pdf](http://www.ledevoir.com/documents/pdf/lettre_cornellier.pdf)>, consulté le 27 avril 2018.

Desrochers Hogue, Marie-Ève, *Passages : carnets de la montagne*, suivi de *Les pieds sur terre*, mémoire de maîtrise, Département d'études littéraires, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2010, 178 f.

Eliade, Mircea, *Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1969, 187 p.

Ferron, Jacques, « La folie d'écrire », *Liberté*, vol. 36, n° 6, « La langue des écrivains », décembre 1994, p. 97-99.

Lanctot, Gustave, *L'itinéraire de Cartier à Hochelaga*, Toronto, University of Toronto Press, 1930, 148 p.

———, « Les desperados de l'Amérique », *Liberté*, vol. 23, n° 6, « Haïr la France? », novembre-décembre 1981, p. 15-16.

Lapierre, René, « Traduit de l'américain », *Liberté*, vol. 32, n° 2, « Raymond Carver », avril 1990, p. 31-36.

Laurin, Michel, *Anthologie de la littérature québécoise* (3<sup>e</sup> éd.), Anjou, Les éd. CEC, 2007, 368 p.

Marcil, Dominique et Hector Ruiz, *Lire la rue, marcher le poème. Détournements didactiques*, Montréal, Noroît, coll. « Essais », 2016, 88 p.

Mathieu, Jacques avec la collaboration d'Alain Asselin, Gilles Barbeau, André Daviault et André Juneau, *L'Annedda. L'arbre de vie*, Québec, Les cahiers du Septentrion, 2009, 187 p.

Messier, William S., « Les Sentiers battus. Quelques notes sur le coureur des bois », *Liberté*, vol. 53, n° 3, « Les régions à nos portes », avril 2012, p. 27-37.

Monette, Pierre, *Onon:ta', une histoire naturelle du mont Royal*, Montréal, Boréal, 2012, quart de couverture.

Morisset, Jean, « L'échappée géopoétique... », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », vol. 18, 2008, p. 31-47.

Morissonneau, Christian, « L'œuvre de Jacques Cartier », dans Fernand Braudel (dir.), *Le monde de Jacques Cartier. L'aventure au XVI<sup>e</sup> siècle*, Montréal et Paris, Libre expression et Berger-Levrault, 1984, 320 p.

Nepveu, Pierre, « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, « L'Amérique de la littérature québécoise », automne 1990, p. 9-19.

Onfray, Michel, *Théorie du voyage. Poétique de la géographie*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio essais », 2007, 125 p.

Pelletier, Vicky, « Utopie et géopoétique. Stalker, d'Andreï Tarkovski », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », vol. 18, 2008, p. 59-74.

Perrault, Pierre, « Le silence de l'afficheur », *Québec français*, n° 85, « Pédagogies nouvelles », printemps 1992, p. 10-11.

Théorêt, France, « Dépendances », *La barre du jour*, n° 50, « Femme et langage », hiver 1975, p. 30-36.

Tuan, Yi-Fu, « Visibilité. La création du lieu », *Espace et lieu. La Perspective de l'expérience*, Gollion, Infolio, coll. « Archigraphy paysages », 2008, p.163-179.

Vachon, Georges-André, « Le colonisé parle », *Études françaises*, vol. 10, n° 1, « Écrire c'est parler », février 1974, p. 61-78.

White, Kenneth, *L'esprit nomade*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1987, 309 p.

———, « Considérations esthétiques sur le Saguenay », dans Rachel Bouvet et Kenneth White (dir.), *Le nouveau territoire. L'exploration géopoétique de l'espace*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire, coll. « Cahiers Figura », vol. 18, 2008, p. 165-188.

## Ouvrages divers, œuvres littéraires et audiovisuelles

Anonyme, *L'épopée de Gilgameš. Le grand homme qui ne voulait pas mourir*, traduit de l'akkadien et annoté par Jean Bottéro, Paris, Gallimard, coll. « L'aube des peuples », 1992, 295 p.

Archibald, Samuel, « L'animal — Sœurs de sang II », *Arvida*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2014, p. 125-160.

Bacon, Joséphine, *Un thé dans la toundra. Nipishapui nete mushuat*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2013, 104 p.

Beaugrand, Honoré, « La chasse-galerie » et « Le loup-garou », *La Chasse-galerie et autres récits*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2002 [1900], p. 9-36 et 37-52.

Boye, Karin, *Pour l'amour de l'arbre*, Paris, La différence, coll. « Orphée », 1991, 127 p.

Brault, Michel et Pierre Perrault, *Pour la suite du monde*, Montréal, ONF, 1963, 105 min.

Brochu, André, *Adéodat I*, Montréal, éd. du Jour, coll. « Les romanciers du Jour », 1973, 142 p.

Carpentier, André et Karine Légeron (dir.), *Cap sur le Saint-Laurent*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 17, 2018, 110 p.

Cartier, Jacques, *Relations*, éd. critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du nouveau monde », 1986, 498 p.

Chrétien de Troyes, *Yvain ou le chevalier au lion*, éd. de Philippe Walter, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1994, 244 p.

*Dictionnaire québécois. Vocabulaire québécois*, en ligne, <<http://www.dictionnaire-quebecois.com/>>, consulté le 25 avril 2018.

Duguay, Raoul, « Allô Tôulmônd », *Allô Tôulmônd*, Capitol records, 1975, 36 min.

Gouvernement du Canada, en ligne, <<https://www.canada.ca/fr.html>>, consulté le 8 octobre 2018.

Hamsun, Knut, *La faim*, Paris, Le livre de poche, coll. « biblio », 1989, 288 p.

———, *Pan. D'après les papiers du lieutenant Thomas Glahn*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio », 1997, 155 p.

Hesse, Hermann, *Description d'un paysage*, Paris, José Corti, coll. « Les Massicotés », 1994, 316 p.

———, *Le voyage en Orient*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio », 1959, 124 p.

———, *Knulp*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio », 1972, 115 p.

Kanapé Fontaine, Natasha, *Bleuets et abricots*, Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2016, 88 p.

Lacroix, Yves, « Marcher les rives avec vous », dans Kathleen Gurrie, Julien Bourbeau et Yves Lacroix (dir.), *Rives et dérives*, Montréal, La Traversée — Atelier de géopoétique, coll. « Carnets de navigation », n° 6, 2007, p. 2-3.

Larose, Jean, *L'Amour du pauvre*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2015, 150 p.

Kerouac, Jack, « Seul au sommet d'une montagne », *Le vagabond solitaire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011, p. 183-206.

Le Franc, Marie, *Héliér, fils des bois*, Québec, Presses de l'Université du Québec, coll. « Jardin de givre », 2011, 278 p.

Livernois, Jules-Ernest, « La signature de Jacques Cartier », *Musée national des Beaux-Arts du Québec*, en ligne, <<https://www.mnbaq.org/collections/oeuvre/la-signature-de-jacques-cartier-600033569>>, consulté le 24 avril 2018.

Markale, Jean, *Brocéliande*, Dinan, Terre de brume, 2012, 124 p.

Messier, William S., *Dixie*, Montréal, Marchand de feuilles, 2013, 160 p.

Miron, Gaston, *L'homme rapaillé. Poèmes*, Montréal, Typo, coll. « Poésie », 1998 [1988], 258 p.

Ovide, *Les métamorphoses*, éd. présentée et annotée par Jean-Pierre Néraudau, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1992, 620 p.

Perrault, Pierre, *Portulan*, Montréal, Beauchemin, 1961, 107 p.

———, *Toutes Isles. Chroniques de terre et de mer*, Montréal, Fides, 1963, 98 p.

———, « Le visage humain d'un fleuve sans estuaire », *Le visage humain d'un fleuve sans estuaire* suivi de *Naguère*, Trois-Rivières, Écrits des forges, 1998, p. 9-49.

Portes, Jacques, « Jacques Cartier », *Amérique française*, en ligne, <[http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-46/Jacques\\_Cartier.html#.WuyYH6QvwdV](http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-46/Jacques_Cartier.html#.WuyYH6QvwdV)>, consulté le 24 avril 2018.

Renaud, Jacques, *Le Cassé*, Montréal, Typo, coll. « Nouvelles », 1990, 187 p.

Rimbaud, Arthur, « Illuminations », *Poésies. Une saison en enfer. Illuminations*, éd. établie par Louis Forestier, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1973, p. 205-244.

Tournier, Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, éd. revue et augmentée, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, 301 p.